BnF Gallica

Mercure galant

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

BnF Gallica

. Mercure galant. 1682-02.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :
- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

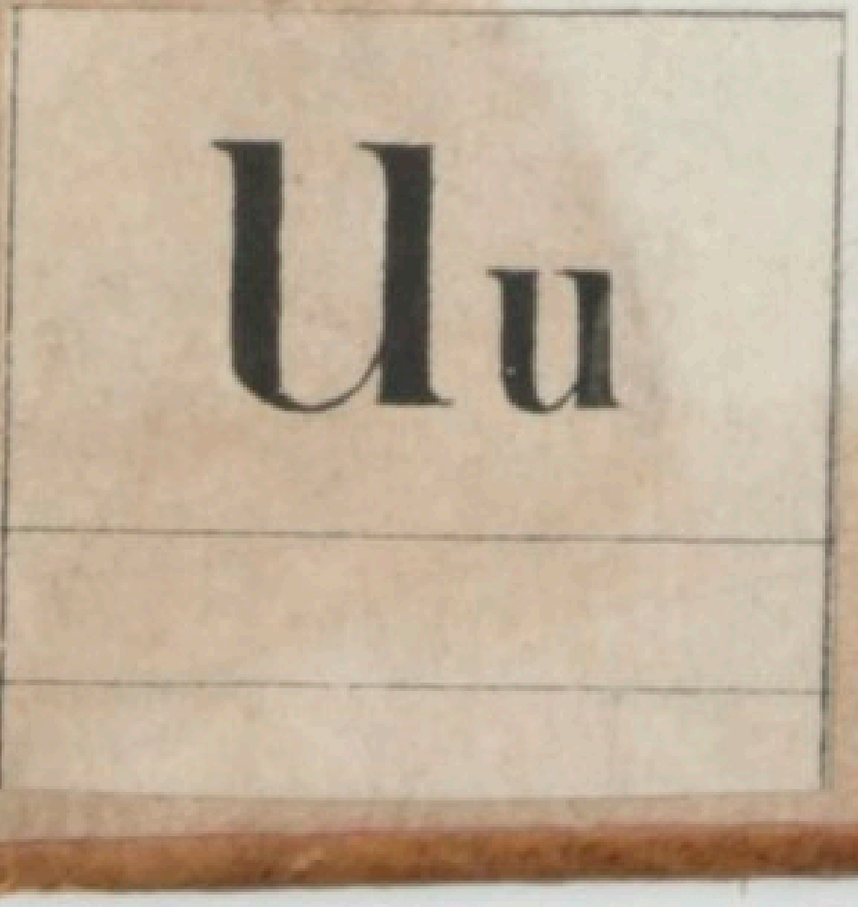
4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter
utilisation.commerciale@bnf.fr.

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France



Uu

(mq. la tête et les planch.)

(717)

(Février 1682.)

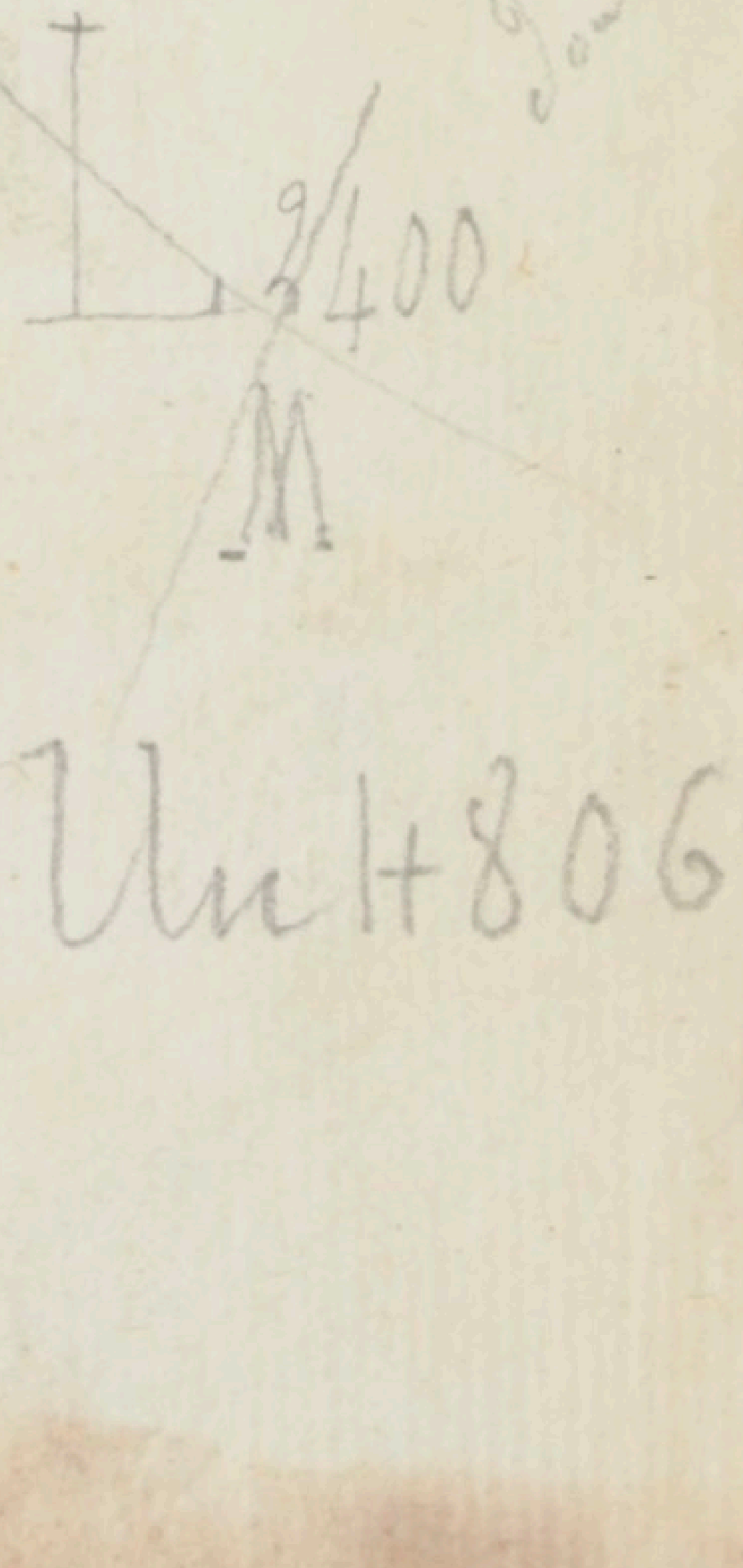


TABLE DES MATIERES contenuës dans ce Volume.

Avantpropos, 1
Quatre Sonnets sur les Bouts-Rimez du Flageolet & du Decalogue, 8
Lettre en Prose & en Vers, 15
Reception d'un Historiographe à l'Academie de Peinture & de Sculpture, avec sa Harangué, 23
Le Payen & l'Idole, Fable, 33
Mort de Madame la Marquise de Senas, 38
Mort de M. le Marquis de Raffetot, 41
Histoire, 42
L'Amour devenu aveugle, 61
Audience donnée aux Députez d'Artois, 74
Missions, 76
Couches de Madame la Comtesse de Gasse-Matignon, 285
Lettre en Prose & en Vers, par 294
Médaille représentant la Bataille de

TABLE.

, avec l'Eloge de Monsieur, 9
rations, 10
iage de M. le Marquis d'Orville, &
e Mademoiselle de Vignacour, 10
Verluisant, l'Abeille, & le Vers-à
oye, Fable, 11C
Tout ce qui s'est passé touchant l'Affaire de
Tripoly jusqu'à la signature de la
Paix, avec quantité de particularitez
qui n'ont point esté veuës dans les Rela-
tions publiques, 132
Epigramme, 194
Ode d'Horace, 195
Mort de M. Tronçon, Conseiller de la
Grand' Chambre, 194
M. Doujat monte à la Grand' Chambre,
205
Mort de M. le Comte de Fienne, 207
Honneurs rendus à la memoire du R. P.
Iean Eudes, 208
L'Art de se taire, 213
Reception de M. le Comte de la Mothe-
Houdancourt, à la Charge de Premier
-us-Lieutenant des Chevaux-Legers
de la Garde, 225

TABLE.

M. le Baron de Breteüil eſt nommé Envoyé Extraordinaire du Roy à Mantouë, 232

M. de Baſville eſt nommé à l'Intendance de Poitou, 234

M. de Marillac, cy-devant Intendant en la meſme Province, eſt fait Conſeiller d'Etat, 235

Comédies nouvelles, 236

Bal donné par le Fils de M. Talon, 241

Autre Bal de M. de Mannevillete, 245

Le Rendez-vous nocturne, Hiſtoire, 247

Mariage de M. Boisfranc & de Mademoiſelle de Soyecourt, 262

Mariage de M. de Martiny & de Mademoiſelle de la Tour-Dabots, 266

Guériſon de M. le Duc d'Uſés, 268

Explication de la premiere Enigme, 271

Noms de ceux qui l'ont expliquée, 273

Explication de la ſeconde Enigme, 279

Enigme nouvelle, 281

Autre Enigme, 282

Cinq Sonnets en Bouts-rimez, 285

Nouveaux Bouts-rimez propoſez par M. Mignon, 294

TABLE.

Suite de l'Article de l'Ambassadeur de
Maroc, 29
Carte d'une Partie de la Lombardie, où
sont marquez les Etats que la Maison
de Fiesque y a possedez, 332
M. Amelot de Gournay nommé à l'Am-
bassade de Venise, 337
Mort de M. de Maupeou, 344
Etablissement du Feu du Monde, 345
Livre de M. le Févre, intitulé, Motifs
invincibles pour convaincre ceux de la
Religion Prétenduë Reformée, 346

Fin de la Table.

CATALOGVE DES PIECES *contenuës dans le XVI. Extraordinaire du* Mercure Galant, Quartier d'Avril 1681.

IL CONTIENT

UNe Réponſe en Proſe, & une en Vers, à la Queſtion, ſçavoir, *Si un Amant qui a peu de bien, une extréme ambition, beaucoup de délicateſſe, & un violent amour, doit épouſer une Maîtreſſe peu favoriſée de la Fortune, & qui a comme luy de l'ambition, & de la délicateſſe.*

Une Réponſe en Proſe, & une en Vers, à la Queſtion, ſçavoir, *Si un Amant ne devant point épouſer une Maîtreſſe, peut aimer une autre Perſonne ſans eſtre inconſtant.*

Une Réponſe en Proſe, & une en Vers, à la Queſtion, ſçavoir, *Si les plai-*

sirs du Corps sont plus sensibles que ceux de l'Esprit.

Deux Réponses en Prose, & deux en en Vers, à la Question, sçavoir, *Si le Mary doit estre plus grand Maistre que la Femme.*

Deux Discours en Prose, & un en Vers, sur l'origine de la Medecine,

Deux Discours en Prose, & un en Vers, sur l'Air du monde, & la veritable Politesse.

Plusieurs Billets galans.

Un Discours en Prose, & un en Vers, sur l'Eloquence ancienne & moderne.

Une Fable sur l'Origine des Bagues.

Une Réponse en Prose, à la Question, sçavoir, *Si la santé peut estre alterée par les passions.*

Une Declaration d'amour.

Une Réponse à la Question, sçavoir, *Lequel est plus avantageux pour une Veuve de 25. à 26. ans, ou de se remarier, ou de demeurer dans le Veuvage, ou d'abandonner entierement le monde en se retirant dans un Convent.*

Un Diſcours ſur l'origine de la Migraine d'Iris.

Un Traité ſur les Vandanges, & l'origine du Vin.

Deux Réponſes en Vers, & une en Proſe, à la Queſtion, *Si l'on peut aimer ſans ſçavoir qui.*

Une Réponſe en Vers, & une en Proſe, à la Queſtion, ſçavoir, *Si une Belle qui aime fortement peut executer les deſſeins de vangeãce qu'elle médite contre un Amant abſent qui l'a oubliée, quand à ſon retour il apporte des raiſons pour juſtifier ſa conduite.*

Deux Réponſes en Vers, & une en Proſe, à la Queſtion, ſçavoir, *Si ſans marquer peu d'eſtime pour une Perſonne qui nous a fait un préſent par amitié, on peut donner à un autre ce qu'elle nous a donné.*

Une Réponſe en Vers, & une en Proſe, à la Queſtion, ſçavoir, *Si un Amant ayant receu d'une Belle, les plus fertes marques d'eſtime & d'amitié qu'elle peut luy donner, peut ſans attirer ſa co-*

lere, luy témoigner qu'il doute de ſa tendreſſe pour en recevoir de nouvelles aſſurances.

Deux Diſcours ſur la Queſtion, ſçavoir, *En quoy conſiſte la veritable Sageſſe.*

Le Secret de l'Ecriture univerſelle.

Pluſieurs Madrigaux ſur les Enigmes des trois mois, avec les noms de ceux qui ont deviné les Enigmes du dernier mois.

Une Réponſe aux Larmes de Daphnis, ſur la mort de ſa Femme, qui ont paru dans le dernier Extraordinaire.

QUESTIONS A DECIDER.

I.

Quelle eſt la marque la plus eſſentielle d'une veritable amitié.

II.

Vn galant Homme à qui une belle Perſonne plaiſt fort, eſt employé aupres d'elle pour les intereſts de ſon Amy qui en eſt l'Amant. La Belle luy dit qu'il peut parler pour luy-meſme. On demande ce qu'il

doit faire, la seule considération de son Amy l'ayrnt toûjours empeschè de se découvrir.

III.

S'il est facile de distinguer dans une même Personne, les mouvemens de politique, d'avec ceux d'inclination; & quels moyens on peut employer pour n'y estre pas trompé, puis que bien souvent les apparences & les effets de l'une & de l'autre sont semblables.

IV.

On demande la peinture d'un parfait Amant, & à quelles marques on peut le connoistre.

V.

On demande l'origine de la Pourpre & de l'Ecarlate, & qu'elle en estoit la diférence dans l'usage des Anciens.

VI.

D'où peuvent venir les vapeurs dont presque tous les Hommes sont attaquez aussi bien que les Femmes, & dont on ne parloit point il y a quinze ans.

Avis pour placer les Figures.

LA Médaille qui repréſente Monſieur, doit regarder la page 92.

L'Air qui commence par *Grand Roy, quel bonheur eſt le noſtre,* doit regarder la page 191.

L'Air qui commence par *Quand nous allons, jeune Bergere,* doit regarder la page 261.

Le Portrait de l'Ambaſſadeur de Maroc, doit regarder la page 323.

FEVRIER 1682.

QUoy que la Libéralité ait par excellence le nom de Vertu Royale, ce n'eſt point l'abondance des Tréſors qui rend un Souverain libéral. Dans quelque rãg que ſoient

élevez les Hommes, ils ſui-
vent le panchant qui les en-
traîne, & l'on peut dire qu'un
Roy qui aime à récompen-
ſer les ſervices qu'on luy
rend avec un vray zele, le
fait beaucoup moins par ſa
qualité de Roy, que par une
grandeur d'ame qui le porte
naturellement à la libéralité.
C'eſt dont nous avons un
brillant exemple dans noſtre
auguſte Monarque. Je vous
ay déja marqué en pluſieurs
occaſions, que le mérite n'a
aucun beſoin de ſollicitations
aupres de Luy, & que l'obli-

geante maniere dont il se plaist à donner, vaut mille fois mieux que le Présent mesme, quelque magnifique qu'il puisse estre. Aussi doit-on demeurer d'accord que ce grand Prince ne donne jamais, qu'il ne fasse plus d'une grace à la fois, estant certain que les marques glorieuses qu'on reçoit par là de son estime, touchent plus sensiblement que l'utilité qu'on tire de ses bienfaits. Monsieur le Duc de Boüillon vient d'en recevoir, dont il a esté agreablement sur-

pris, s'il eſt vray qu'on le puiſſe eſtre lors que le Roy prévient les ſouhaits en faiſant du bien. Ce Duc ſe trouvant à ſon lever, Sa Majeſté qui n'ignore rien de la maniere de vivre, & du mérite de ceux qui ſont diſtinguez par une haute naiſſance, luy demanda des nouvelles de Mr le Prince de Turenne ſon Fils aîné; & comme Elle avoit appris qu'il commençoit à paroiſtre dans le monde, non ſeulement avec toutes les qualitez qu'un grand Seigneur doit avoir, mais

encor avec toutes celles qui
font le veritable honneſte
Homme, Elle déclara qu'-
Elle luy donnoit la Survi-
vance de la Charge de Grand
Chambellan, dont il preſta
le Serment dés le lendemain.
Jugez de la joye de Monſieur
le Duc de Boüillon, de voir
ſon zele ſi glorieuſement re-
connu par le plus grand de
tous les Monarques.

Monſieur le Duc de Saint
Aignan eut environ dans le
meſme temps une pareille
ſurpriſe. Il ne demandoit au-
cune grace nouvelle, & le

Roy luy dit de cet air charmant qui luy eſt ſi naturel, qu'il augmentoit de dix mille francs la Penſion dont il le gratifioit déja, & qu'il avoit ordonné qu'on la luy payaſt au Tréſor Royal. Ce Duc que vous eſtimez avec beaucoup de juſtice, a fait depuis peu diférens petits Ouvrages dont on m'a promis une Copie. Je vous l'envoyeray ſitoſt qu'on m'aura tenu parole. Ceux qui les ont veus en parlent d'une maniere tres-avantageuſe. Ces Ouvrages ſont un Inpromptu

fort galant, fait en préſence de Sa Majeſté; une Lettre à M le Marquis de Dangeau; une autre en Vers à une Demoiſelle de beaucoup d'eſprit, & d'une naiſſance tres-conſidérable; & un Sonnet ſur les Bouts-rimez qui coururent du Flageolet & du Décalogue. Ces Bouts-rimez ont fait faire des Sonnets ſur toute ſorte de matieres. En voicy quatre que vous n'avez peut-eſtre pas veus. Mr Fourmy, de Bougé en Anjou, eſt l'Autheur des deux premiers.

LE TYRAN DE VILLAGE.

UN Fendeur de nazeaux, sec comme un Flageolet,
Méprisant les Decrets du sacré Décalogue,
Entre ses Citoyens tranche du Roytelet,
Dont maint Rimeur secret compose mainte Eglogue.

N'envoyra-t-on jamais ce Traître au Chastelet?
Il en fut menacé jadis d'un Pédagogue,
Et que son Corps traîné par Cheval, ou Mulet,
Serviroit de pâture à Loup, Vautour, ou Dogue.

Ah! ſi noſtre Village en peut eſtre
écuré,
De ce Ruſtre qui bat juſques à ſon
Curè,
Chacun en liberté nous en dirons de
belles.

Un bruit court qu'au Printemps il
*va voir l'*Helleſpont,
Que ſon Train ſe prépare: Helas, qui
m'en répond?
Dis, Mercure Galant, en ſçais-tu des
nouvelles?

LE NOUVEAU CONVERTY.

JE chante deſormais deſſus mon
Flageolet
Des Cantiques devots tirez du Dé-
calogue.

IO MEROVRE

Vous ne m'entendrez plus, Rossignol,
Royteler,
Entonner dans ces Bois une profane
Eglogue.

ꝛꝛ

Mon Louvre est l'Hôpital, mon Cours
le Chastelet;
Mes Fables, mes Romans, le Chrestien
Pédagogue;
Des pechez du Prochain chargé comme
un Mulet,
Que ne puis-je assouvir l'impitoyable
Dogue!

ꝛꝛ

Des passetemps mondains mon esprit
écuré
Ne veut plus écouter que la voix du
Curé;
Je renonce aux Festins, aux Dignitez,
aux Belles.

§2

Allons au Roy des Roys ſoûmettre
l'Helleſpont.
Du ſuccés, ô grand Dieu, mon zele
vous répond.
Qu'une ame eſt en repos dans ces
douceurs nouvelles!

CONTRE UN RIVAL.

UN *Hymen bien plus doux qu'un*
ſon de Flageolet,
Fait dans toutes les Loix du Divin
Décalogue,
Alloit me rendre heureux bien plus
qu'un Roytelet;
Déja ſur mon bonheur je faiſois une
Eglogue.

§2

Mais je vois qu'un deſtin pire qu'un
Chaſtelet

Me retient toûjours pres d'un Pere
Pédagogue.
Que diable! ſuis-je né pour garder
le Mulet?
Non ma foy. Je vay faire autant de
bruit qu'un Dogue.

SS

Il ne ſera pas dit, apres m'eſtre
ecuré
Juſques au dernier ſou, que Monſieur
le Curé
M'oſte par certains Bans le Miracle
des Belles.

SS

Car mon Rival fuſt-il plus loin que
*l'*Helleſpont,
Je le ſuivray par tout, ma bravoure
en répond,
Et ſe charge au retour d'en dire des
nouvelles.

IN PROMPTU FAIT à table le Jour des Roys.

LAquais, réjoüis-nous, prenant ton Flageolet,
Mais ne nous chantes rien contraire au Décalogue;
Nous avons tous dessein de faire un Royteler,
*D'entonner des Chansons, d'aller jusqu'à l'*Eglogue.

Qui ne boira pas net, soit mis au Chastelet;
Arriere loin de nous tout fade Pédagogue.
Pour moy j'en veux sortir chargé comme un Mulet,
Et retourner chez moy coucher saoul comme un Dogue.

§§

J'en auray l'œil perçant, bien clair,
bien écuré;
En buvant à Phylis, ainsi qu'à mon
Curé,
Je rendray cette Feste une de nos
plus belles.

§?

Nos Roys-boit s'enterdront aux bords
*de l'*Hellespont;
Si chaque Camarade à mes brindes
repond,
L'on verra du fracas; demain, choses
nouvelles.

Je vous envoyay il y a deux mois la Lettre en Prose & en Vers, portée par l'un des Amours à la Belle Indiférente. Vous ne ferez point

fâchée d'en voir la Réponſe, qu'on m'a donnée depuis quelques jours.

A MADAME DE***

JE veux bien me perſuader, Madame, que les avis que vous me donnez par voſtre derniere Lettre touchant l'amour, ne partent que d'un attachement ſincere à mes intéreſts, & de l'obligeante envie que vous avez de contribuer à me rendre heureuſe. Les nœuds de l'amitié qui nous lie ſi étroitement, ne me laiſ-

ſent pas juger autre choſe. Mais vous me permettrez avec cet eſprit libre & indépendant que vous me donnez, de me défendre contre ce petit Tyran, dont vous prenez le party avec tant d'ardeur, & que vous faites ſi prodigue de plaiſirs.

Qu'Amour fait bien ſon perſonnage,
Lors qu'il veut que le cœur s'engage!
Qu'il promet de contentement!
Mais que ce cœur ſent promptement
Qu'il a fait un fâcheux naufrage!

Fuyons, fuyons ſon eſclavage,

La liberté dans le jeune âge
A mille fois plus d'agrément
Qu'Amour.

Il aura beau par son langage
Vanter le charmant avantage
D'un doux & tẽdre engagement;
Je n'en croiray pas son ferment,
Puis qu'il n'est rien de plus volage
Qu'Amour.

Je ne vois pas, Madame, que ce soit une prétention injuste, comme vous voulez vous l'imaginer, que de vouloir vivre dans l'indépendance, & qu'en fait d'amour, le manque de pitié pour son Prochain blesse les maximes de la charité Chrestienne, puis

que la Religion que nous professons ne nous porte qu'au détachement de ce qui nous paroist le plus sensible. Mais pour ne pas mesler icy le sacré avec le profane, je vous diray qu'il n'est rien à mon avis de plus noble que cette genéreuse envie de s'affranchir du joug d'un Tyran tel que celuy dont vous prenez la défense. L'Amour que vous m'avez envoyé s'estoit promis la conqueste de mon cœur, & il la croyoit mesme fort assurée; mais il a bientost connu qu'il n'employoit que de foibles armes, & que quoy qu'il fist, je n'estois pas née pour porter

ſes chaînes. En effet, je n'ay pas eſté fort émeuë des menaces dont il s'eſt ſervy d'abord.

J'appréhende peu ſes efforts,
Et me ris de tous ſes tranſports;
Car apres tout, que peut-il faire?
Ce n'eſt qu'un Enfant en colere.

Apres avoir reconnu qu'il faiſoit agir inutilement la force, & que je n'eſtois pas d'un naturel facile à intimider, il a pris des voyes moins violentes; & pour me faire gouſter ces mots d'eſclavage & de chaînes, il les a aſſaiſonnez de mille douceurs, & il n'eſt aucun plaiſir qu'il ne m'ait

fait esperer, si je voulois me soû-mettre à son empire ; mais sa fla-terie n'a pas esté plus puissante que sa colere.

Si je ne crains point les menaces
D'un Dieu qui se montre irrité,
Je fais bien moins de cas de ses
ris, de ses graces,
Lors qu'il veut me ravir ma chere
liberté.

Enfin quelques moyens qu'il ait employez pour me réduire, il luy a esté impossible d'en venir à bout. Je n'ay pû me résoudre à me défaire de mes premiers préjugez, & ils me paroissent si legitimes, que j'ay peine à croire

que je les quitte jamais. Pour ce qui eſt de la commiſſion que vous luy aviez donnée, il s'en eſt fort bien acquité, & m'a rendu en main propre voſtre Préſent, dont j'ay de grands remercîmens à vous faire; & afin que vous ſoyez contente de ſon meſſage, je vous apprendray que s'il n'a pû rien faire pour luy, il n'a pas perdu ſon temps pour vous. Je vous envoye un petit Deſſein de Miniature, où vous verrez voſtre Amour vaincu porter les meſmes liens qu'il avoit oſé me deſtiner.

Ce Dieu que vous voyez en ce triſte équipage,

MEDOVRE

Chargé de chaînes & de fers,
Eſt ce Vainqueur de l'Uuivers
Dont vous me vantez tant l'in-
vincible courage.
Malgré la force de ſes coups,
Malgré l'ardeur de ſon couroux,
J'ay ſçeu luy faire réſiſtance;
Et ce Dieu qui donne des Loix
Aux Dieux les plus puiſſans, aux
plus auguſtes Roys,
N'a pû d'un jeune cœur vaincre
l'indiférence.

Enfin, Madame, que ce ſoit
caprice ou raiſon, ce ſont là mes
ſentimens, auſquels il ne ſera pas
facile de me faire renoncer. Quoy
qu'ils ſoient fort contraires aux
voſtres, je ne deſeſpere pas pour
cela d'eſtre toûjours du nombre de

vos Amies, puis que vous me trouverez tant que je vivray,

Voſtre tres-humble Servante,
LA SOLITAIRE DE CHAMBON.

Ma derniere Lettre vous a inſtruite de l'établiſſement, & du progrés de l'Académie Royale de Peinture & de Sculpture, & ce détail vous a fait connoiſtre les diverſes fonctions de ceux dont ce Corps eſt compoſé. Il y manquoit un Hiſtoriographe qui priſt ſoin de ramaſſer ce qui ſe dit d'utile, & de curieux dans leurs Conférences; &

Mr Guillet de S. Georges, vient d'estre choisy pour cet Employ. Mr le Brun, Chancelier & principal Recteur de l'Académie, s'appliquant toûjours à la maintenir dans le haut degré où ses merveilleux talens l'ont élevée, le présenta à Mr Colbert, qui estant informé de son mérite, approuva le choix qu'il en avoit fait. L'agrément d'un si éclairé Ministre est un éloge si grand, qu'il m'est presque inutile de vous dire que Mr Guillet s'est acquis beaucoup de réputation par plusieurs

ſieurs Ouvrages qu'il a donnez au Public, & entr'autres par ſon *Athenes ancienne & nouvelle*, *Le Dictionnaire des Arts de l'Homme d'Epée*, & *L'Hiſtoire du Sultan Mahomet II.* Il fut receu en pleine Aſſemblée de l'Académie, en qualité de ſon Hiſtoriographe le Samedy 31. de l'autre mois, & fit connoiſtre par un éloquent Diſcours, que c'eſtoit avec juſtice que les ſuffrages de tous ces Illuſtres luy avoient eſté donnez. Il dit, *qu'il ſeroit bien difficile qu'il ne fuſt pas ébloüy par la gloire*

de l'Employ où il avoit l'honneur d'estre appellé, puis qu'il le seroit par le seul avantage de se rencontrer comme simple Admirateur parmy tant d'excellens Hommes, dont les fameux Ouvrages de Peinture & de Sculpture, rendoient le Lieu où ils s'assembloient comparable aux célebres Ecoles de la Grece, & de l'Italie; Que c'estoit là que leurs doctes Conférences, & leurs loüables Critiques, fondées sur les Tableaux ou sur les Statuës qu'ils examinoient, donnoient une entiere instruction de tout ce que leur Art sublime avoit d'estimable & de

parfait; Que c'estoit parmy leurs Dissertations, & leurs Remarques, que le Sçavant se fortifioit dans ses judicieuses pratiques; & que celuy qui avoit travaillé avec un esprit d'incertitude, se fixoit aux regles que le raisonnement y établissoit, & disposoit aussi les Eléves à s'y conformer; Qu'on auroit eu peine à introduire une coûtume plus propre à tenir les Esprits en haleine pour l'étude, à les piquer d'une émulation continuelle, & à leur laisser une carriere toûjours ouverte pour les approcher de l'état parfait où les grands Hommes estoient arrivez.

Il adjoûta, *que c'estoit par ces applications continuelles que l'Académie tâchoit de remplir les espérances que le Roy en avoit conçeuës, lors qu'en la fondant il en avoit regardé l'établissement comme un des principaux Ornemens de son Regne, & comme un célebre Monument où la Posterité verroit que ce grand Monarque n'avoit pas eu moins de passion pour le progrés des Sciences & des Arts, que pour la gloire des Armes; Que c'estoit par là qu'elle s'efforçoit de répondre aux soins & à l'estime dont l'honoroient chaque jour M.*

Colbert son Protecteur, & Mr le Marquis de Segnelay son Vice-protecteur, qui prenant tous deux un interest particulier à la gloire de Sa Majesté, & à la splendeur de ses Etats, souhaitoient qu'elle y contribuast avec avantage; & enfin que c'estoit de cette sorte que la mesme Académie rendoit un témoignage public de la conduite judicieuse qu'y apportoit Mr le Brun, & des grands exemples qu'elle en recevoit, & qui l'avoient obligée à le reconnoistre avec autant d'inclination que de justice pour son Chancelier, & son principal Recteur. 11

finit en disant, *que si le détail des Conférences, & des Observations de l'Académie avoit merité d'estre donné au Public, il ne falloit pas douter que l'Histoire de son origine, & le dénombrement de ses excellens Ouvrages ne fussent receus avec autant de satisfaction que d'utilité; Qu'il se faisoit une espérance agreable de voir cette Histoire tenir un jour une place parmy ses autres Ecrits; qu'il la regardoit avec des réserves plus délicates, puis qu'outre la noblesse de son sujet, ce sujet luy estoit prescrit par une Puissance que tout le monde de-*

voit reverer ; Que quoy qu'il se sentoit étonné quand il songeoit que sa plume estoit destinée à cet employ, il recevoit cet honneur avec une tres-respectueuse soûmission ; & que s'il ne pouvoit s'en rendre digne par le secours de l'éloquence, il auroit recours à la force de la verité, & soûtiendroit l'opinion qu'on avoit de luy par la dignité de sa matiere.

Je ne doute point, Madame, que l'extrait de ce Discours qui satisfit fort toute l'Assemblée, ne vous fasse concevoir toutes les beautez

dont on le trouva remply.

Voicy un Ouvrage d'une autre nature. C'eſt une Fable de Mr Daubaine. La morale qu'il en tire, ne plaira peut-eſtre pas à toutes les Belles. Du moins aura-t-elle peine à eſtre du gouſt de celles qui font conſiſter leur plus grand mérite, dans l'excés de leur fierté.

LE PAYEN, ET L'IDOLE.

FABLE.

LE desir d'amasser du Bien,
Contraignit un jour un Payen
A faire le Devot ; Il dresse un Oratoire,
Plante là Jupiter. D'autres disent Pluton;
N'importe pas lequel. Mais ce Dieu de carton,
Ou de bois, si j'en ay mémoire,
De son Adorateur ayant à tous momens
Sacrifice sur Sacrifice,
Prenoit pardevers luy l'Encens,

Et n'en eſtoit pas plus propice
A celuy qui l'en régaloit.
Du Payen la fortune alloit
Toûjours à petit tour de Rouë.
Eſt-ce ainſi de moy qu'on ſe
jouë,
(Dit-il un jour dans l'Oraiſon
Qu'il faiſoit à ſon Dieu ?) Je me
vois miſérable,
Moy, mes Enfans, ma Femme, &
toute ma Maiſon,
Autant que ſi chez moy je n'a-
vois mis qu'un Diable;
Et cependant ton entretien,
Ingrat, ne ſe fait pas de rien.
Pour tâcher à te rendre à mes
vœux exorable,
Il m'en couſte mon plus beau
Bien.
Les Bœufs & les Moutons, dont
je fais tes Victimes,

A les vendre au Marché me ren-
droient de l'argent.
Stay, de grace, d'autres maxi-
mes,
Et fois un Dieu plus obligeant;
Sinon de moy tu n'auras plus
d'hommages,
Plus d'offrandes, ny plus de
vœux,
En un motje te casse aux gages.
Mais quereller les Dieux,
C'est gronder contre le Tonnerre.
Le nostre à cela fait le sourd,
Le muet & l'aveugle, & pour le
couper court,
Il s'en émût comme une pierre.
A la fin l' Homme au desespoir
De ce qu'il n'en peut rien avoir,
Par priere, ny par menace,
Prend un bon gros Levier, puis à
grands tours de bras

Frape l'ingrate Idole, & vous la met
à bas.
L'Idole en tombant ſe fracaſſe,
Et le plus plaiſant du fracas,
C'eſt qu'elle jette ſur la place
Tout ce qu'elle avoit dans le corps.
On dit que c'eſtoient des Tréſors,
Force Ecus, & force Piſtoles.
Noſtre Payen les prit, & s'écrid
joyeux;
Non ſeulement chez nous, mais
auſſi chez les Dieux,
Les coups, je le vois bien, font
plus que les paroles.

SS

C'eſt à vous que j'écris; vous, Meſ-
ſieurs les Amans,
Vous qui paſſez vos plus beaux ans,
Voſtre prétieuſe jeuneſſe,
A gémir, à languir aux pieds d'une
Maîtreſſe,

Sans en pouvoir tirer la plus foible
faveur;
Allez, vous n'avez point de cœur,
Vous méritez vostre sort déplorable.
Je ne dis pas que suivant cette Fable,
On doive sans faire quartier,
S'en aller à coups de Levier
D'une Ingrate casser la teste,
L'action seroit mal-honneste.
Mais lors qu'on n'a pour vous que
rigueurs, que mépris;
Mais lors que vostre Encens se dissipe
en fumée,
Lors que de vos douleurs cette Ingrate
est charmée,
Qu'au lieu de vous mener chez les
Jeux, chez les Ris,
On veut vous accabler de peines,
Dégagez-vous, rompez, brisez vos
chaînes,
Et le faites avec éclat.

Aux Douces ſoyez doux ; aux Superbes, ſuperbes;
C'eſt en amour, pour finir les Proverbes,
Qu'il faut eſtre à bon Chat bon Rat.

J'oubliay le dernier mois à vous apprendre la mort de Madame la Marquiſe de Senas. Elle eſtoit l'unique Heritiere de ſa Maiſon, n'ayant que des Sœurs Religieuſes, & Fille de feu Meſſire Geoffroy Lhuillier, Seigneur d'Orgeval, Bure, Montamers, la Malmaiſon, Guérard, Peſarche, &c. dont la Famille eſt connuë pour une des plus

anciennes qu'il y ait en France. Il avoit eſté reçeu Chevalier de Malte en 1612. & ayant quitté l'Epée pour prendre la Robe apres la mort de ſon Frere aîné, il fut fait Conſeiller au Parlement en 1627. & Maiſtre des Requeſtes en 1632. Depuis ce temps il n'a point diſcontinué de ſervir dans les Armées des Provinces, & aux guerres de Paris pendant vingt-ſix ans, & enſuite au Conſeil d'Etat. Son Frere aîné dont je viens de vous parler, fut tué dans la Tranchée

au Siege de Montpellier, a-
pres avoir fait tout ceque l'on
peut attendre d'ud Homme
de cœur. Il avoit auſſi eſté
aux attaques de Montauban,
& auparavant il s'eſtoit trou-
vé à Malte, & avoit combatu
ſur les Galeres contre le Turc,
ſous Mr le Commandeur de
Ris de Faucon ſon Oncle
qui les commandoit. Il prit
trois Vaiſſeaux des Ennemis,
& revint en France comman-
der un Regiment d'Infante-
rie en 1618. Madame de Se-
nas dont je vous apprens la
mort, avoit épouſé Meſſire

Charles de Jarente, Marquis de Senas, d'une tres-illuſtre & ancienne Maiſon de Provence, & allié des plus conſidérables de la Province, Madame ſa Mere eſtant de celle du Puy de Montbrun, & Sœur de de Mr le Marquis de S. André Montbrun, qui a commandé longtemps toute l'Armée des Vénitiens au Siege de Candie.

Cette mort a eſté ſuivie ſur la fin du dernier mois, de celle de Meſſire Aléxandre de Canonville, Marquis de Raffetot, Seigneur de Beuze-

ville, Malleville, Veneville, Gueüres, Vinacour, & autres lieux. Il estoit Gendre de feu Mr le Maréchal de Gramont, & sorty d'une des meilleures Maisons de Normandie.

Il s'est fait icy quantité de Festes sur la fin du Carnaval, dont j'auray un Article particulier à vous faire; mais quoy qu'on se soit fort diverty dans toutes, il n'y en a peut-estre eu aucune qui ait donné de plus grands plaisirs qu'un Impromptu dont le hazard a esté la cause. Il faut vous dire comment.

Un Cavalier plein d'eſprit & de mérite, mais ſujet à quelque oubly ſur certains engagemens dont il croyoit qu'il eſtoit permis à un galant Homme de ne ſe pas ſouvenir trop exactement, s'eſtant rencõtré depuis quinze jours chez une Dame de fort grande qualité qui régaloit cinq ou ſix de ſes Amies, fut mis de la Feſte, dont on peut dire qu'il augmenta les plaiſirs par un enjoüement d'humeur extraordinaire. Le Soupé fut magnifique. Trois ou quatre Hommes en avoient

eſté priez, & ce mélange de Gens choiſis de l'un & de l'autre Sexe, rendoit la Partie des plus agreables. Le diſcours eſtant inſenſiblement tombé ſur la beauté de quelques Maiſons, la Dame dit qu'on en voyoit peu de plus commodes que celle du Cavalier. Une autre adjouſta que l'on vantoit fort la propreté de ſes Meubles, & que ce qu'elle en trouvoit de plus eſtimable, eſtoit d'avoir oüy dire que le bon gouſt y régnoit par tout. Cette loüange fut ſoûtenuë par les autres

d'une certaine maniere qui fit connoiſtre qu'on avoit deſſein de rendre viſite au Cavalier. Il dit aſſez galamment que ſi ces Dames luy vouloient faire l'honneur de l'aller voir, il tomboit d'accord qu'il y auroit alors quelque choſe de fort digne d'eſtre veu dans ſa Maiſon; mais qu'il falloit pour cela qu'elles y vinſſent ſouper, & que ſi le cœur leur en diſoit pour la dance, il leur promettoit un Lieu aſſez ſpacieux pour faire paroiſtre avec avantage tout le talent qu'elles y avoient.

Le jour fut pris au Lundy prochain. On luy en laissoit trois ou quatre d'intervale, & c'estoit assez de temps pour préparer le Régal. Tous les Conviez promirent de venir prendre la Dame, afin d'aller tous ensemble chez le Cavalier. Le jour arresté estant venu, chacun se trouva au Rendez-vous, où l'on s'entretint de diverses choses en attendant l'heure du Repas. Apres une conversation assez enjoüée, on commençoit à se lever pour sortir, quand un Gentilhomme qui

rendoit souvent visite à la Dame du Logis, entra dans la Chambre où estoit la Compagnie. A peine la Dame eut jetté les yeux sur luy, qu'elle luy cria de loin qu'il venoit fort à propos, & qu'elle alloit le mener en lieu où elle sçavoit qu'il seroit tres-bien reçeu. Le Gentilhomme ayant appris la Partie, dit qu'il s'étonnoit que le Cavalier, dont il estoit fort amy, & qu'il avoit veu le jour précedent, ne luy en eust point parlé. Il adjoûta que c'estoit un Homme qui n'avoit point son pareil

pour les Repas inprompru;
mais que lors qu'on luy don-
noit un peu de temps à ſe pré-
parer, comme ſon employ
l'appelloit ſouvent en Cour
il ne manquoit jamais d'y
avoir quelque affaire indiſ-
penſable, & qu'il craignoi
fort, puis qu'on luy avoi
laiſſé quatre jours, qu'il n'euſ
oublié l'honneur qu'on luy
devoit faire. La Dame reprit
qu'avec ſes Amis il eſtoi
des temps où l'on pouvoi
manquer de mémoire; mai
qu'avec des Femmes, & ſu
tout des Femmes d'un cer
tai

tain rang, on gardoit d'autres mesures. On ne dit rien davantage. Les Hommes donnerent la main aux Dames. Chacun monta en Carrosse, & l'on se rendit chez le Cavalier. Sa Porte fermée fut d'un fort méchant augure. On frapa longtemps sans qu'on entendit personne, & ce grand silence fit apprehender que le Gentilhomme n'eust trop bien jugé de son Amy. On frapa plus fort que l'on n'avoit encor fait, & une vieille Servante vint enfin ouvrir. On luy de-

manda des nouvelles de ſon
Maiſtre. Elle répondit qu'il
eſtoit allé à S. Germain, &
que quand il en revenoit le
meſme jour, ce n'eſtoit ja-
mais avant minuit. La Dame
chez qui la Partie s'eſtoit
noüée, ne balança point ſur
la réſolution qu'elle devoit
prendre. Elle ne montra au-
cune ſurpriſe de ne point
trouver le Cavalier, & dit
ſeulement que l'on n'avoit
pas beſoin de luy pour voir ſa
Maiſon. Sur ce prétexte elle
fit ouvrir la grande Porte.
Tous les Carroſſes entrerent,

& elle ne fuſt pas ſi-toſt deſ-
cenduë, qu'elle demanda à
la Servante, chez qui ſon
Maiſtre envoyoit quand il
donnoit à manger à ſes Amis.
La Vieille nomma un Trai-
teur voiſin, qu'on fit venir
auſſitoſt. La Dame ordonna
un Repas fort propre, ſoit
pour l'entrée, ſoit pour le deſ-
ſert, & dit au Traiteur qu'elle
répondoit de tout, ſi le Cava-
lier ne le payoit pas. La meſ-
me choſe pour les Violons
qu'on alla chercher. On vi-
ſita toute la Maiſon, dont on
trouva les Ameublemens

fort bien entendus; & les
Violons eſtant arrivez lors
qu'on commençoit à ſervir
ſur table, on les fit joüer pen-
dant le Soupé. La ſanté du
Cavalier fut beuë ſolemnel-
lement, & la Dame fit les
honneurs de la Feſte de la
maniere du monde la plus
galante, & la plus ſpirituelle
Si-toſt qu'on ſe fut levé de
table, le Bal commença. On
ne pouvoit donner quelque
heures à un divertiſſement
plus agreable, pour attendre
ſans ennuy le retour du Ca-
valier. Comme il eſtoit im

certain, & que les Montres marquoient entre minuit & une heure, on déſeſperoit qu'il revinſt ce meſme jour, lors qu'on entendit fraper à coups redoublez. La vieille Servante courut promptement ouvrir, & un Carroſſe eſtant entré dans la Court, on connut par là que c'eſtoit le Maiſtre du Logis, & l'on ſe fit une joye ſenſible de pouvoir joüir de ſa ſurpriſe. Elle fut fort grande d'entendre des Violons, & de voir ſa Court pleine de Laquais & de Carroſſes. Il reconnut les

Livrées, & devina auſſitoſt qu'on s'eſtoit vangé de ſon abſence. Comme il avoit de l'eſprit, il entendit raillerie, & prit le party de ne ſe fâcher de rien. Les Violons ayant ceſſé de joüer lors qu'il entra dans la Salle, il dit à la Dame qui s'avançoit vers luy en riant, qu'il ſe ſouvenoit de la partie; mais que le jour luy en eſtant échapé, il s'eſtoit laiſſé occuper entierement d'une affaire embarraſſante, pour laquelle il avoit eſté contraint de ſe rendre à Saint Germain. La Dame

l'interrompit ſur ce qu'il s'of-
froit à reparer cet oubly in-
volontaire; & d'une maniere
honneſte, & plaiſante tout
enſemble, elle luy apprit que
connoiſſant le fond de ſon
cœur, elle avoit tenu ſa place,
& fait en ſon nom ce qu'elle
ſçavoit qu'il n'euſt pas man-
qué de faire; que ſon Trai-
teur qu'on luy avoit amené,
avoit admirablement régalé
la Compagnie, & que tout
le monde en eſtant fort ſatis-
fait, il ne reſtoit plus qu'à
continuer le Bal. En meſme
temps elle le prit pour dan-

cer. Le Cavalier ne ſe dé-
concerta point. Il remercia
la Dame avec toutes les mar-
ques poſſibles de joye, d'a-
voir ſi bien fait les honneurs
de ſa Maiſon, & la pria de luy
vouloir ſeulement accorder
quelques momens, afin qu'il
tâchaſt de reparer par une
Collation un peu propre, ce
que le voyage qu'il n'avoit
pû ſe défendre de faire à la
Cour, devoit avoir fait pa-
roiſtre d'irrégulier dans les
premiers appreſts de la Feſte.
La Dame luy dit qu'il ne ſe
miſt en peine de rien, qu'en

ordonnant le Repas elle avoit auſſi ordonné la Collation qui l'inquietoit, & que la joye qu'on avoit de ſon retour diſſipoit tout le chagrin qu'avoit cauſé ſon abſence. Ce furent pour luy de nouveaux remercîmens à faire à la Dame, & il les fit de ſi bonne grace, & parut ſi gay tout le reſte de la nuit, qu'il n'y eut perſonne qui ne demeuraſt perſuadé que le jour choiſy pour le Régal, luy eſtoit ſorty de la mémoire. Il mena dancer toutes les Dames, plein d'un enjoüement

dont elles furent surprises; & quand à une heure apres minuit on apporta la Collation, il y joignit diverses Liqueurs qu'il alla prendre dans son Cabinet. Il en fit boire aux plus réservées, & cette agreable interruption dura tres-longtemps. Chacun se trouvant de belle humeur, on recommença la Dance, & elle ne fut finie qu'à quatre heures du matin. Tout le monde s'en alla fort satisfait, & jamais Feste si mal preparée ne divertit tant une belle Compagnie.

Le Cavalier s'eſtoit tiré d'embarras en galant Homme. Il avoit aſſez mérité la piece, & il ne pouvoit rien faire de mieux que de la tourner en plaiſanterie. Il ſatisfit le Traiteur ſans luy témoigner le moindre chagrin; & quoy qu'il n'euſt pas ordonné la Feſte, on peut dire au moins, s'il paya les Violons, que ce ne fut point ſans avoir dancé.

Comme de tout temps on a peint l'Amour aveugle, il y auroit lieu de croire qu'il ſeroit Aveugle né, ſi Mr de Vin, Subſtitut de Mr le Procureur

du Roy au Chaſtelet de Pa-
ris, ne nous apprenoit ce qu
a cauſé ſon aveuglement
Vous en ſerez éclaircie en li
ſant ce que je vous envoye
de ſa façon ſur cette matiere
Il faut obſerver, Madame
que la plus commune opi
nion porte que l'Amour eſ
Fils de Mars, & de Vénus
qui tous deux eſtoient En
fans de Jupiter, Fils de Sa
turne, ſur lequel il uſurp
l'Empire.

L'AMOVR DEVENU AVEUGLE.

L'Amour croiſſoit de jour en jour,
Chacun admiroit tour-à-tour
Saforce, ſa vigueur, & ſon adreſſe
aux armes,
Et ſon viſage avoit des charmes
Qui ne le cédoient tout-au-plus
Qu'à ceux de la belle Vénus;
Enfin brave comme ſon Pere,
Il égaloit encor la beauté de ſa Mere.

Jupiter qui le vit au ſortir du Berceau,
Chery du Monde entier, ſi vaillant,
& ſi beau,
En conçeut un jaloux ombrage;

Cette amitié luy fut d'un ſiniſtre pré-
ſage.
Ces grandes qualitez, cet honneur,
ce reſpect,
De la Terre & des Cieux cet idolâtre
hommage,
Tout cela luy parut ſuſpect,
Et ce Monarque crût que las de ſa
perſonne,
Ou flatez d'un Regne nouveau,
Les Dieux pourroient enfin luy ravir
la Couronne,
Pour la donner au Jouvenceau.

SS

Il ne ſçavoit que trop qu'il devoit à
ſon crime,
De Roy, de Souverain, le titre glo-
rieux;
Que n'eſtant pas du Ciel le Maiſtre
légitime,
Ses Jaloux & ſes Envieux,

Sous couleur de vanger ſon Pere,
Murmuroient en ſecret contre ſon
Miniſtere,
De ce Trône uſurpé cherchoient à
le chaſſer,
En faveur de l'Amour qu'ils vou-
loient y placer,
Et que ce petit Dieu, ſçavant en l'art
de plaire,
Et qui des cœurs par tout eſtoit vi-
ctorieux,
Pour monter à ſa place, & s'emparer
des Cieux,
N'avoit preſque qu'un pas à faire.
Il ſçavoit qu'icy-bas, par une erreur
vulgaire,
Obtenir d'une Belle une tendre faveur.
C'eſtoit de ſa Famille intéreſſer l'hon-
neur;
Que pluſieurs, offenſez de ſa galan-
terie,

Du mépris de ſes Loix paſſant à la
furie,
Ne brûloient plus d'Encens ſur ſes
divins Autels;
Il connoiſſoit encor que les autres
Mortels
Appréhendoient pour eux une meſm
fortune,
Que ſaiſis, que touchez d'une craint
commune,
Ils ne voyoient en luy qu'un Objet
odieux;
Que ſi les ſots Epoux de toutes les
Coquetes,
Qui d'un cœur ou perfide, ou trop
ambitieux,
Avoient preſté l'oreille à ſes douces
fleuretes,
Se reſſentoient d'un Sort qu'on croit
injurieux;
Que ſi tous les Parens de celles que
ſur terre

Il avoit ſçeu ſéduire, excitez à la
guerre,
Se joignoient aux Séditieux;
Qu'enfin ſi, par malheur, ſa trop
jalouſe Femme,
Qui de ſes infidélitez
Gardoit, malgré ſes ſoins, un vieil
dépit dans l'ame,
Favoriſoit les Revoltez,
Il auroit cent fois plus à faire,
Pour réduire ces Emportez,
Qu'il n'eut dans les extrémitez
Où le mit autrefois Typhon le téme-
raire.
Ainſi craignant de tous coſtez,
Ne ſçachant à quoy ſe réſoudre,
Voulant, tantoſt ne voulant pas
Contre ce petit Dieu ſe ſervir de ſon
Foudre,
Tout preſt à le lancer, il retenoit ſon
bras,
Fevrier 1682.

Et quoy que le péril ceſſaſt par ſon
trépas,
Il trembloit à le mettre en poudre
Enfin dans ce grand embarras,
Son Fils, ſon Apollon, qui ſeul ſçavoit
ſa peine,
Qui gardoit contre Mars une ſecrete
haine,
Et qui jaloux encor des plaiſirs
amoureux
Qu'il obtint de Vénus au mépris de
ſes feux,
Cherchoit en ſa Famille un Objet de
vangeance,
Luy conſeilla pour lors d'uſer de ſa
puiſſance.
Pour fruſtrer cet Enfant de la
faveur des Dieux,
Faites-luy promptement, *dit-il,*
perdre les yeux,
Et le mettez par là dans l'entiere
impuiſſance

De regner jamais dãs les Cieux;
Car qui de nous voudroit d'un
aveugle Monarque?
Si-toſt que l'on verra cette in-
famante marque
De ſon audace, & du pouvoir
De voſtre redoutable & ſupréme
Juſtice,
De la Rebellion le plus ardent
Complice,
Se rangera dans le devoir.

L'avis, quoy que ſanglant, ne laiſſa
pas de plaire,
La Nature tout-bas en vain y réſiſta,
La Politique l'emporta,
Iupiter à la fin le trouva ſalutaire,
Et ſans ſonger à l'intéreſt
Que le jaloux Phébus avoit en cette
affaire,
Contre l'Amour il fulmina l'Arreſt.

Vulcain fut chargé du suplice.
Ce Ministre cruel de sa haute Justic
En reçeut l'ordre avec plaisir.
Il conservoit toûjours un inpuissan
desir
De se vanger un jour du scandaleux
outrage,
Dont le faisoit ressouvenir
Cet adulterc fruit de sa Femme vo-
lage;
Il craignoit Mars son Pere, il n'oso
l'en punir,
Et les plus grands efforts de sa timi
rage
N'avoient encor paru q'u'à son desa
uantage;
Mais enfin appuyé du plus puissant
des Dieux,
Il se précipita des Cieux,
Et joignant cet ordre severe
A ce vieil & sensible affront,

A peine eſt-il entré dans l'Iſle de
Cythere,
Que ce pauvre Innocent, meſme aux
yeux de ſa Mere,
Se ſentit appliquer un Fer chaud ſur
le front.
Que l'effet, helas, en fut prompt!
L'ardeur en un moment penétre, s'in-
ſinuë,
D'abord il en perdit la veuë,
Le Barbare en triomphe, inſulte à ſa
douleur,
Se repaiſt à loiſir de ſa dure van-
geance,
Et pouſſant plus loin ſa fureur,
Luy reproche comme une offence,
Sa beauté, ſes traits, Mars, Vénus,
& ſa puiſſance.

Tout fut paſſionné dãs ce cruel Arreſt,
La ſeule jalouſie en fit tout l'intéreſt;

Apollon se vangeoit du mépris de sa
Belle,
Vulcain de sa Femme infidelle,
Et Jupiter d'un attentat
Qu'il craignoit, & qu'il crût ne de-
voir pas attendre.
Ainsi de tous costez, & l'Amour, &
l'Etat,
Le firent conseiller, & rendre.
Tous les trois ravis du succés,
Se flatoient de joüir en paix
De leur inhumaine vangeance;
Mais trompez à la fin dans leur douce
espérance,
Ils connurent bientost, & mesme à
leurs dépens,
Qu'on ne se vantoit pas longtemps
De l'offence qu'on osoit faire
A cet aimable Enfant, à ce Dieu de
l'Amour,
Et que dans sa juste colere

Il ſçavoit toſt ou tard ſe vanger à
ſon tour.

SS

Apollon le premier en reſſentit l'at-
teinte;
Percé de ſes traits dangereux,
Luy-meſme en ſe joüant tua ſon
Hyacinthe;
La cruelle Daphné ſe moqua de ſes
vœux,
Le mit, en le fuyant, preſque tout
hors d'haleine,
Et pour le payer de ſa peine,
N'offrit à ſon ardeur qu'un Laurier
à baiſer,
Et qu'un bel Arbre pour ſe pendre.
Jupiter, dont le cœur toûjours ſenſible
& tendre
Ne cherchoit qu'à s'humaniſer
Entre les bras de ſes Maîtreſſes,
Acheta cherement leurs plus douces
careſſes;

Mais ſans compter icy tous ſes déguiſemens,
Chacun ne ſçait que trop qu'aucun ne fut honneſte,
Et que faire ſouvent la Beſte,
Fut un de ſes amüſemens.
Vulcain fut le dernier, il eut auſſi ſon compte;
Vénus, pour le punir de ſes chagrins jaloux,
Leva le maſque enfin, & mit bas toute honte;
Elle fit des Amans, & meſme aux yeux de tous,
Prodigua ſes faveurs, tantoſt au bel Anchiſe,
Tantoſt au charmant Adonis,
Et ſe crût ſans façon toute choſe permiſe,
Pour ſervir en tous lieux le courroux de ſon Fils.

52

Amour, pourquoy plus loin portes-tu
ta vangeance?
Eux seuls avoient commis l'offence,
N'estoit-ce pas assez pour toy?
Quoy, toute la Nature humaine
Devoit-elle, innocente, en endurer
la peine,
Et pourquoy sans raison l'étendre
jusqu'à moy?
Helas! que t'ay-je fait? dequoy te
peux-tu plaindre?
Ay-je mal parlé de tes traits?
Ay-je de ton Empire empeschè le pro-
grés?
Contraire à ton ardeur, ay-je voulu
l'éteindre?
Non, grand Dieu; cependant je n'ay
que tes rigueurs,
Tu me traites comme un Coupable,
Tu me refuses tes douceurs;
Fevrier 1682.

Iris toûjours impitoyable,
Se rit de mes ſoûpirs, ſe moque de
mes pleurs,
Et je ne ſuis enfin qu'un Amant mi-
ſerable.

Quoy que je vous parle ſouvent des Etats d'Artois, je ne vous ay rien dit de la derniere Audience que leurs Députez ont euë de Sa Majeſté. Mr l'Abbé de Dompmartin, en qui un mérite ſingulier a toûjours devancé l'âge, portoit la parole. Sa Harangue qui eut pour ſujet les loüanges de noſtre auguſte Monarque, & les inte-

restes de la Province, fut universellement applaudie. Il estoit accompagné de Mr le Comte de Mauve, Député pour le Corps de la Noblesse, & de Mr le Conseiller Taffin, Pensionnaire de la Ville de Saint Omer, Député pour le Tiers-Etat. Ce dernier est un Gentilhomme qui se distingue par une rare vertu, & par une capacité consommée. Mr le Comte de Mauve est de la Maison de Bernaige, l'une des plus nobles & des plus anciennes des Païs-Bas. Il a de tres gran-

des qualitez, & d'illuſtres alliances, & a eu l'honneur de rendre au Roy des ſervices utiles & fort agreables. Sa Majeſté les reçeut tres-favorablement; & comme depuis cette Audience, il s'eſt tenu une autre Aſſemblée des Etats d'Artois, Elle a eu la bonté de faire donner à ces Députez, des témoignages de la ſatisfaction qu'Elle a de la conduite des Etats en general, & de la leur en particulier.

Les grands fruits qu'ont faits les Capucins Miſſion-

naires, que Mr l'Evesque de Soissons avoit fait venir dans la Capitale de son Diocese, ont continué pendant tout l'Avent, en sorte que cette Mission a duré pres de deux mois, avec une affluence de monde extraordinaire. Le Pere Vincent de Troyes y a fait paroistre ce zele ardent qui l'applique tout entier à ce qui regarde la conversion des Ames. Il y avoit tous les jours matin & soir dans la Cathédrale, cinq Prédications diférentes, à quatre desquelles Mr de Machaut, In-

tendant de la Province, a fort souvent assisté. Cela estoit d'un tres grand exemple; mais ce qui a particulierement excité la devotion des Peuples, ç'a esté de voir Mr de Soissons si assidu à entendre ces zelez Missionnaires, que quoy que leur premiere Prédication commençast à quatre heures & demie du matin, il n'a manqué à aucune des cinq qu'ils ont faites chaque jour pendant tout le cours de leur Mission. Il la termina par la benédiction d'une tres belle Croix

qui a eſté élevée à la princi-
pale Porte de Soiſſons, &
dont il fit la Cerémonie. Il
aſſiſta à la Proceſſion avec
les Peres Capucins, qui eſ-
toient au nombre de ſoi-
xante, ſuivis d'une tres-
grande foule de Peuple, tant
de la Ville que des environs,
& précha au pied de cette
Croix de la maniere du mon-
de la plus touchante. Le zele
a eſté ſi grand pour l'élever,
que les Dames ont travaillé
elles-meſmes à porter de la
terre ſur le lieu où il avoit
eſté réſolu qu'on la plante-

roit. Depuis ce temps-là, on y a veu jour & nuit quantité de monde en prieres tout autour, & cette devotion eſt cauſe qu'on a réſolu de planter des Croix aux trois Portes de la Ville, pour l'édification des Pélerins qui paſſent par là en allant à Noſtre-Dame de Lieſſe. Ces meſmes Peres vont par l'ordre de Mr de Soiſſons, faire de ſemblables Miſſions dans tous les lieux de ſon Dioceſe. Ce digne Prélat ſe trouve par tout, & ſe montre infatigable quand il s'agit de remplir les fon-

ctions de ſon Miniſtere.

Sur la fin du dernier mois Madame la Comteſſe de Gacé, Fille de Mr Berthelot, Conſeiller d'Etat, & Secretaire des Commandemens de Madame la Dauphine, accoucha d'un Fils, que Madame la Princeſſe de Carignan & M Colbert tinrent ſur les Fonts le lendemain, & qui fut nommé Loüis-Jean-Baptiſte. La naiſſance de ce Fils, eſt un grand ſujet de joye pour l'illuſtre Famille de Matignon, dans laquelle il n'y a préſentement d'En-

fant mâle que ce nouveau
né, ſur lequel on fonde de
fort grandes eſpérances.

Je vous ay toûjours con-
nuë une ſi conſtante Amie,
que je croy vous obliger en
vous envoyant une Lettre,
que vous trouverez remplie
de proteſtations de conſtan-
ce. C'eſt une vertu qui ne
doit pas vous déplaire, puis
que vous aimez ſi fort à la
pratiquer. Le titre de cette
Lettre vous apprendra qui
en eſt l'Autheur.

LE BERGER FLEURISTE,

A LA CHARMANTE CLORIS.

NOn, *non, aimable Cloris, je ne vais pas comme les Abeilles, de Fleur en Fleur; ny comme les Chasseurs, de Buisson en Buisson; ny comme les Voyageurs, d'Hôtellerie en Hôtellerie; & j'arbore encor moins dans mes Etendarts la Devise d'*à cha-que Lune, Amour nouvelle. *La passion que j'ay pour vous,*

n'a de raport avec cet Astre que par la candeur. Elle ressemble par sa fermeté au Soleil, qui est toûjours le mesme.

Pour s'envoler, mon amour n'a
point d'aîle;
Il est constant, aussi-bien que
fidelle;
Et puis, vouloir tourner ailleurs
ses pas,
Ce seroit tenter l'impossible.
Belle Cloris, ne trouveroit-il
pas
A ce dessein un obstacle invin-
cible
Dans la force de vos appas?

Cessez donc, de grace, de m'écrire comme vous faites. L'in-

constance ne peut rien sur moy.
Sa necessité que vous justifiez par
les changemens de tous les Estres;
sa douceur que vous appuyez sur
les charmes de la nouveauté; sa
fin que vous avez établie sur la
recherche de la perfection; &
toutes les autres raisons que vous
me représentez avec tant d'es-
prit pour la soûtenir, ne livreront
jamais que de vaines attaques à
la passion que vous m'avez inf-
pirée.

Vous y joindriez encor l'absence,
& les Rivaux,
Qui font à l'Amour tant d'ou-
trages,
Et rendent tant d'Amans vo-
lages,

Que je craindrois peu leurs assauts.
Ils pourroient bien affliger ma pauvre ame,
Elle n'eſt pas à l'abry de leurs maux,
Mais ils ne pourroient pas diminuer ma ſâme.

Que tout le monde donc cour
au changement, j'en verray l'e
xemple ſans en eſtre touché; &
je me laiſſeray plutoſt fouler au
pieds, que de m'abandonner a
lâche courant des choſes. N
goûtay-je pas en vous aiman
tous les plaiſirs de la nouveaute
puis que mon eſprit ne peut pen
ſer à vos divines qualitez, qu'i

n'en découvre toûjours quelque nouvelle, qui s'eſtoit auparavant dérobée à ſa connoiſſance? Et ne ſeroit-ce pas m'éloigner de la perfection, que de vous quitter pour une autre, puis qu'il n'eſt rien ſur la terre qui ſoit ſi parfait que vous?

Vous eſtes, ô Cloris, le chef-
d'œuvre des Cieux,
Vous effacez tout ce que la
Nature
A mis de plus beau ſous les
Cieux.
Si je changeois, je me ferois
injure,
Avec le jugement j'aurois perdu
les yeux.

SS

Il eſtvray que je vois chaque jour
quelque Belle
Qui fait l'ornemẽt de ces Lieux;
Mais chaque Objet me ſert à
vivre plus fidelle,
Voyant combien vous valez
mieux.

SS

Je vous aſſure auſſi que la galante
Blonde,
Ny l'engageante Vaceſmonde,
Caliſte, Caliſton, Iris, ny Bec-
d'amour,
Ny les autres Beautez qu'on
trouve & qu'on adore
Aux environs de mon ſejour,
N'ont pas eu le pouvoir encore
D'effacer de mon cœur avec
tous leurs attraits,
Le moindre de vos traits.

SI

Soyez donc desormais plus juste,
ou moins modeſte;
Et ſi toûjours pour moy quelque
bonté vous reſte,
N'appréhendez point que ce
cœur
D'une autre que de vous deviẽne
la conqueſte;
A vos pieds la raiſon l'arreſte.
Il y borne ſa gloire, il y met ſon
bonheur,
Il y trouve un plaiſir extréme.
Là, comme un grain d'Encens,
il brûle à voſtre honneur;
Juſqu'à la mort il brûlera de
meſme.

Je me trompe, belle Cloris,
mon amour ne finira pas avec ma

vie, il aura plus de durée qu'elle,
& j'eſpere qu'à l'exemple des
nouvelles Etoiles qui ont paru au
trépas de certains Princes,

Mon feu s'élevera de mon cœur
dans les Cieux,
Pour montrer aux Mortels qu'il
eſt digne des Dieux,

Ou plutoſt que ſuivant les prin-
cipes de la Religion galante que
nous profeſſons, & ſuivant la
récompenſe qu'elle promet aux
Amans fidelles & conſtans, ce
beau feu ſera changé en un bel
Aſtre,

D'où mille & mille iufluences
d'amour,

Sur mille & mille cœurs coule-
ront nuit & jour.

Et qu'enfin de quelque maniere
que ce ſoit,

Apres ma mort vous me verrez
briller
Du feu dont en vivant vous me
voyez brûler.

L'aſſurance de cette durée n'eſt
pas ſans raiſon, belle Cloris;
Car enfin, quand ce feu ſi vif,
ſi prétieux,
Au lieu de venir de vos yeux,
Viendroit de ceux d'une Im-
mortelle,
Il n'auroit pas une ſource plus
belle.

Adjoûtez à cela, qu'il eſt trop

pur pour s'en aller en fumée com
me les autres ; & trop grand &
trop beau, pour n'avoir pas u
destinée extraordinaire. Aussi
juge qu'il sera immortel comm
le Dieu qui l'a fait naistre ; &
c'est, belle Cloris, dans cette im
mortalité que j'établis la princi
pale felicité de vostre, &c.

Je vous envoyay il y
quelques mois, une Médaill
dont la Face droite repréſen
toit Monſieur, & le Rever
la Deviſe de ce Prince. E
voicy une ſeconde, qu'o
trouve beaucoup plus re

semblante que cette premiere, & dont le Revers est différent, puis qu'on y voit la Bataille de Cassel. L'occasion qu'elle me fournit de parler de Son Alteſſe Royale, est trop belle pour la laisser échaper ; mais comme la gloire des Conquérans, & des Ministres d'aujourd'huy, vient toute du Roy, on ne peut parler d'aucune Action d'éclat, sans faire voir que ce Monarque y a la premiere part. La prise de Valenciennes, & Cambray, & Saint Omer (deux des plus fortes

Places de l'Europe) assiegez
dans le mesme temps, sont
des choses inoüyes. Si le
seul dessein de les attaquer
doit paroistre incroyable à la
Postérité, avec quel étonne-
ment leur prise ne sera-t-elle
point regardée? C'est neant-
moins dans ce temps que le
Roy a préparé à Monsieur
l'honneur du gain d'une Ba-
taille, & voicy comment. Sa
Majesté ayant sçeu que M
le Prince d'Orange s'estoit
avancé vers Ypres, dans le
dessein de secourir S. Omer,
envoya Mr de Louvois à

Lile ; & ce Miniſtre dont la prévoyance ne peut eſtre aſſez admirée, donna des ordres pour faire marcher vers l'Armée de Monſieur la Petite-Gendarmerie de la Maiſon du Roy, avec la Cavalerie-Legere. Sa Majeſté envoya auſſi à Son Alteſſe Royale un Détachement commandé par Mr de la Cardonniere, compoſé de huit Bataillons. Le Roy ayant appris quelque temps apres que l'Armée ennemie continuoit ſa marche, & qu'elle eſtoit plus nombreuſe qu'il

n'avoit crû, fit partir Mr de Luxembourg avec quelque Cavalerie-Legere, les deux Compagnies de ſes Mouſquetaires, deux Bataillons des Gardes Françoiſes, trois du Regiment de Stoup, deux du Regiment Royal, & un du Maine. Le Roy ayant ainſi préveu à tout, ſe fia en l'intrépidité de Monſieur pour le reſte. Il l'avoit connuë en pluſieurs occaſions. Il ſçavoit de quelle maniere il s'eſtoit expoſé dans la tranchée de tous les Sieges où il avoit eſté. Celuy de Zutphen

luy

luy estoit encor présent. Il se souvenoit de la conduite qu'il avoit tenuë dans cette entreprise, de sa libéralité envers les Soldats, & de l'amour qu'ils avoient pour luy. Il ne faut pas s'étonner si dans l'affaire de Cassel, ce Prince répondit si bien à l'attente de Sa Majesté. Il fit voir beaucoup d'esprit dans le Conseil de guerre; & les deux Maréchaux de France, qui avoient l'honneur de commander sous luy, furent convaincus par ses raisons, qu'il faloit donner le

Combat. Quoy qu'il fuſt moins fort que les Ennemis, & qu'ils euſſent l'avantage du terrain, il ne s'en étonna point, non plus que de ſe voir obligé de diviſer ſon Armée pour garder la Tranchée de S. Omer, les Poſtes qu'il avoit gagnez devant cette Place-là, & huit endroits par leſquels le ſecours pouvoit paſſer. Ce Prince chargea pluſieurs fois à la teſte des Bataillons & des Eſcadrons. Il eſtoit toûjours au plus fort de la meſlée, & eut un coup de Mouſquet dans

sa Cuirasse. Un de ses Offi-
ciers fut blessé aupres de luy,
en luy attachant une Casa-
que; & Mrs les Chevaliers de
Lorraine & de Nantoüillet,
qui ne l'abandonnoient
point, le furent aussi à trois
pas de sa Personne. Un Ba-
taillon Suisse estant rompu,
il fit aussi-tost mettre ses
Gardes en Escadrons, ainsi
que quelques-uns de ses Do-
mestiques qui estoient ac-
courus; & les animant par
son exemple, il leur inspira
tant de courage & de force,
que toutes les Troupes qui

l'environnoient, ayant e
ſuyé à la portée du Piſtole
la décharge des Ennemis
allerent à eux l'Epée à
main, & les rompirent. Il de
meura à cheval depuis tro
heures du matin juſques à
nuit, & fit voir une conduit
admirable & une préſen
ce d'eſprit ſurprenante dan
les ordres qu'il donna.
combatit les Ennemis. Il ex
horta les Soldats. Ainſi o
peut dire que ſa teſte, ſo
cœur, ſon bras, ſon eſprit
ſon éloquence, agirent éga
lement dans cette importan

te occaſion, & que jamais on n'a moins craint le péril, ny fait voir un plus grand ſang-froid au milieu des dangers où il eſtoit expoſé. Ce Prince qui le jour du Combat avoit eſté la terreur des Ennemis, en devint les délices le lendemain. Il ſe montra Pere des Bleſſez, & envoya dans le Champ de Bataille des Medecins, des Chirurgiens, des Remedes, des Vivres & des Chariots, pour tranſporter ceux qui eſtoient encor en état d'eſtre ſecourus. Une ſi belle action au-

roit inſpiré de la fierté d'ame
aux Vainqueurs les moin
ſujets à la vanité. Cependan
la gloire qu'elle a répandu
ſur Son Alteſſe Royale, n'a
pû l'ébloüir un ſeul moment,
& jamais il n'y a rien eu de ſi
modeſte que ſes Réponſes
aux Lettres qui luy ont eſté
écrites, & aux Complimens
qu'on luy a faits ſur le gain
de cette grande Bataille.

La Religion des Préten-
dus Réformez, s'affoiblit ſi
fort de jour en jour, que je
vous ferois de longs Articles
ſi je voulois vous parler de

toutes les Abjurations qui se font dans le Royaume. Je ne sçaurois pourtant m'empescher de vous apprendre celle de Mr Roy, fameux Avocat de la Rochelle, & qui passe pour un des plus beaux Génies de la Province. Un Capitaine d'Infanterie que Sa Majesté envoye dans l'Isle de Cayenne, l'ayant entrepris sur la fin du dernier mois, luy prouva si bien la fausseté des maximes de Calvin, qu'estant resté convaincu dans les vingt-quatre heures, il abjura dés

le lendemain ſon héreſie, en
ſorte qu'il eſt aujourd'huy
l'exemple, ou pour mieux
dire, le fleau de ceux qui ne
veulent pas ouvrir les yeux
ſur les erreurs dont il eſt ſor-
ty. Voila, Madame, ce que
peut la force de la verité,
quand l'écoutant ſans trop
de préoccupation, on ne s'ar-
me point d'un cœur obſtiné
pour la combatre.

Les marques de pieté que
donnent M^r & Madame de
Strada, dont je vous appris
la converſion il y a un mois,
ont quelque choſe de ſi tou-

chant, que jamais il n'y eut rien de pareil à l'édification que tout le monde en reçoit. Par une humilité surprenante, ils ont demandé longtemps à faire Amende honorable, la corde au col, & les pieds nus, ne pouvant croire qu'ils méritassent le pardon de leurs erreurs, s'ils n'en faisoient réparation publique. Mais Mr l'Evesque de Clermont s'y est toûjours opposé. Ils n'ont voulu prendre aucun divertissement ce Carnaval; & comme on sçait qu'ils sont l'un & l'autre in-

finiment éclairez, ces témoi
gnages de leur répentir ne
peuvent estre que d'une tres
grande utilité à l'Eglise. Le
fréquentes cóférences qu'ils
ont euës avec le P. Antoine
de Beaujeu, Gardien des
Capucins de Lyon, Mission
naire alors à Clermont, on
beaucoup contribué à leur
Abjuration. Mr de Strada
qui estoit consideré comme
le principal appuy des Réli
gionnaires de cette Provin
ce, est arriere-petit-Fils du
grand Strada, Chancelier de
l'Empire. La Maison des Fa-

brices, dont je vous ay dit que Madame de Strada estoit, est une des plus illustres & des plus anciennes d'Allemagne.

Je viens de me souvenir d'un Mariage fort considérable, qui s'est fait au commencement de cette année, & que j'oubliay la derniere fois de vous apprendre. C'est celuy de Mr le Marquis d'Orvillé, Chef de la Maison de la Vieuville en France, qui a épousé Mademoiselle de Vignacour, Heritiere de cette Maison, & petite-Niece d'un

Grand-Maiſtre de Malte de
ce meſme nom. La cerémo-
nie en fut faite le Jeudy hui
tiéme de Janvier, par Mr l'E
veſque & Comte de Châ
lons, dans la Maiſon de Ma
dame la Ducheſſe de Noail
les, à Sainte Geneviefve de
Bois, où cette Ducheſſe trai
ta magnifiquement toute
l'Aſſemblée.

On fait beaucoup de deſ
ſeins pour le Mariage, mai
il en eſt peu que quelque ob
ſtacle ne trouble. Malheur
ceux qui en trouvent d'in
vincibles. L'inégalité du bien

eſt le plus à craindre pour ceux qui s'engagent à aimer ſans eſtre appuyez de la Fortune. Cette autre Fable de Mr Daubaine, vous apprendra ce que l'on en peut ſouffrir.

LE VERLUISANT, L'ABEILLE, ET LE VER-A-SOYE.

FABLE.

ON ne voit point de ſi petite Beſte,
Qui dans ſa jeune, ou ſa vieille ſaiſon,
Ne ſe mette l'amour en teſte,
Et qui ne croye encor le faire avec raiſon.
Ce que je dis eſt veritable,
La preuve en eſt dans cette Fable.

Sous le pied d'une Ruche un certain
Verluisant
Logeoit; & ce Logis estoit assez plai-
sant.
Nostre bonne Mere Nature,
Soit à dessein, soit par hazard,
De ses faveurs au Ver avoit fait bonne
part.
Il trouvoit pour sa nourriture
A quatre pas dequoy manger avec
plaisir
Herbe seche, Herbe fraîche, il n'avoit
qu'à choisir,
S'il en vouloit faire pâture,
Tout alloit selon son desir.
Mais helas! du momẽt qu'on aime,
A moins que ce ne soit par un bonheur
extréme,
Il faut se résoudre à soufrir.
L'Amour est un vray trouble feste,

Des Hommes en ont pû mourir;
Voyons comme il traite une Beſte.

§2

Dans la Ruche, lieu propre & tres-
bien habité,
Entre pluſieurs, logeoit certaine jeune
Abeille,
Dont le cœur à l'amour eſtoit aſſez
porté.
Ce n'eſtoit pas grande merveille,
A cette paſſion le Sexe féminin
Eſt enclin,
Autant & plus que n'eſt le maſculin
Ajoûtez que le voiſinage
Donnant les moyens de ſe voir
Matin & ſoir,
Inſenſiblement on s'engage.

§2

Venons au Ver. Il avoit de l'eſprit,
Il n'eſtoit rien de beau, ny de bon,
qu'il n'appriſt;

Aussi jamais n'avoit-on veu Reptile
En belles qualitez autant que luy
fertile.
Il dançoit & chantoit fort agreable-
ment;
Mais ce que l'on trouvoit de rare,
Et dans un Ver qui l'est assurément,
C'est qu'il joüoit de la Guitare
Passablement.
Enfin pour la galanterie
Il avoit un si beau talent,
Qu'en Prose comme en Poësie
C'estoit un Autheur excellent.
Ouvrage en Vers, Billet, & Lettre,
Le tout estant de sa façon,
On n'y trouvoit plus rien à mettre,
Et Voiture en comparaison
Auroit aupres de luy passé pour un
Oyson.

SS

Voila le Ver. Quant à l'Abeille,

Et pour l'esprit, & pour le corps,
De la Nature elle eut les plus riches
trésors.
Du Monde elle passoit pour huitiéme
Merveille,
Elle joüoit du Clavessin,
Elle avoit appris la Musique,
Parloit Italien, & mesme un peu
Latin.
Sa mémoire estoit angélique.
Aussi l'exerçoit-elle avec juste raison
Elle lisoit la Fable, elle lisoit l'Hist-
toire,
Elle lisoit, cela se peut-il croire?
Jusques aux Livres de Blazon.
S'il faut parler de sa personne,
Quoy qu'elle eust assez d'embon-
point,
Sa taille estoit grande & mignonne
Et le bon air n'y manquoit point.
Au reste, c'estoit une Blonde,

Dont le teint blanc, frais, & poly,
L'euſt fait ſeul paſſer dans le monde
Pour l'Objet le plus accomply.
Cependant malgré tous ces charmes,
L'Hiſtoire dit que noſtre Verluiſant
Euſt bravé ſon pouvoir, s'il n'euſt
rendu les armes
Au regard tendre & languiſſant,
Dont (quand il plaiſoit à la Dame)
Le cœur le plus glacé ſe ſentoit tout
en flâme.

SE

C'eſt en vain qu'on voudroit reſiſter
à l'Amour.
Toſt ou tard, quoy qu'on faſſe, il eſt
Maiſtre à ſon tour.
Ce petit Dieu, de toute choſe
En ce monde à ſon gré diſpoſe.
L'Abeille eſt amoureuſe, & le Ver
amoureux,
Sans que cependant tous les deux

De leur trouble secret ſçachent d'abord
la cauſe;
Mais comme en eux ce trouble eſt tous
les jours plus grand,
L'un & l'autre bientoſt l'apprend.
Le Ver eſt en humeur chagrine,
Quand il ne voit pas ſa Voiſine;
Et de l'Abeille le chagrin,
C'eſt de ne point voir ſon Voiſin.
Que ſi quelque doux teſte-à-teſte
Se rencontre pour nos Amans,
Ils ne font que trop voir dans ces
heureux momens
Que l'un de l'autre eſt la conqueſte.

SS

En mille & mille occaſions
Que leur donnoit la ſolitude,
Sans ſoucy, ſans inquiétude,
Satisfaiſant leurs paſſions,
Ils paſſerent deux ans dans ce doux
badinage.

Mais à la fin estant surpris,
Il fallut que le Ver sortist du voisi-
nage.
C'estoit le seul moyen de dissiper l'om-
brage
Que les Parens de l'Abeille avoient
pris.
Tout d'un coup il plia bagage,
Et crût à franchement parler,
Qu'afin de sauter mieux, il alloit
reculer.
C'estoit agir en Ver tres-sage;
Mais par malheur, le pauvre Diable
alla
Pis que de Caribde en Sylla.

SS

Comme il ne voyoit plus qu'une fois
la semaine,
Encor incognito, *toûjours mesme*
avec peine,
L'Objet de ses tendres amours.

Luy qui pouvoit le voir autrefois
tous les jours,
Par un revers en tel cas ordinaire,
A mesure qu'il fut moins veu,
(Qui de l'Abeille l'auroit crû?)
A mesure il cessa de plaire.

SE

De plus, Dame Avarice y vint mettr
du sien,
Elle qui tous les jours de tant de mau
est cause.
Les Parens de l'Abeille avoient beau
coup de Bien,
Et ceux du Galant n'avoient rien;
On tout au plus si peu de chose,
Que je n'ose
Là-dessus seulement souffler;
Et de vouloir les accoupler,
Le coup paroissoit impossible.
A l'Abeille on dit bien & beau,
Qu'on donneroit sur le museau,

Si plus au Ver luisant on la voyoit
sensible;
Qu'enfin elle devoit avoir
Sur sa richesse un autre espoir,
Puis que le Miel pouvoit la mettre
en l'alliance
Du plus riche Animal de France.
Fy d'un Ver, *disoit-on*, qui n'a pour tout vaillant
Qu'une étincelle de brillant.

SI

Or donc par heureuse rencontre,
A nostre Verluisant un jour
L'inconstante Abeille se montre.
Il luy parla d'abord de son amour.
Elle l'écoute sans répondre.
Qu'est-ce donc qui peut vous confondre,
Luy dit ce Ver, luy-mesme confondu
De ce qu'à ses propos elle n'a répõdu?
Ay-je quelque Rival à craindre?

Non, de cela, *dit-elle*, il ne faut
pas vous plaindre;
Si l'air froid dont j'agis fait voſtr
étonnement,
Je m'en vais vous conter ſans
feindre,
Ce qui cauſe ce changement.

ZZ

Tous mes Parens, ne vous dé
plaiſe,
Sont Gens qui ſont fort à leu
aiſe.
Et les voſtres, en vain vous en
feriez le fin,
N'ont pas un ſemblable deſtin
Il eſt vray que vous Ver, & mo
chétive Abeille,
Noſtre condition ſe trouve aſſe
pareille.
Mais on ne compte point ſur
cette égalité

Dans la plûpart des Mariages;
Et ce qui les fait chez les Sages,
Ce n'eſt que la réalité.
Ergo. Par mes Biens ſeuls eſtant
recommandable,
Je dois faire choix d'un Party
Qui plus que vous me ſoit ſor-
table.
Mes Parens à nos feux n'ont ja-
mais conſenty.
Ainſi cherchez une Maîtreſſe
Qui veüille bien recevoir en
payement
Vos douceurs & voſtre ten-
dreſſe.
J'y renonce, & dés ce moment
e laiſſe à vos deſirs liberté toute
entiere
De ſe donner ailleurs carriere.
L'Abeille diſparoiſt ; le Ver au de-
ſeſpoir
Fevrier 1682.

A tout cela qu'euſt-il pû dire?
Si vous deſirez le ſçavoir,
Il eſt dans ce Rondeau, vous n'ave
qu'à le lire.

SE

Un tendre cœur fait tout mon
bien;
Et pour n'avoir que ce ſoûtien
Je ſeray toûjours miſérable;
Car dãs ce temps abominable
On regarde un Gueux comm
un Chien.

Des amitiez le ſeul lien,
Argent, bel argent, c'eſt le tien
Et ſans toy l'on envoye au
Diable
Un tendre cœur.

J'ay mon ſort, chacun a le ſien
Mais en eſt-il comme le mien?

En eſt il d'auſſi déplorable?
Non, non, je ſuis inconſolable,
Si l'Abeille compte pour rien
Un tendre cœur.

Pendant qu'ainſi noſtre Ver moraliſe,
L'Abeille ſans s'en ſoucier,
Prend ſon eſſor juſque ſur un Meurier,
Où ſi-toſt qu'elle ſe fut miſe,
Ses yeux d'un Ver-à-ſoye attaquent la franchiſe.
(Sur ces Arbres toûjours Ver-à-ſoye eſt errant.)
Ce Ver la voit, l'aborde, & dit en ſon langage,
Apres l'humble ſalut que l'Abeille luy rend;
A venir en ces lieux quel ſujet vous engage?

Vous n'y trouverez point de
Fleur,
Mais en récompense mon cœ
Vien s'offrir à vostre pillage.
Pour vous il est sans aucun fie
Vous en pourriez faire du Mie
Belle Abeille, daignez le pren
dre.
Nostre Abeille sans plus attendre
Apres un regard des plus doux,
Luy dit, Tout-de-bon, m'aime
vous?
A peine encor m'avez-vous
veuë;
Et cependant, si vous quittez c
lieux,
Répond le Ver, vostre absence m
tuë,
Je ne puis vivre éloigné de vos
yeux.
Je ne sçaurois aussi sans défianc

Croire un amour ſi prompt, ſi
plein de violence,
Repart l'Abeille au Ver. Mais en cas
que demain
Vous reſſentiez pareil martire,
Vous viendrez chez moy me
le dire,
Et vous n'y viendrez pas en
vain.
Adieu, beau Ver, je me retire.

SE

Quand l'Abeille eſt en ſa Maiſon,
Elle ſonge à ſon avanture,
Et par le Siecle d'or en ſoy-meſme
elle jure
Qu'elle fera tres-prompte guériſon
De la bleſſure
Qu'au cœur du Ver-à-ſoye ont fait
ſes doux appas,
Si l'Animal porte ſes pas
Le lendemain du coſté de la Ruche.

Quoy, j'aimerois un gueux de
Verluisant,
Disoit-elle en resléchissant?
Il faudroit que je fusse Cruche
Vivent mes nouvelles amours!
Ah, quelle joye!
Je vais couler le reste de mes
jours
Et dans le miel, & dans la soye

25

Elle passa la nuit à raisonner ainsy;
Et dés le grand matin elle n'eut de
soucy
Que de demeurer sur sa Porte,
Croyant de moment en moment
Qu'il faut que le bon vent y porte
Le beau Ver, son nouvel Amant.
Il en arriva d'autre sorte,
Pour elle c'estoit temps perdu.
Son Ver-à-soye estoit dodu,
Et marchoit lentement, suivy de l'é-
quipage

Qu'un Ver ſemblable à luy méne à
ſon Mariage.

Le Rendez-vous eſtoit un Rendez-
vous d'amour;
Mais pour faire un pareil voyage,
Au peſant Ver-à-ſoye il falloit plus
d'un jour.

SE

Quoy qu'il en fuſt, voicy la triſte
deſtinée
Qu'autour de la Ruche traînoit
Le pauvre Verluiſant. Son ame aban-
donnée
Au plus mortel chagrin ſans ceſſe
examinoit
Par où pouvoir adoucir l'Inhu-
maine.
Sur le ſeüil de la Ruche il la ſurprit
le ſoir.
Elle n'eſtoit pas là ſans-doute pour
le voir.

N'aurez-vous point pitié, *luy dit-il*, de ma peine?
Je vous aime toûjours, & vous ne m'aimez plus?
Ingrate, insensible, infidelle,
Que dites-vous d'une flâme si belle?
Mes soûpirs si constans seront-ils superflus?
Enfin, tout-de-bon, dois-je croire
Que contre moy vous soyez en couroux,
Et que vous perdiez la mémoire
De tout ce que l'Amour m'a fait faire pour vous?
Vil Animal, Insecte temeraire,
Qu'avez-vous fait qu'en vous trompant,
Répond l'Abeille, & que pouviez-vous faire?

Ce que j'ay fait, *dit le Ver en ram-*
pant?
Je m'en vay vous l'apprendre,
Abeille trop légere.

22

J'ay fait, non ſans de grands
travaux,
Pour vous cõter mes doleances,
Mes ſoins, mes ſoucis, mes ſou-
frances,
Tous les jours mille Vers nou-
veaux.

J'ay fait cent & cent Madrigaux
Sur la moindre de vos abſences;
J'ay fait des Odes & des Stãces,
Chanſons, Triolets, & Ron-
deaux.

J'ay fait pour vous des Epigram-
mes,

Et meſme quelques Anagrammes,
Le tout d'un ſtile pur & net.

Et s'il euſt eſté néceſſaire,
J'avois telle ardeur de vousplaire
Que j'euſſe eſté juſqu'au Sõnet

SZ

De tout cela je vous tiens peu de compte,
Répond l'Abeille, & je mourrois de honte,
Si j'avois de l'attachement
Pour un Amant
Dont le plus ſolide mérite
Conſiſte en beaux diſcours; dés mes plus jeunes ans
On m'offuſquoit de cet Encens.
J'aime aujourd'huy celuy de la Marmite.

Elle rentre en ſa Ruche, en diſant ce
beau mot.
Auſſi le Verluiſant eſtoit-il un
grand ſot,
D'oſer aſpirer à la proye,
Que ſuivant les regles du temps
Doit attraper le riche Ver-à-ſoye.
Qu'il ſoit donc ſage à ſes dépens,
Et ſe contente d'une Mouche,
Qui n'aura comme luy, que l'eſprit
& la bouche,
Il paſſera par là pour un Ver de bon
ſens.

SZ

J'ay prétendu qu'en cette Fable,
Pour quelque Amant peut-eſtre Hiſ-
toire veritable,
Et les Filles, & les Garçons,
Trouveroient de bonnes leçons.
Les unes ſur l'obeïſſance
Que rend l'Abeille aux droits de la
naiſſance,

Profiteront en la liſant;
Et les autres ſujets à l'aveugle ten-
dreſſe,
Quand ils voudront choiſir une Mai-
treſſe,
Conſulteront le Verluiſant;
Il ſçait dans l'amoureuſe affaire
Comme eſt puny le Teméraire.

Il n'eſt aucune entrepriſe
dont la France ne vienne au-
jourd'huy à bout; & quand
il s'agit de faire éclater la
gloire du Roy, la Mer luy
ſert de Theatre ainſi que la
Terre. La fiere puiſſance des
Ottomans ſi formidable à
toutes les Nations, n'a point
encor fait ployer la noſtre, &

malgré tout ſon orgueil, elle doit craindre plus que jamais l'effet de la Prophétie qui luy donne des alarmes depuis ſi longtemps. Lors que l'honneur & le repos de l'Europe, ont voulu que Sa Majeſté ſoit entrée dans quelque affaire, où ces ſuperbes Ennemis du nom Chreſtien avoient quelque part, ils ne s'en ſont jamais tirez avantageuſement. Ils le voyent dans ce qui eſt arrivé devant l'Iſle de Chio, & la Bataille de S. Godard doit eſtre encor préſente à leur mémoire,

quand l'Allemagne ne s'en
veut pas ſouvenir. Tout leur
fait connoiſtre la grandeur
de noſtre Monarque ; & la
noble fermeté de Mr de Guil-
leragues ſon Ambaſſadeur à
Conſtantinople, leur en eſt
un ſeûr garand. Jamais au-
cun autre n'avoit repouſſé
leurs menaces par des me-
naces encor plus fieres, & ils
ne s'eſtoient jamais adoucis
apres avoir menacé ; mais ce
n'eſt que ſous le Regne de
LOÜIS LE GRAND que ſe
font les choſes extraordinai-
res, & qu'on s'accoûtume à

voir ce qui n'avoit point en-
cor esté vû. Quoy que par
les nouvelles publiques vous
ayez appris quantité de cir-
constances de l'Affaire de
Chio, qui depuis six mois
fait tant de bruit en Europe,
vous n'avez point eu le détail
du Combat donné par Mr du
Quesne, ny de l'Audience
que Mr de Guilleragues eut
du Lieutenant du Grand
Visir avant qu'il fust apellé à
celle de ce Ministre. Ces deux
choses, & d'autres particula-
ritez que j'adjoûteray diver-
sifieront assez ma Rélation,

pour vous la faire regarde
comme nouvelle. Vous ſça
vez d'ailleurs que quand i
arrive quelque grande af
faire qui fait ouvrir les yeux
ſur la ſuite, j'attens toûjours
à vous en écrire qu'elle ſoit
entierement conſomée, afin
de vous épargner la peine de
chercher dans pluſieurs Let-
tres, ce que je renferme alors
en un ſeul Article.

Les Tripolins, Corſaires
de Barbarie, qui moyennant
un Tribut qu'ils payent au
Grand Seigneur, vivent ſu-
jets à leurs ſeules Loix, ayant

efuſé de faire raiſon d'un
Vaiſſeau pris ſous la Banniere
de France, & de pluſieurs
Chreſtiens retenus Eſclaves,
Sa Majeſté ordonna qu'on
es pourſuiviſt en quelque
Port qu'ils ſe retiraſſent. Ain-
ſi le 20. Juin, Mr le Marquis
d'Anfreville, que Mr du
Queſne avoit détaché aux
Iſles d'Hyeres pour recon-
duire deux petits Baſtimens,
pris à Modon depuis quel-
ques mois, ayant reconnu
ſix de leurs Vaiſſeaux dont
trois eſtoient de quarante
Pieces de Canon, & les trois

autres de vingt à vingt-qu
tre, aupres du Cap de S
pience, il se mit incontine
en état de les combatre. Il
eut trois de ces Bastimen
qui firét force de voiles apr
une courte résistance. L
trois autres s'obstinerent
soûtenir le combat pres d
trente heures. Le Comma
dant n'eut que deux Hom
mes tuez & peu de blesse
& un autre de ces Navire
environ dix ou douze Hom
mes. Mr d'Anfreville en pe
dit trois, apres quoy les Tr
polins se retirerent dans l'Is

le Chio pour se radouber. Mr du Quesne en ayant esté verty, les y alla surprendre le 23. Juillet avec son Escadre composée de sept Vaisseaux. Aussitost qu'il eut moüillé à l'embouchûre du Port, il envoya dire à l'Aga qui commandoit dans la Forteresse, qu'il venoit là comme Amy; que l'Empereur de France estoit ancien Allié de celuy des Turcs; mais qu'il avoit des ordres exprés d'exterminer les Pyrates de Tripoly, qui par les termes des Capitulations estoient appellez Sujets

rebelles, & abandonnez à
vangeance de l'Empereu
des François. Les Tripolin
qui estoient en tres-gran
nombre, s'estoient rendu
les Maistres dans la Ville, &
dans le Port. Ainsi quelqu
temps apres qu'on eut jett
l'Ancre, Mr du Quesn
voyant qu'on ne luy faiso
aucune réponse, fit assem
bler le Conseil. On trouv
qu'on tâcheroit inutilemen
d'aller brûler les Vaisseau
des Tripolins, à cause d'un
Estacade qu'ils avoient faite
& qui empeschoit qu'on n

puſt les aborder. Il fut ré-
ſolu à ce défaut, que les Na-
vires François les canonne-
roient. Ce deſſein s'exécuta
apres qu'on ſe fut poſté en-
viron à demy portée de Ca-
non des Ennemis, avec au-
tant de commodité qu'on le
pouvoit ſouhaiter par un tres-
beau temps. Mr du Queſne
ayant commencé à tirer ſur
les Tripolins entre midy &
une heure, fut ſecondé de
la bonne ſorte par les cinq
autres Navires. Les Enne-
mis qui ſe radouboient, &
qui par cette raiſon eſtoient

desarmez, tirerent tres-peu d
coups. On remarqua mesm
que la plûpart de ceux qu
estoient dans leurs Vaisseau
se jetterent à la nage, pour s
sauver dans la Ville, où il
a deux Forts, l'un de trent
Pieces de Canon, & l'autr
de vingt. Le Combat dur
trois heures & demie, pen
dant lesquelles il fut tiré d
Chasteau sur les Vaisseaux d
Mr du Quesne. On tira d
son costé jusques à sept mill
coups, dont il y en eu
fort peu de perdus, ceux qu
n'attrapoient point les Na

vires Tripolins allant dans la
Ville, où ils faiſoient encor
un plus grand dommage,
tant ſur les Maiſons qu'ils
abatoient, que par les per-
ſonnes qui en eſtoient acca-
blées. Quelques Manœuvres
furent emportez dans le Vaiſ-
eaux de Mr du Queſne, qui
reçeut quatre ou cinq coups
de Canon, dont l'un paſſa
dans l'entrée de ſa Chambre.
Il y eut ſix Hommes tuez, &
douze ou quinze bleſſez
dans celuy de Mr d'Anfre-
ville. Mr de S. Amand ne
perdit perſonne. Mr le Che-

valier de Rhodes Lieutenan
& Mr le Chevalier Bellocie
Garde de la Marine, furen
bleſſez dans le Navire de M
de Lery. On perdit deu
Hommes dans celuy de M
de Seppeville, où il y en eu
cinq ou ſix autres bleſſez. L
lendemain la Ville envoy
demander compoſition, f
plaignant de la diſgrace qu
luy attiroient les Tripolin
qu'elle vouloit obliger à fair
la Paix, ou à ſortir du Po
de Chio. On ne fit point d
réponſe, & on moüilla ſeulo
ment au large de la Ville, e
ſor

orte que les Corſaires reſte-
ent bloquez.

L'Iſle de Chio, que les
Turcs appellent *Saquezada*,
'eſt à dire, *Iſle du Maſtic*, eſt
deux cens cinquante milles
e Conſtantinople, dans le
oiſinage de la Natolie, & en
quatre-vingts dix de circuit.
lle s'étend du Midy au Sep-
entrion preſque en ovale, &
'a que le Port Dauphin qui
oit bon. Il eſt vers le Sep-
entrion, à ſix milles de la
ille. C'eſt avec raiſon que
ette Iſle eſt appellée les Dé-
ces de l'Archipel, & le Jar-

din de la Grece, puis qu'il n'
a rien de plus agreable qu
les Foreſts d'Orangers & d
Citronniers, que l'on y voi
outre quantité de Maiſons d
plaiſance qui ne reſſenten
en rien la Turquie, & qu
ont eſté baſties le long de l
Mer par les Génois. Son ter
ritoire eſt fort montueux
mais quoy que le haut de
collines ſoit ſterile, les valée
ſont cependant ſi fertiles
que les Habitans les em
ployent en Jardinages, qu
leur valent beaucoup plu
que du Bled, ou toute autr

chose qu'ils y semeroient. Dans la Partie Septentrionale il croist des Vins excellens, qui sont pourtant fort couverts. Il y a un lieu entr'autres, qui produit celuy que les Anciens appelloient le Vin d'Homere, à cause du lieu où estoit né ce celébre Poëte, qu'ils croyent avoir esté dans un Village, nommé à présent *Cardamila*. L'on voit une chose assez singuliere dans la Partie qui regarde le Midy. Les Païsans y nourrissent des Perdrix aussi privément que des Poulets;

& comme ils les menen
tous les jours aux champs, i
les accouſtument ſi bien a
coup de ſiflet, que quo
qu'elles ſoient le plus ſou
vent juſqu'à ſix ou ſept mill
enſemble, elles diſtinguen
ce coup de ſiflet, & ſe ſépa
rent pour ſuivre celuy qui le
mene paiſtre. On trouv
dans la meſme Iſle pluſieur
petits Arbres qui reſſem
blent au Lentiſque, & qu
eſtant piquez en Juin &
Juillet, diſtilent une Gomme
blanche, qui fait le Maſti
que nous voyons. On a beau

piquer les Arbres des Iſles
voiſines, il n'en ſort aucune
choſe, ce qui fait connoiſtre
que cette vertu eſt particu-
iere aux Arbres de celle-cy.
Les Turcs ont un tres-grand
ſoin de recueillir ce Maſtic,
qu'ils enferment dans des
Quaiſſes qui en peuvent con-
tenir deux cens livres. Si l'on
en trouvoit chez quelqu'un
de l'Iſle, ce ſeroit aſſez pour
le ruiner. On en recueille
ordinairement deux cens cin-
quante Quaiſſes tous les
Etez. On en porte cinquan-
te à Conſtantinople pour l'u-

ſage du Serrail, & l'on vend
les autres au profit du Grand
Seigneur.

La Ville de Chio eſt di
viſée en Bourg, & en Châ
teau. Le Château eſt aſſis le
long du Port, & a environ
quinze cens pas de circuit.
Il n'a pour Fortification que
quatre petites Tours, dont la
Muraille eſt flanquée. Une
Fauſſe-braye, & un Foſſé à
demy remply, environnent la
Muraille, & il y a un Eperon
du coſté du Port, avec quel
ques petites Pieces de Ca
non. Les Maiſons y ſont ſem

blables à celles de la Coſte. Auſſi les meſmes Génois les ont-ils baſties. Si les Turcs n'euſſent pas trouvé le Château en cet état lors qu'ils s'en rendirent Maiſtres, ils n'euſſent pas ſeulement ſongé à l'enfermer de Murailles, tant ils ſe mettent peu en peine de fortifier la plûpart des lieux qu'ils prennent. Le Bourg eſt beaucoup plus grand que le Chaſteau ; mais les Maiſons & les Ruës n'y ſont pas ſi belles, parce qu'il ne ſervoit que de Fauxbourg lors que les Chreſtiens poſſe-

doient l'Iſle. Elle apparte
noit à la Maiſon des Juſt
niens, qui l'avoient acheté
de la République de Géne
& auſquels le Grand Se
gneur l'oſta en 1566. Le
Chreſtiens y furent d'abor
traitez par les Turcs ave
aſſez de douceur. On leu
conſerva leurs Biens, & o
les laiſſa dans le Chaſteau
mais les Galeres de Florence
que commandoit Virgini
Urſinio, ayant eſſayé de l
ſurprendre en 1595. les Turc
repouſſerét vigoureuſemen
les Florentins, & firent mou

ir tous ceux qui n'eurent
as le loiſir de ſe rembar-
uer ; & parce qu'ils les crû-
ent appellez par les Chrê-
iens de cette Iſle, ils ne les
ouffrirent plus dans le Châ-
eau, & peu s'en falut qu'ils
ne fiſſent des Moſquées de
eurs Egliſes. La Religion
Chreſtienne s'y eſt pourtant
oûjours maintenuë depuis
ce temps-là avec plus de li-
berté, qu'en aucun endroit
de la Turquie. Les Jéſuites
y ont un College, où ils en-
ſeignent publiquement ; &
les Capucins, Cordeliers, &

Jacobins, portant leur Hab
de Religieux, y font les C
rémonies de l'Egliſe à port
ouvertes, & la Proceſſio
dans les Ruës. Il y a plu
ſieurs Convents de Religie
ſes, chez qui on va cauſer
brement juſque dans leu
Chambres. Elles ne fo
point vœu de cloſture,
ſont de Religion Grecqu
de l'Ordre de S. Baſile. Tou
cette Iſle eſt remplie de bell
Femmes, & l'on en voit pe
qui ne ſoient fort agreable
Leur civilité, jointe au bon a
du Païs, rend ce ſejour tre

délicieux. C'eſt là que les Cor-
ſaires d'Alger, de Tunis, &
de Tripoly, ont accoûtumé
de chercher retraite lors
qu'ils veulent eſpalmer, ou
qu'ils ſont chaſſez par des
Navires Chreſtiens.

Le Combat donné par Mr
du Queſne ayant cauſé à la
Porte un mouvement ex-
traordinaire, Mr de Guillera-
gues fit dire auſſitoſt qu'il
n'eſtoit queſtion que des
Tripolins; que l'Empereur
ſon Maiſtre avoit deſſein
d'entretenir l'amitié entre
l'un & l'autre Empire; que

ſes Vaiſſeaux n'avoient rie
fait contre les Capitulation
Que ſi on faiſoit le moindr
tort à un François, ce ſero
une declaration de guerre
dont les ſuites ne pouvoien
eſtre que tres-dangereuſes
& qu'il n'y avoit pas d'appa
rence que le Grand Seigneu
vouluſt rompre une ancienn
Paix pour ſoûtenir des Py
rates. Le Grand Viſir fit aſ
ſembler pluſieurs fois le Con
ſeil ſur cette Affaire. On dóna
des ordres pour augmenter
les Garniſons des Places, &
jamais pareille alarme n'avoit

gité tous les Esprits. Enfin
ores avoir employé toute
orte de moyens pour inti-
ider nostre Ambassadeur, il
t appellé le 23. Aoust chez
Kiaïa, ou Lieutenant du
rand Visir, avec lequel il
ut une conférence d'une
eure & demie. Le Kiaïa luy
t connoistre l'extréme co-
re où estoit le Grand Sei-
neur, pour l'entreprise de
Mr du Quesne, & apres l'a-
oir traitée d'inoüye, ainsi
ue de temeraire, il luy dit
u'il luy donnoit avis en
Amy, qu'il seroit peut-estre

assez heureux, pour pouvo
racheter son sang, & celu
des François, par le moye
d'une grande somme. Mr d
Guilleragues répondit, qu'
estoit en seûreté à Constan
tinople comme à Paris, parc
que l'Empereur des Turc
estoit juste, & celuy de Franc
tres-puissant; qu'on ne de
voit rien attendre de Luy
pour reparer les dommage
de Chio, & que c'estoit aux
seuls Tripolins à les payer
Il adjoûta d'un ton fier plu
sieurs choses qui surprirent
le Kiaïa, & qu'assurément

s Miniſtres de la Porte n'a-
oient jamais entenduës. Il
uy parla de tout ce que
Empereur ſon Maiſtre ſe-
oit en ce Païs, ſi on l'irritoit,
z finit en luy diſant, que ſi
es François importunoient
e Grand Seigneur ou le
Viſir, il les remeneroit tous
n France, où l'on ſe paſſe-
oit aiſément de la Turquie.
Le Kiaïa le traita avec de
ort grandes honneſtetez;
& apres l'avoir exhorté à
prendre d'autres réſolutions,
l alla trouver le Grand Viſir,
& luy rendit compte de cet

entretien. Le Grand Vis
étonné d'une conduite
fiere, vit bien qu'il falloit
ſervir d'autres moyens. O
fit partir auſſitoſt le Capita
Baſſa, qui arriva à la Rad
de Chio le 4. Septembre
avec 33. Galeres du Gran
Seigneur. Il trouva Mr d
Queſque bloquant toûjour
les Tripolins dans le Port
Ils ſe firent l'un à l'autre
beaucoup de civilitez; &
contre l'attente du Premie
Miniſtre de la Porte qui avoi
crû qu'en voyant l'Armé
du Capitan Baſſa, Mr du

Quesne consentiroit à quel-
que accommodement glo-
ieux au Grand Seigneur, ce
dernier demeura ferme dans
a premiere résolution, ce
qui obligea le Bassa d'entrer
en négotiation avec luy pour
'Affaire des Tripolins. Pen-
dant qu'elle se traitoit, le
Grand Visir, qui dépeschoit
les Courriers incessamment
Chio, fut sur le point de
perdre la vie. La Sultane
ayant remonstré qu'il ne fal-
oit pas lever un Impost qu'on
eve ordinairement lors que
e Grand Seigneur marche,

cet Impoſt apauvriſſant tro
les Peuples, le Grand Se
gneur conſentit à le reme
tre. Cependant il ne fut pa
ſi-toſt éloigné, que le Gran
Viſir le fit lever, ſuivant
coûtume. La Sultane qui
ſçeut, en donna avis a
Grand Seigneur, qui fort i
rité contre le Viſir, alloit
faire étrangler, lors qu'u
Eunuque Favory de Sa Hau
teſſe, s'eſtant jetté à ſes pied
luy fit entendre que le Lieu
tenant du Grand Viſir avo
levé cet Impoſt ſans en avo
reçeu l'ordre. Le Viſir ab

ſous, appella ſon Lieutenant, & luy ayant demandé pourquoy il avoit levé cet Impoſt, il le fit étrangler ſans atendre ſa réponſe. La Sultane qui fut inſtruite de tout, dit qu'il ne ſuffiſoit pas qu'il euſt fait périr un Innocent, ce qu'il n'eſtoit plus poſſible de verifier, qu'il feroit encor des affaires pour le Sopha qu'il ne vouloit pas donner, & qu'il eſtoit cauſe du deſordre de Chio. Les divers Courriers que je vous ay dit qu'il y envoyoit, luy ayant tous rapporté que Mr du Queſne ne

s'étonnoit point, que ſa vigi-
lance oſtoit tout eſpoir aux
Tripolins de recevoir du ſe-
cours, & que s'il avoit beſoin
de trente Galeres & de cin-
quante Vaiſſeaux pour pouſ-
ſer l'Affaire à bout, le Roy
en avoit ordonné l'arme-
ment, il crût la devoir ac-
commoder avec Mr de Guil-
leragues. Ainſi le 13. d'Octo-
bre, veille du Bairan, ou de
la Paſque des Turcs, il en-
voya un Chaoux au Palais de
France, pour avertir cet Am-
baſſadeur qu'il l'attendoit
dans ſon Serrail, où il le

ꝓrioit de vouloir ſe rendre.
Mr de Guilleragues y eſtant
allé avec peu de ſuite, fut re-
çeu à l'entrée de ce Serrail
par le Chef des Chaoux, qui
le conduiſit au premier Apar-
tement. Lors qu'il fut dans
l'Antichambre, il y eut plu-
ſieurs allées & venuës ſur la
maniere dont il auroit l'Au-
dience. On vouloit le faire
aſſeoir ſur un Tabouret hors
du Sopha. Il le refuſa toû-
jours, & prit le party de par-
ler debout. On luy oppoſa
qu'il ne ſeroit pas ſéant qu'il
parlaſt ſans eſtre aſſis, & que

l'Audience devant estre lon
gue, il en recevroit beaucou
d'incommodité. Il répondi
que ne s'agissant que d'un
Audience particuliere, il pou
voit parler debout sans con
séquence, si le Grand Visi
n'aimoit mieux qu'il demeu
rast dans un Apartement se
paré, d'où les paroles seroien
rapportées de part & d'autr
par les Interpretes. Apr
une longue contestation, c
le conduisit dans la Cham
bre d'Audience. Le Gran
Visir y estant entré presqu
aussitost, salüa Mr de Guill

agues par une inclination
le teſte, & monta ſur le So-
pha, où un Tabouret luy
avoit eſté préparé. Les
Chaoux en préſenterent un
autre au bas du Sopha à Mr
l'Ambaſſadeur ; mais il ſe
retourna fiérement vers eux,
en le repouſſant du pied juſ-
ques à deux fois, ce qui fut
cauſe que le Grand Viſir leur
ordonna de ne plus l'impor-
tuner ſur une choſe qui ne
luy eſtoit pas agreable. Il y
eut quelques difficultez ſur
la fonction des Interpretes.
Si-toſt qu'on les eut reglées,

le Visir prit la parole, & fi
de fort grandes plaintes d
procedé de Mr du Quesne
Il dit qu'il avoit tiré sur l
Chasteau, abatu plusieur
Maisons, & ruiné des Mos
quées ; que le Grand Sei
gneur en estoit fort en co
lere, & que l'unique moyen
qu'il avoit de l'appaiser, estoi
de payer le dommage fai
par les François, estimé
750. Bources de cinq cen
Ecus chacune, c'est à dire
trois cens soixante-quinze
mille Ecus. Mr de Guillera
gues répondit, que les Vais

ſeaux de l'Empereur ſon Maiſtre n'avoient rien fait qui puſt choquer Sa Hauteſſe, ny donner occaſion de rupture entre les deux Empereurs ; qu'ils n'avoient eu d'autres ordres que de pourſuivre par tout les Tripolins, Ennemis de la France, Pyrates, & Rebelles de la Porte; que ſi le Chaſteau de Chio n'euſt pas tiré le premier ſur les Vaiſſeaux de Sa Majeſté, ils n'auroient jamais tiré contre la Ville. Le Grand Viſir repliqua qu'ils devoient faire leurs plaintes au Grand Sei-

gneur, qui leur en euſt fait juſtice ; & perſiſtant toûjours dans ſes plaintes, il demanda ſi l'Eſcadre des Vaiſſeaux François reſteroit encor long temps à la Rade de Chio. Mr de Guilleragues luy répondit, qu'apres que Mr du Queſne auroit terminé l'Affaire des Tripolins, il viendroit aux Dardanelles pour le demander luy & tous les François, & les ramener en France, ſi on ne luy accordoit l'Audience ſur le Sopha. Que quát aux plaintes qu'on luy faiſoit de ce qui s'eſtoit

ſſé à Chio, les Tripolins
uls eſtant cauſe du deſor-
re, devoient auſſi eſtre ſeuls
ſponſables du dommage.
pres que le Grand Viſir
ut envoyé pluſieurs fois
ndre compte au Grand Sei-
neur de tout ce qui ſe di-
oit dans l'Audience, & qu'il
n eut eu pluſieurs réponſes,
dit à Mr de Guilleragues
u'on luy donneroit trois
ours pour ſe retirer dans ſon
alais, à examiner avec les
Marchands François, les
noyens de ſatisfaire le Grand
eigneur, & qu'il ofriroit ce

qu'il voudroit. Cet Ambaſſadeur luy répondit, qu'on luy faiſoit une propoſition fort inutile; qu'abſolument il ne donneroit aucune choſe; qu'il le repétoit encor une fois, & que c'eſtoit là toute la réponſe qu'il avoit à faire. Le Viſir luy fit entendre qu'il ne faiſoit rien que par les ordres exprés du Grand Seigneur; que ſa volonté eſtoit qu'on luy fiſt payer les ſept cens cinquante Bources; & que s'il refuſoit de s'y ſoûmettre, il l'alloit faire mener priſonnier aux Sept Tours.

Mr de Guilleragues luy dit, que la prison ne l'étonnoit point, mais qu'il ne répondoit pas de l'évenement, & qu'il le prioit de se souvenir qu'il estoit Ambassadeur de l'Empereur de France, Prince assez puissant pour se vanger de l'injure qui luy seroit faite, si le droit des Gens estoit violé dans sa personne. Il ne dit rien davantage, & sortit de l'Audience, pendant laquelle l'Interprete du Visir s'estant servy une fois du terme de Roy, parlant de Sa Majesté, Mr de Guilleragues

luy dit fiérement, qu'il devo
avoir plus de reſpect pour l
plus grand Prince de la Chrê
tienté, & qu'il ne l'écoute
roit plus, ſi en quelque Lan
gue qu'il s'expliquaſt, il ou
blioit à le traiter d'Empereur
L'Interprete qui n'ignoroi
pas que ce Titre eſt deû au
Roy, à qui ſeul de tous le
Princes Chreſtiens les Em
pereurs Turcs ont accoûtu
mé de le donner, employa ce
terme dans tout le reſte de
l'Audience, qui dura pres de
trois heures. Les menaces
réïterées pluſieurs fois par le

Visir, avoient fait croire que Mr de Guilleragues n'en fortiroit que pour aller aux Sept Tours, s'il s'obstinoit à ne vouloir point payer la somme qui luy estoit demandée. Cependant il n'y en eut aucun autre que de faire mettre son Cheval dans les Ecuries du Visir, & de mener cet Ambassadeur dans la Chambre du Chef des Chaoux, qui est proche du Divan, où le Grand Ecuyer de Cuisine estoit chargé de luy envoyer toutes sortes de Viandes à la Turque, & les rafraîchisse-

mens qu'il ſouhaiteroit ; mais il refuſa ce qu'on luy offrit, & ſe fit apporter de ſon Palais toutes les choſes qui luy eſtoient neceſſaires. Tout le reſte de ce jour, & le lendemain, on continua à le menacer de le faire mettre dans les Sept Tours, s'il ne donnoit contentement à la Porte ; & pluſieurs Emiſſaires qu'on luy envoya, firent leurs efforts pour luy perſuader d'éviter par là l'indignation du Grand Seigneur, luy repréſentant que le refus qu'il faiſoit de le ſatisfaire, pouvoit

voir de fâcheuſes ſuites;
mais tout ce qu'ils pûrent
dire, ne fut point capable de
'ébranler. Il leur déclara de
a maniere du monde la plus
ntrépide, qu'il ſoufriroit
outes choſes, plutoſt que de
conſentir à aucune propoſi-
ion qui bleſſaſt l'honneur
de l'Empereur ſon Maiſtre;
& que tout ce qu'il pouvoit
promettre, eſtoit un Préſent
de Curioſitez de France, ſe-
lon la coûtume des Cours
d'Orient; mais qu'il feroit
ce Préſent au Grand Sei-
gneur en ſon nom ſeul, &

non en celuy de ſon A
pereur.

Le 16. ſur les 4. heures ap
midy, le Grand Viſir à c
Mr de Guilleragues avoit f
dire le jour précedent qu'il
vouloit plus demeurer da
cette Chambre, luy envo
le Chef des Chaoux, & ſ
Kiaïa, qui luy apprirent q
ce Miniſtre avoit obtenu q
le Grand Seigneur ſe co
tenteroit du Préſent qu'il
voit offert de luy faire en ſo
nom ſeul, & qu'on luy do
noit ſix mois pour cela. M
de Guilleragues ne pût refu

er ces conditions, puis qu'il
es avoit proposées luy-mes-
ne. Lors qu'il les eut acce-
otées, on le conduisit chez
e Visir à l'Apartement du
Kiaïa, où il trouva le Chef
des Chaoux. Ces deux Offi-
ciers luy firent paroistre une
extréme joye, de ce qu'on a-
voit accommodé cette Af-
faire; mais il déclara que si
celle des Tripolins ne se ter-
minoit, & qu'on diféraſt à
luy accorder l'Audience sur
le Sopha, il ne s'engageoit à
aucune chose. Ils l'assurerent
qu'il auroit bientôst tout lieu

d'eſtre ſatisfait ; & ſon Che
val, que l'on avoit mis dan
les Ecuries du Grand Viſi
n'eſtant pas preſt, le Che
des Chaoux le pria avec beau
coup de civilité de prendr
le ſien pour retourner au Pa
lais de France. Il l'accepta
& y retourna ce meſme jour
tout chargé de gloire pour l
fermeté avec laquelle il avoi
ſoûtenu la dignité de ſon Ca
ractere.

Tandis que le Grand Viſi
faiſoit agir ſon adreſſe pou
tirer quelque avantage de
l'Affaire de Chio, le Capitan

Baſſa ſuivoit les inſtructions
que luy envoyoit la Porte,
& voyoit ſouvent Mr du
Queſne, avec lequel il con-
vint enfin d'un Traité de
Paix entre la France & les
Tripolins, dont l'un & l'autre
ſigna les Articles. En voicy
les principaux.

I.

Tous les François embarquez
tant ſur les Vaiſſeaux des Cor-
ſaires de Tripoly, que ſur ceux
qui ſont ſortis de Tripoly pendant
l'année 1681. ſeront mis en li-
berté.

II.

Le Vaisseau du Capitain
Cruvillier, pris sous la Banniere
de France, & qui est dans le
Port de Chio, monté de seize
Pieces de Canon, sera rendu
avec ses Agrets, ses Armes, ses
Munitions, & son Equipage.

III.

Le Vaisseau l'Europe, pris
sous la Banniere de Majorque,
& qui se trouve aussi dans le
mesme Port, demeurera en dé-
post sous l'autorité du Capitan
Bassa, avec ses Armes & ses
Agrets, jusqu'à ce qu'il ait esté
décidé s'il doit passer pour Fran-
çois.

IV.

Les Vaiſſeaux de Tripoly ne
urront viſiter aucun Baſtiment
gotiant ſous la Banniere de
ance, ny toucher aux Per-
nes, aux Vaiſſeaux, ny aux
archandiſes, pourveu qu'ils
ent Porteurs du Paſſeport de
Amiral de France.

V.

Tous les Etrangers qui ſe trou-
ront ſur les Vaiſſeaux Fran-
s, ſeront libres & aſſurez en
urs Perſonnes & en leurs
ens; comme auſſi tous les Fran-
s, de quelque qualité qu'ils
ent, qui ſe trouveront embar-

quez sur des Vaisseaux porta
Banniere Etrangere, quoy qu'
fussent Ennemis.

VI.

Les Prises Françoises qui s
ront faites par les Ennemis, n
pourront estre venduës, ny l
Esclaves, dans aucun des Por
du Royaume de Tripoly.

VII.

Il sera établi un Consul Fran
çois à Tripoly.

VIII.

Aucune Prise ne pourra est
faite sur les Costes de Franc
qu'à la distance de dix milles d
Mer.

Ces Articles n'eurent pas
lûtoſt eſté ſignez, que le
Capitan Baſſa les envoya à
Conſtantinople, pour eſtre
atifiez par le Grand Sei-
neur. Cette ratification s'eſt
aite, & en conſéquence de
e Traité, le Vaiſſeau du Ca-
itaine Cruvillier a eſté remis
ntre les mains de Mr du
Queſne, avec ſes Canons, ſes
Armes, ſes Agrets, ſes Equi-
ages, & cent ſoixante Eſ-
laves Chreſtiens. On a ſceu
que pendant que ces Cor-
aires ont eſté bloquez par
Mr du Queſne, ils en avoient

ſouſtrait quelques-uns, &
Capitan Baſſa luy a prom
de faire rendre tous ceux q
reviendront pour s'emba
quer ſur leurs Vaiſſeaux, c
qu'on menera à Tripoly p
quelque autre voye. Apr
que l'on eut reſtitué ce N
vire, & délivré les Eſclave
le Capitan Baſſa fit prier M
du Queſne de vouloir ſe r
tirer, parce qu'il luy eſto
ordonné de ne point ſort
du Port de Chio qu'il n'e
fuſt party, & qu'il eſtoit dan
un grand beſoin de vivres.
y avoit dans ce Port huit Va

eaux des Tripolins, dont on
n'a pû en faire sortir que
rois, les autres estant dénuez
ntierement d'Equipage, &
es Canonades les ayant ex-
raordinairement endomma-
ez. Ces trois Vaisseaux sont
llez se munir de vivres en
Candie, pour passer de là à
Tripoly, où ils menent Mr
le la Magdeleine, qui va y
faire les fonctions de Consul
de la Nation Françoise.

Pendant que Mr de Guil-
eragues soûtient l'hóneur de
a France avec autant de fer-
meté que d'éclat, & qu'il

s'obſtine à ne vouloir ri
donner au Grand Seigne
de la part du Roy, la Co
de Vienne fait partir le Co
te Albert de Caprara po
Conſtantinople, où il va po
ter pour plus d'un million
Préſens. Il y a outre l'arge
comptant qui doit ſervir po
les dons ſecrets, ſeize Ho
loges de diférentes façon
des Cabinets, des Miroi
des Caſſoletes, des Chand
liers, des Soucoupes, d
Taſſes, des Baſſins, & d
Vaſes de toutes maniere
Les Préſens deſtinez pour

Hauteſſe, & pour les Sulta-
nes, ſont fort enrichis de Dia-
mans. Le temps nous fera ſça-
voir ce que produira cette
Ambaſſade.

Rien n'eſt plus digne de
ſuivre un Article ſi glorieux à
la France, que les Paroles de
l'Air nouveau que je vous en-
voye. Tout eſt de Mr de Baſ-
ſilly, qui les a faites à l'hon-
neur du Roy. C'eſt ce qui
luy arrive preſque toûjours
de compoſer l'un & l'autre
enſemble. Il promet encor
un Livre d'Airs qui ſera
gravé pour le mois de

Mars, & qui fera con
noiſtre au Public qu'il a toû
jours le meſme génie pour l
Chant, pour les Paroles, &
pour les ſeconds Couplets en
diminution. Ce Livre ſera in
titulé, *Second Mélange.* Au
cun des Airs qu'on y trou
vera n'a encor paru, & les
Connoiſſeurs à qui il a bien
voulu les faire entendre, aſ-
ſûrent qu'il n'a jamais rien
fait de ſi beau. Il eſt égale-
ment fécond pour les Airs
Sérieux, pour les Spirituels,
pour les Bachiques, & les
Chanſonnetes. Son Livre de

l'*Art de Chanter* eſt dans une eſtime generale. Auſſi le voit-on cité en divers endroits dans celuy que le Pere Meneſtrier a mis au jour, *Des Repréſentations en Muſique*. Il a rendu juſtice par là à Mr de Baſſilly, quoy qu'il ne luy ſoit connu que par ſon Ouvrage.

AIR NOUVEAU.

GRand Roy, quel bonheur eſt le noſtre,
D'eſtre nez dans un temps où de nos propre yeux
Nous voyons ce que nos Ayeux

N'ont jamais vû dans pas un autre
Nous devons plaindre ceux qui vien
dront apres nous.
Ils n'apprendront que par l'Hiſtoi
Vos exploits dont les Dieux meſmes
ſeroient jaloux;
Et ce qu'ils apprendront, ils ne le
pourront croire.

Il vous ſera plus aiſé, Ma
dame, de ne pas manquer d
foy pour ce que j'ay à vou
dire d'une Perſonne de voſtr
Sexe, puis que les Dame
ont naturellement l'eſpri
vif & délicat, & qu'il ne leu
manque à la plûpart, pour ac
querir les plus belles connoiſ
ſances, que la volonté de s'ap
pliquer

pliquer. Celle dont j'ay à vous faire connoiſtre le mérite eſt de Carpentras, & s'appelle Madame de Roque Montrouſe. Elle a eſté élevée par un Pere qui n'ayant qu'elle d'Enfans, & eſtant un des plus riches Gentilshommes de la Province, n'a rien épargné pour luy faire apprendre les Sciences les plus relevées. Ainſi elle poſſede admirablement la Philoſophie de Deſcartes, la Geométrie; & la Sphere, & quand elle veut ſe divertir à faire des Vers Latins, peu de

Perſonnes entreprendroien
de la ſurpaſſer. Vos Amies m
pardonneront, ſi je vous fa
part d'une Epigramme de
façon en cette Langue. Elle
ne perdront rien de la per
ſée, vous ayant pour Inter
prete. Mr ſon Mary eſtan
allé à une Maiſon de Campa
gne à un quart de lieuë de
Ville, où quelqu'un de ſe
Amis l'avoit prié de venir pa
ſer le jour des Roys, elle fit ce
quatre Vers qu'on luy port
de ſa part le lendemain.

Es mihi per ſomnum viſus diademat
cinctus,

Regales leges projiciens populo.
ſt ubi contigerat cum ſomno viſa
perire,
O utinam, dixi, ſomnia vera forent.

Madame de Roque ne fait
as moins bien des Vers
rançois, & ceux qui ſuivent
n ſont une preuve.

RADUCTION DE LA
XXIII. Ode du premier Livre
d'Horace, qui commence par
Vitas hinnuleo, &c.

BElle Chloé, mon aimable Ber-
gere,
D'où vient que vous m'évitez,
mblable au Fan qui va chercher
ſa Mere
Parmy des Monts écartez?

SS

Pour peu que les Zéphirs par leurs
douces haleines
Dans nos ſombres Foreſts faſſent
bruire les Cheſnes,
Ou bien qu'en la belle ſaiſon
Un Lézard agité un Buiſſon,
Ce Fan tremble, & ſon ſang ſe gl
dans ſes veines.

SS

Cependant loin d'avoir le barbar
deſſein
De courir apres vous comme un Ti
inhumain,
Ou tel qu'un Lyon en colere
Qui veut vous déchirer le ſein,
Je ſonge à vous donner un conſeil
ſalutaire.
Puis que vos yeux ſont faits pour t
cl. a mer,

Que voſtre jeune cœur eſt en âge d'aimer,
Ceſſez de ſuivre voſtre Mere.

Mr Tronçon, Conſeiller de la Grand'Chambre eſt mort depuis quinze jours, âgé de ſoixante & quatre ans, apres une demy-heure de maladie. On luy a trouvé deux Pintes d'eau dans la poitrine. Sa probité l'a fait regreter de tous ceux qui l'ont connu. Il eſtoit bon Juge, tres-intelligent, & n'ignoroit rien de tout ce qu'un Homme de ſa profeſſion doit ſçavoir. Mr ſon Pere avoit eſté Conſeiller

en la Grand'Chambre, Secretaire du Cabinet, & Intendant des Finances ſous le Regne de Loüis XIII. La confiance que Sa Majeſté avoit en luy, donna quelque ombrage à ceux qui ſe meſloient alors des Affaires. Ils ſupoſerent pour obtenir ſon éloignement, qu'il vouloit mettre de la diviſion entre le Roy & la Reyne. Il fut banny de la Cour ſous ce prétexte, & rappellé ſeulement apres la mort de ſes Ennemis. Il joüit peu de cet avantage, n'ayant vécu que trois jours

apres son retour. Il avoit
épousé Claude de Seve, Sœur
de feu Mr de Seve, Conseil-
ier au Conseil Royal des Fi-
nances, Pere de Mr le Pre-
mier Président de Mets, &
de Mr l'Evesque d'Arras.
L'Ayeul de Mr Tronçon,
est mort Maistre des Re-
questes. Il épousa Marie de
l'Etoile, Petite-Fille de Mr
le Montholon, Garde des
ceaux de France. Ce fut luy
qui porta la parole au Duc
du Maine au nom des Nota-
bles de Paris, pour le presser
de faire la Paix avec Henry

IV. & ſur ce que luy dit ce
Duc qui luy parloit ſans aveu,
il luy montra la Déliberation
des Notables qu'il tenoit ca-
chée ſur ſa chemiſe. Le Duc
du Mayne luy promit de
faire aſſembler les Etats, afin
de réſoudre ſur la priere qui
luy eſtoit faite.

Son Biſayeul, marié avec
Jeanne du Pré, Fille de Jean
du Pré, Seigneur de Coſſi-
gny, eſt mort Doyen du Par-
lement de Paris. Il fut Pre-
voſt des Marchands pendant
les Guerres de François I. &
de Charles-Quint. Sa fidelité

e fit continuer dans la mes-
me Charge, ce qu'on croit
qui n'avoit jamais esté fait
pour aucun autre avant luy.
il estoit encor Prevost des
Marchands lors que Charles-
Quint passa à Paris, & ce fut
luy qui eut l'avantage de le
recevoir.

Son Trisayeul, à qui Jeanne
de Mirebeuf apporta la Terre
du Coudray, fut le premier
de cette Famille qui s'établit
à Paris. Ils firent bastir la
Chapelle qui est derriere le
Chœur de Saint Germain
Lauxerrois, pour servir de

Sepulture à leurs Descen-
dans. Je vous ay parlé d'a-
bord de la probité de M
Tronçon. Pour vous faire
voir avec quelle exactitude
& quel des-intéressement il
rendoit justice à tout le mon-
de, je n'ay qu'à vous faire
part d'une action qu'on ne
peut assez loüer. Son Secre-
taire ayant reçeu de l'argent
pour soustraire une Piece
d'un Procés dont il estoit
Rapporteur, ceux qui l'a-
voient corrompu gagnerent
leur Cause. Les Perdans vin-
rent se plaindre à Mr Tron-

çon, & le convainquirent de ce qui avoit esté fait en faveur de leurs Parties. Il chassa son Secretaire, & pour réparer la perte que sa mauvaise foy leur avoit causée, il leur donna huit à neuf mille francs de son propre argent. Il avoit esté reçeu Conseiller en 1644. & estoit l'aîné de quatorze Enfans; son Pere, cadet de neuf; son Ayeul, cadet de dix-huit; & son Bisayeul, cadet de quatre. Cependant de toute cette nombreuse Famille, il ne reste plus aujourd'huy que trois de Messieurs

ſes Freres. L'un eſt Supérieu
du Séminaire de S. Sulpice
Le ſecond paſſe ſa vie dans l
meſme Séminaire ; & le troi
ſiéme, qui eſt le ſeul qu
ſoit demeuré au monde, a
eſté employé en pluſieurs
affaires tres-importantes, &
envoyé par le Roy vers la plû
part des Princes de l'Europe
Madame Tronçon, Veuve
de celuy dont je vous ap
prens la mort, eſt Fille de M
de Beauſſay, Auditeur en la
Chambre des Comptes. C'eſt
une Dame d'un mérite ſin
gulier, & d'une vertu gené

ralement reconnuë.

Mr Doujat, Conſeiller en la Seconde des Enqueſtes, reçeu à cette Charge le 30. Aouſt 1647. eſt monté à la Grand'Chambre en la place de Mr Tronçon. Il eſt Fils de feu Mr Doujat, mort depuis quinze ans Conſeiller dans la meſme Chambre Quoy qu'il ſe ſoit particulierement appliqué à la connoiſſance de ce qui regarde les affaires, les belles Lettres ne luy ſont pas inconnuës, & il leur donne tous les momens qu'il peut dérober à ſes neceſſaires occupations.

Mr de Nyert, Premier Vale
de Chambre de Sa Majesté
est mort dans le même temp
que Mr Tronçon. Il estoi
âgé de quatre-vingt sept ans
& avoit servy sous Loüi
XIII. qui l'honoroit d'une
bienveillance particuliere. I
s'estoit retiré de la Cour il y
a déja plusieurs années, non
seulement à cause de son
grand âge, mais parce que
Mr de Nyert son Fils receu
en survivance, estoit tres-ca-
pable de remplir le devoir
de cette Charge. On peut
dire de ce Fils qu'il sert le

Roy ſelon ſon gré, & s'eſt
beaucoup dire.

Nous avons auſſi perdu
Meſſire Merry de Vic, Com-
e de Fienne, Seigneur d'Er-
menouville. Il eſtoit Fils de
Mr de Vic, Garde des Sceaux
de France, Frere de Mr de
Vic, qui eſt mort Archeveſ-
que d'Auſch, & Neveu de
Mr de Vic Gouverneur de
Calais, & Vice-Admiral de
France. De Vic porte, de
gueules à deux Bras & Mains
dextres jointes enſemble,
mouvantes de deux flancs,
& poſée en face, le tout d'ar-

gent ; & en chef un Ecuſſo
d'azur, chargé d'une Fleu
de-Lys d'or, & d'une Bo
dure de meſme.

Vous aurez appris il y
longtemps, la mort du R.
Jean Eudes, l'un des plus c
lebres Miſſionnaires qu'
ait eus depuis longtemps,
dont l'Egliſe ait receu de plu
utiles ſervices. Il a travail
ſans aucun relâche pendan
plus de ſoixante ans à pre
cher, cathechiſer, inſtruir
& faire des Miſſions, au
quelles il s'eſt quelquefo
trouvé pour un ſeul Sermo

ſqu'à quarante mille per-
onnes. Il a établi plus de
inquante ou ſoixante Mai-
ons de Séminaire en Nor-
handie & ailleurs, & a fait
e tres-grands fruits à l'égard
es Prétendus Réformez. Je
e parle point d'un fort
rand nombre de Monaſte-
es de Filles, dont il eſtoit
Directeur, & auſquelles il a
ait de tres-grands biens. Mr
Eveſque de Bayeux, à qui
es Perſonnes de pieté ont
ſté toûjours récommanda-
les, voulant rendre honneur
la memoire de ce grand

Miſſionnaire, luy fit faire
mois paſſé un Service d
plus ſolemnels dans l'Egli
de Noſtre-Dame de Caë
Quelque grande qu'elle ſo
elle ſe trouva trop petite po
contenir ceux que l'env
d'entendre l'Eloge de cet i
luſtre Défunt attira en fou
le. La Meſſe fut celebrée pa
Mr de Longaunay, Gran
Doyen de Bayeux, Homm
d'autant de mérite que d
naiſſance. Elle ne fut pas ſi
toſt achevée, que Mr. Jollain
Chanoine de la Cathédral
de Bayeux, monta en Chaire

l eut un beau champ de
aire paroiſtre ſon éloquen-
e ordinaire. Auſſi fut-il ad-
niré dans ſon Oraiſon Fune-
ore. C'eſtoit proprement le
Panégyrique de la Vertu. Le
Pere Eudes qui l'a ſi parfai-
ement pratiquée pendant ſa
ie, eſtoit Frere de Mr de
Mezeray, à qui nous devons
'Hiſtoire de France.

On m'a fait voir le com-
nencement d'un petit Trai-
é, qui peut eſtre utile à beau-
coup de Gens. Vous en con-
viendrez quand je vous di-
ray qu'il a pour titre, *l'Art de*

ſe taire. Il eſt diviſé en pet
Chapitres, dont je vous e
voye les trois premiers. Je
vous puis dire qui en
l'Autheur. Si j'en juge p
le ſtile, il eſt de la meſm
Plume que les Conſeils do
nez à Iris.

L'ART DE SE TAIRE.

CHAPITRE I.

Combien l'Art de se taire est au dessus de celuy de l'Eloquence.

IL est surprenant qu'on ait donné tant de regles aux Hommes, pour ne leur apprendre qu'à parler, & qu'on ne leur en ait donné aucunes pour leur apprendre à se taire. Cependant il y a bien plus d'art à l'un qu'à

l'autre, & l'on a beaucoup moin
de ſecours de la Nature, pour ſ
taire, que pour parler. Combien
de Gens naiſſent grands Parleur
ou grands Orateurs, ſi vous vou
lez; & combien peu naiſſen
avec les talens de ne parler point
On a fait un Art de parler beau
coup ſur peu de choſe, & il en fa
loit faire un de parler peu ſur bien
des choſes. Que la Rhêtorique n
nous vante point tant ſes figures
Une Perſonne ignorante, pour
veu qu'elle ſoit paſſionnée, va
faire honte à Cicéron. Il eſt vray
qu'elle ne ſçaura pas le nom de
figures qu'elle aura employées, &

ue Cicéron le ſçaura. Voila tout
'avantage qu'aura Cicéron ſur
lle, pour avoir étudié la Rhéto-
que. Mais l'Art de ſe taire eſt
ien autre choſe. Ce n'eſt point
i paſſion qui l'enſeigne. Ce n'eſt
ue la raiſon, & l'on ſçait aſſez
ombien les leçons de l'une ſont
lus difficiles à ſuivre que celles
e l'autre. Un Homme qui ſe
aiſt, raiſonne ; & bien ſouvent
n Homme qui parle, ne raiſonne
uére. Voyez les Femmes. Elles
ont naturellement éloquentes.
Auſſi ne ſe fie-t-on pas trop à
urs raiſonnemens. J'ay trouvé
n nombre prodigieux d'Orateurs

en lisant l'Histoire tant ancienn
que moderne. On ne voit qu
Gens qui parloient beaucoup, &
qui mesme parloient bien ; ma
je n'ay trouvé qu'un Homme q
ait merité le glorieux nom d
Taciturne. Tout le monde tom
bera d'accord qu'il l'a bien soû
tenu. Il a esté le Chef d'une de
plus grandes Affaires qui ayen
peut-estre esté jamais faites. C'e
Guillaume Prince d'Orange,
plus considérable de ces illustr
Gueux qui ont formé la Répu
blique des Provinces Unies. L
Cardinal de Granvelle, zelé Pa
tisan de l'Espagne, sçavoit bie

que valoit le silence de cet homme-là; car quand on luy eut apprendre que les Comtez d'Egmont & de Horn estoient arrestez, il demanda si l'on avoit pris aussi le Taciturne. Comme on luy répondit que non; Ah! dit-il, on ne tient donc encor rien. *Comparez à Guillaume d'Orange ces beaux Parleurs Cicéron & Demosthéne, & vous verrez qu'avec toute leur Rhétorique ils ne se sont pas tant fait craindre de leurs Ennemis. Ils ont tous deux finy leur vie assez malheureusement, pour avoir trop parlé, & je croy que*

par leurs dernieres paroles ils déteſterent tontes les autres. Ne fut-ce pas une admirable entrepriſe que celle que tout un Peuple fit de ne parler guére? J'entens le Peuple de Lacédemone, qui dans ſon ſtile ſerré a dit mille fois plus de bons mots que le Peuple d'Athénes qui parloit tant. Que Philippe Roy de Macédoine envoyaſt demander aux Lacédemoniens le paſſage par leurs Terres, ils répondoient à la longue Harangue de ſon Ambaſſadeur, Non, *& ce* Non *les faiſoit plus craindre que tout ce qu'auroient debité les Orateurs Athéniens ſur*

tte matiere. Tâchons donc à re-
ouver cet Art de ſe taire, que
on ſçavoit ſi bien à Sparte. C'eſt
ne des plus belles choſes de l'An-
quité, qui s'eſt entierement per-
uë, & à laquelle on n'a pour-
nt point de regret, quoy qu'on
it fort fâché de la perte de beau-
up de Secrets anciens qui ne
aloient pas celuy-là. Mais lors
e j'entreprens de guérir ceux qui
t la maladie de trop parler, il
préſente une ſi grande foule de
Malades, qu'il faut neceſſaire-
ent les ſéparer par petites Trou-
s, pour dire à chacune ce qui luy
nvient. Nous en ferons une

des Femmes, une des Confidens, une des Amans, une des Autheurs, une des Nouvelliſtes, une des Plaideurs, une des Donneurs de conſeils, & une des Marys. Peut-eſtre viendra-t-il encor quelques Gens à qui nous ne nous attendons pas préſentement, qui auront beſoin qu'on leur donne quelque petite Recepte pour leur mal.

CHAPITRE II.

De l'Art de ſe taire pour les Femmes.

VOicy un terrible Chapitre, & je croy que dés le Titre meſme bien des Gens s'en mo-

queront. *L'Art de ſe taire pour les Femmes, c'eſt comme qui diroit l'Art de ne mourir jamais. Cependant voyons ſi au hazard des plaiſanteries qu'on en pourra faire, nous ne gagnerions point quelque choſe ſur les grandes Parleuſes. Premierement, ce ſeroit beaucoup, ſi dans la converſation on pouvoit obtenir qu'elles ne parlaſſent point toutes enſemble. J'admire la facilité qu'elles ont à ſe parler toûjours les unes aux autres, ſans s'entrécouter jamais. Il faut avoir l'eſprit merveilleuſement vif, pour répondre à ce qu'on n'a point entendu. Si*

quelqu'une se taist par hazard pour attendre qu'une autre ait achevé de parler, vous luy voyez l'air inquiet & distrait, & vous lisez dans ses yeux l'impatience qu'elle a de reprendre la parole. Il y en a qu'on voit qui s'ennuyent cruellement pendant le moment qu'elles passent à écouter. Aussi quand elles se sont une fois ressaisies du droit de parler, c'est un privilege dont elles font valoir admirablement les avantages. J'avouë que celles-là sont hors d'état de guérir; mais les autres ne devroient-elles pas, du moins pour leur interest commun, con-

venir de ne parler que les unes apres les autres? Pourquoy pardonnent-elles si aisément qu'on ne les écoute point; & si elles veulent estre écoutées, que n'écoutent-elles? Est-ce qu'elles ne parlent que pour se décharger la langue de quelque humeur mordicante & acre qui les incommode? Secondement, ce seroit encor un grand point, si elles vouloient bien ne repéter que le moins qu'il se pourroit. Qu'une Femme ait esté frapée vivement de quelque chose, par exemple de quelque Habit mal-entendu, & qu'il luy vienne douze visites l'une

apres l'autre, voila douze descriptions de cet Habit, toutes également éloquentes & animées. J'en ay veu qui sortoient exprés de chez elles pour aller répandre par toutes les Maisons de leur connoissance un Recit qui leur plaisoit. Heureux ceux qui leur échapoient! Mais me seroit-il permis de toucher à cette source inépuisable de conversations inutiles parmy les Femmes; à toutes ces menuës nouvelles de Jupes que les unes veulent avoir; des Points que les autres ont achetez, & de mille autres choses aussi considérables? Si tout cela estoit re-

anché de leurs entretiens, elles
roient bien réduites à avoir plus
esprit qu'elles n'en ont d'ordi-
aire, ou à garder un silence qui
uroit bien plus d'air d'esprit que
tte prodigieuse intempérance de
arler sur ces sortes de sujets.
Mais quoy? Veut-on qu'elles
erdent le talent qu'elles ont de
arcourir en un moment les Gens
epuis la teste jusqu'aux pieds;
e deviner le prix de tout ce qu'-
lles leur voyent, de retenir le
ombre & la qualité de tous les
Habits qui ont jamais esté portez
ans une Ville, de penétrer dans
us les secrets de ménage que l'on

peut avoir sur cette matiere-l
En verité ces raisons me paroiss
si fortes, que j'aime mieux
taire moy-mesme, que de leur
donner inutilement des leçons.

CHAPITRE III.

De l'Art de se taire pour les Confidens.

JE croy qu'il vaudroit bi
mieux apprendre aux Ge
l'Art de ne point dire leurs s
crets, que d'apprendre à ceux
qui on en confie, l'Art de les tai
mais comme on est quelquef
pressé de se décharger le cœur

ut avoir pitié de ceux qui par-
nt, & enſeigner à leurs Con-
ens à ne parler point. La rai-
n la plus generale qu'ils ayent
ur autoriſer leur indiſcretion,
ſt que ſi les Perſonnes intéreſ-
es n'ont pû garder leurs propres
crets, ce n'eſt pas grande mer-
eille, ſi eux qui n'y ont pas le
eſme intéreſt, ils ſe trouvent
cor moins en pouvoir de les
rder. Mais, ne leur en dé-
aiſe, cette raiſon n'eſt pas bon-
; car ſi je confie mon ſecret,
ſt qu'il faut que je me ſoulage
le confiant; que c'eſt une choſe
nt je ſuis ſi plein, qu'elle m'é-

chape, qu'enfin il faut que j
parle. Mais celuy à qui je
confie n'en eſt pas ſi incomm
que je l'eſtois. Il reçoit a
tranquilité ce que je luy dis
plus ſouvent avec beaucoup
mouvement & d'agitation.
je me ſuis trahy, ç'a eſté par t
de chaleur; & s'il me trahit, c
de ſang-froid. Mais quelle ob
gation avons-nous aux Gens
ſecrets qu'ils nous confient, pa
qu'ils ne les peuvent garder?
la verité, on ne leur en a
beaucoup; mais ſi on ne leur
fidelle par reconnoiſſance, il fa
du moins l'eſtre par pitié. Ce ſe

pauvres Gens qui n'ont pû
npeſcher de parler, & qui
t bien à plaindre. Que ſça-
s-nous? Il nous en peut arri-
autant. Je dis bien plus.
tte legereté meſme avec la-
lle on nous a dit des ſecrets,
une raiſon pour nous les faire
ux garder, car nous n'aurons
trop d'honneur à nous vanter
la confiance qu'on a euë en
s. On peut donc découvrir un
ret quand il eſt tel qu'on s'en
ſſe faire honneur? Non, cela
va pas ſi viſte. J'avouë qu'on
eaucoup de peine à ſe taire,
and la confidenee qu'on a re-

çeuë, flate noſtre vanité. On a
chaque moment ces ſecrets-là ſu
le bout de la langue. Si nous n
diſons pas ce que nous ſçavons
nous voulons du moins qu'on ſça
che que nous le ſçavons. Nou
prenons je-ne-ſçay-combien d
manieres d'une diſcretion indiſ
crete. Un petit tour d'yeux, u
air de ſe taire, un rien, nous ſauv
une partie de l'honneur que nou
ne voulons pas perdre; & c'eſ
peut-eſtre pourquoy ce Sage à qu
un Roy demandoit ce qu'il vou
loit qu'il luy donnaſt, répondit
Donne-moy tout ce que tu
voudras, pourveu que ce ne

as ta confidence. *Appa-*
ent, tout ſage qu'il eſtoit,
ignoit d'en tirer trop de
, & de ne s'en taire pas.
ndant ſi l'on veut conſulter
nité meſme, on ne perd rien
n cacher les ſecrets dont on
époſitaire. Le temps vient
out ſe découvre, & qu'on a
fois plus d'honneur à eſtre
nu pour Confident fidelle,
ſi auparavant on euſt eſté
ſeulement pour Confident.

M^r le Comte de la Mothe-
dancourt, digne Neveu
Maréchal de ce nom, a

eſté gratifié de la Charge
Premier Sous Lieutenant d
Chevaux-Legers de la Gar
de Sa Majeſté, en conſid
ration de ſes ſervices. Il y f
reçeu à Chaſtou le neufvi
me de ce mois, par Mr
Duc de Chévreuſe, & preſ
le Serment de fidélité ent
les mains de Mr le Maréch
de Créquy, à la teſte de
Brigade des Chevaux-L
gers.

Le Roy a nommé Mr
Baron de Breteüil, Lecteu
ordinaire de ſa Chambre, ſo
Envoyé Extraordinaire au

res de Mr le Duc de Man-
büe. Ainſi il va remplir la
lace de Mr l'Abbé Morel, qui
réſidoit en la même qualité.
e vous ay parlé pluſieurs fois
e Mr de Breteüil le Pere, &
e toute ſa Famille. Il eſt im-
oſſible que l'on ne parle
ouvent de ceux qui ſervent
e Roy en divers Emplois, &
ui le ſervent d'une maniere
greable. On ne peut douter
ue Mr le Baron de Breteüil
e s'aquite dignement de
eluy que Sa Majeſté luy
ient de donner. Il a de l'eſ-
rit infiniment, mais de cet

eſprit ailé, & qui plaiſt p
tout, & ſa Perſonne ſoûtie
noblement cet avantage.

Mr de Baſville, Maiſtre d
Requeſtes, Fils de feu Mr
Premier Préſident de Lamo
gnon, & Frere de Mr l'A
vocat General qui porte c
nom, a eu l'Intendance d
Poitou. L'exactitude qu'il
toûjours fait paroiſtre dan
les fonctions de ſa Charge
jointe au ſincere raport qu'
fit au Roy de l'Affaire de
Remparts, & qui obligea S
Majeſté à prononcer contr
Elle-meſme, fait aſſez con

noiſtre ce qu'on doit atten-
dre de ſa probité, dans cette
grande & importante Com-
miſſion. C'eſt une vertu ſi
fort attachée à ceux de cette
Famille, qu'elle y peut paſſer,
ainſi que l'eſprit, pour heré-
ditaire. Ce que je vous ay
dit dans cinq ou ſix de mes
Lettres des ſoins de Mr de
Marillac, pour tout ce qui a
regardé la Converſion des
Religionnaires de Poitou, ne
vous peut avoir laiſſé ignorer,
qu'il eſtoit Intendant de
cette Province. Les ſervices
qu'il y a rendus à Sa Majeſté,

l'ont tellement ſatisfaite, que pour l'en récompenſer, Elle a permis que Mr de Marillac ſon Pere ſe démiſt en ſa faveur de ſa Charge de Conſeiller d'Etat. Je vous ay ſi ſouvent parlé de cette Maiſon, que la crainte de repéter m'empeſche aujourd'huy de vous en rien dire.

Le Carnaval s'eſt paſſé icy avec des marques d'une joye ſi genérale, qu'on a connu aiſément qu'elle eſtoit l'effet de l'heureux repos dont le Roy nous fait joüir. Jamais il n'y eut tant de Parties de diver-

lement, jamais tant de
mptueux Régales, & ja-
ais tant d'affluence de
onde à l'Opéra, & aux
omédies. Les deux dernie-
s Pieces nouvelles que l'on
représentées, ſont *Zéloniде*
rinceſſe de Sparte, & *le Pa-*
ien. L'Autheur de la pre-
ière eſt un Homme de mé-
e, qui s'eſt acquis grande
putation par tout ce qui eſt
rty de ſa Plume. Il y a
ngtemps qu'il a l'eſtime
rticuliere de Mr Péliſſon.
parfaite connoiſſance
un auſſi honneſte Homme,

ne luy pouvoit inſpirer qu
beaucoup d'eſprit, & de no
bles ſentimens. Auſſi les voit
on briller dans toute ſa Piece
C'eſt ce meſme Mr Genes
qui a remporté l'un des pre
miers Prix de Poëſie, que l'A
cadémie Françoiſe a diſtri
buez. Il accompagna Mr l
Duc de Nevers, lors qu'
conduiſit Madame la Du
cheſſe Sforce en Italie. L'eſ
prit de ce Duc eſt connu d
tout le monde, & c'eſt un
preuve qu'on en a beaucoup
que de mériter d'avoir part
ſon eſtime. Ce Voyage eſ

cauſe que Mr Geneſt nous a
donné la deſcription de Ti-
voly. C'eſt un Ouvrage que
e vous ay envoyé dans quel-
qu'une de mes Lettres, & je
me ſouviens que vous l'avez
admiré. Vous pouvez juger
par les beaux Vers, dont il
eſt remply, que ſa Tragédie
en eſt toute pleine. On les
fort applaudis, & les plus
Critiques ſont tombez d'ac-
ord que c'eſtoit avec juſti-
e. Mr le Maréchal Duc de
Vivonne régala de cette Pie-
e une fort belle Aſſemblée,
e ſoir du dernier jour du

Carnaval. Elle fut meſlé
d'Intermedes de Muſique
Tout fut éclatant dans cett
Feſte. Mr de Vivonne la don
noit, c'eſt aſſez dire.

Le Pariſien, Comédie nou
velle, a eſté joüé alternative
ment avec Zélonide. Le
plus portez au chagrin ſe di
vertiroient à cette Piece. On
y rit par tout ; & il ſeroit ma
aiſé de ramaſſer dans un ſeu
Ouvrage un plus grand nom
bre de choſes plaiſantes. El
le a cela de nouveau, qu'il y
a un Perſonnage de Femme
tout Italien. Mademoiſelle

Guerin

Guerin, à quicette Langue
eſt familiere, ſoûtient ce rô-
e admirablement, & y fait
paroiſtre avec beaucoup d'a-
vantage cette fineſſe d'eſprit,
dont elle accompagne tout
ce qu'elle joüe.

Les Bals ont eſté en fort grand nombre. Celuy qu'a donné le Fils de Mᵉ Talon, qui dans ſon peu d'âge eſt un prodige d'eſprit, méritoit bien l'illuſtre Aſſemblée qui s'y trouva. Mʳ le Duc de Bourbon luy fit l'honneur d'y venir, accompagné de Mʳ le Chevalier de Longue-

ville, de Mr le Prince de Tin
gry, & de Mr de S. Simon
Vous ſçavez, Madame, qu
ce jeune Prince eſt auſſi con
ſidérable par ſes belles qua
litez, que par la grandeur d
ſa naiſſance. C'eſt une mer
veille de voir dés ſes premie
res années, combien ſon diſ
cernement eſt juſte ſur l
vray mérite. Comme il en
connoiſt beaucoup dans l
Fils de Mr Talon, il fut bien
aiſe de luy marquer ſon eſti
me dans l'occaſion du Bal
dont j'ay commencé à vous
parler. La plus belle Jeuneſſ

le la Cour en partagea les
plaiſirs, ainſi que Mrs les
Marquis de Pouſſé & de
Rouſſillon, & Mrs de Chail-
ou & de Miramion. On y
vit Meſdames de Buſſy, de
Menillet, & de Berulle. Ma-
demoiſelle de Seraucourt y
parut avec éclat. On y admi-
ra Mademoiſelle d'Acigné,
& tout le monde demeura
ſurpris des charmes naiſſans
de la jeune Mademoiſelle
Barentin. Le petit Mr Talon
ayant dancé, mit un grand
Carreau ſur une Eſtrade &
y fit aſſeoir la Reyne du Bal,

qu'il avoit choisie à peu pre
de son mesme âge. Il luy de
bita cent choses galantes qu
n'estoient point d'un Enfan
Aussi l'est-il moins qu'il n
paroist. Ce que je vay vou
en dire en est une preuve.
estoit un jour chez Madam
la Duchesse, & faisoit sa cou
à Mesdemoiselles de Bour
bon & de Montmorency
Ces jeunes Princesses se di
vertissant à de petits jeux, l'a
voient mis de la partie; &
Mademoiselle de Montmo
rency estant obligée de l
baiser, comme il la vit s'a

vancer vers luy, il ſe retourna
ſans s'émouvoir, & mettant
un genoüil en terre, il luy
baiſa le bas de la Robe, en
uy diſant, *Ah! ma Princeſſe,*
qu'allez-vous faire? Tout ce
qu'il fait & tout ce qu'il dit
eſt au deſſus de l'imagina-
ion; & ſi Mr l'Avocat Ge-
neral Talon n'eſtoit pas le
Pere d'un Enfant ſi accom-
ply, on ne pourroit croire
qu'il euſt autant d'eſprit qu'il
en a.

Monſieur avoit eſté ſi con-
ent du premier Bal que luy
donna Mr de Mannevillete,

qu'il luy demanda une se
de Assemblée, à laque
ne manqua pas de se t
ver. Tout ce qu'il y a de
illustre à la Cour, s'y es
rendu exprés, y demeura
ques à quatre heures du
tin. Tout s'y passa avec
mesmes apprests, & la
me affluence de Perso
du premier Rang, qu'o
avoit veuës la premiere f
ce qui fait dire que c
Maison est le sejour d
joye & de la magnifice
L'Opera d'Atis, la Com
Françoise, l'Italienne, &

Bal, ont fait tour à tour les di-
vertissemens de Leurs Maje-
tez. Il y a eu quelques Bals
où la Cour estoit parée, &
rien n'en peut exprimer l'é-
clat. On ne peut douter qu'il
ne fust fort grand, les Fran-
çois estant toûjours si bien
unis, & ayant si bonne mine,
que pour paroître beaucoup,
ils n'ont pas besoin d'un aju-
stement extraordinaire.

Je quitte les belles & nom-
breuses Assemblées, pour
vous faire part d'un teste-à-
teste, qui n'a pas esté heu-
reux pour deux Amans tra-

verſez dans leurs amours.

Un Homme de Robe, eſtimé par tout pour ſes belles qualitez, voyoit une jeune Demoiſelle, qui ayant beaucoup de bien, avoit encor plus dequoy engager un honneſte Homme par ſon eſprit & par ſon mérite, que par l'avantage qui luy eſtoit ſeûr du coſté de la Fortune. Il avoit accés chez elle par le privilege d'une alliance un peu éloignée; & ce privilege luy donnant ſouvent l'occaſion de luy parler ſans témoins, il en profita ſi bien,

que luy témoignant beau-
coup d'amour, & ayant l'hu-
meur fort insinuante, il l'en-
gagea enfin à luy dire que les
assurances qu'il luy donnoit
de sa passion ne luy estoient
point desagreables. Leur in-
telligence augmenta avec le
temps; & si la Belle eust esté
maistresse absoluë de ses vo-
lontez, l'Officier eust pû se
répondre de son choix; mais
elle avoit une Mere, dont
l'aversion pour les Gens de
Robe avoit paru en plusieurs
rencontres; & ce n'estoit pas
une chose aisée que venir

& avant qu'on luy permiſt de rendre aucune viſite, elle la pria de luy donner quelque temps pour ſe conſulter elle-meſme ſur une affaire de cette importance. Elle demanda ce temps pour avoir celuy de prendre conſeil de l'Officier. Cette nouvelle le mit dans un trouble qu'il vous eſt aiſé de concevoir. Quelques devoirs qu'il euſt rendus à la Mere, il ſe voyoit un Rival trop redoutable pour conſerver l'eſpérance de la faire entrer dans ſes intéreſts. Ainſi il n'en eut

qu'en ſa Maiſtreſſe, qui ayant
pour luy une veritable eſti-
me, luy promit d'eſtre con-
ſtante, & ſe ſervit de mille dé-
tours pour ſe diſpenſer de
donner parole en faveur du
Cavalier. La Mere étonnée
d'une réſiſtance qu'elle n'a-
voit pas préveuë, commença
de ſoupçonner l'attachemét
ſecret de ſa Fille. Elle fit re-
flexion ſur le changement de
l'Officier, qui eſtant naturel-
lement fort enjoüé, eſtoit
tout d'un coup devenu cha-
grin; & les obſervant tous
deux lors qu'ils ſe parloient

en ſa préſence, elle crût voi
dans leurs yeux le ſecre
qu'ils luy cachoient, & ne
douta plus qu'ils ne s'aimaſ-
ſent. Elle en fit grand bruit,
& dit des choſes ſi fâcheuſes
à ſa Fille, que cette aimable
Perſonne en eſtant outrée,
s'échapa enfin à luy répon-
dre, que s'il eſtoit vray que
l'Officier euſt touché ſon
cœur, les voyes qu'on pre-
noit n'aideroient pas fort à
l'en bannir. Ce fut aſſez dire
pour faire prendre à la Mere
les plus violentes réſolutions.
Elle défendit à l'Officier de

venir jamais chez elle, &
garda sa Fille si étroitement,
que l'ayant toûjours devant
es yeux, elle luy osta papier
& encre, de peur que la nuit
lle n'écrivist quelque Billet.
Ainsi il luy estoit impossible
le voir son Amant, ou de
uy donner de ses nouvelles.
Lors qu'elle alloit à l'Eglise,
a Mere l'accompagnoit; &
out ce que pouvoit faire
'Officier qui en sçavoit
'heure, c'estoit de la regar-
ler de loin, & de luy mar-
quer par l'abatement de son
visage, la douleur ou elle

eſtoit. Quinze jours s'eſtan
paſſez dans cette contrainte
elle s'ennuya de ne point par
ler à l'Officier; & voulan
prendre avec luy de juſte
meſures ſur ce qu'ils auroien
à faire, elle luy fit dire pa
une Servante, qu'elle trouv
moyen de gagner, qu'il ſ
rendiſt dans ſa Ruë entre mi
nuit & une heure; que le
feneſtres de ſa Chambre eſ
toient aſſez baſſes, & qu
tout le monde eſtant alor
endormy, ils pourroient s'en
tretenir de leurs affaires. I
ne manqua point au rendez

ous; & pour ne mener aucun
e ſes Gens, il prit un Car-
oſſe de loüage dans lequel
ſe rendit à la Porte de la
Belle. Il fit ranger ce Car-
oſſe contre la muraille, &
yant monté ſur l'Impériale
ors qu'elle parut à la fe-
eſtre, il euſt pû ſans peine
ntrer dans ſa Chambre, ſi
lle euſt voulu y conſentir. Ils
e parlerent une partie de la
uit, & comme l'amour n'a
amais aſſez de temps pour
'expliquer, ils prirent heure
deux jours de là pour un ſe-
cond rendez-vous. Il fut

moins heureux que le pre
mier. A peine commen
çoient-ils à s'entretenir, qu'u
des Domeſtiques de la Mai
ſon ouvrit ſa feneſtre pou
quelque neceſſité. Malheu
reuſement la Lanterne eſtoi
tout proche de celle où l'Of
ficier avoit converſation. Ce
Domeſtique ayant aperçeu
un Homme ſur l'Impériale
d'un Carroſſe, crût qu'il ve
noit voler la Maiſon, & ſe
mettant à crier de toute ſa
force, il fut entendu des Ar
chers du Guet, qui dans ce
moment entroient dans la

Ruë. Ils coururent au Car-
roſſe, & ſe ſaiſirent de l'Offi-
cier qu'ils virent deſcendre
de l'Impériale. La crainte
qu'il eut d'intéreſſer l'hon-
neur de la Belle, ſi quelqu'un
de la Maiſon venant à ſortir,
le reconnoiſſoit, luy fit ſon-
ger à ouvrir ſa Bource. Il en
tira vingt Loüis qu'il mit en-
tre les mains des Archers, en
les priant ſeulement de le me-
ner à trois Ruës de là, où ils
examineroient s'il méritoit la
priſon dont ils l'avoient d'a-
bord menacé. Les Loüis fi-
rent effet. Une partie des Ar-

chers monta avec luy dans le
Carroſſe. Les autres ſuivirent
& quand ils furent aſſez éloi-
gnez, l'Officier ſe fit con-
noiſtre, & leur apprit que
des intereſts d'amour l'a-
voient fait ſurprendre où ils
venoient de le voir. Comme
il les pria de le remener chez
luy, il leur fut aiſé de voir
qu'ils luy avoient fait injure
en le traitant de Voleur. La
mauvaiſe mine du Cocher, le
Carroſſe de loüage propre à
recevoir un vol, & le manque
de Laquais, tout cela juſti-
fioit ce qu'ils avoient crû de

uy. Ils luy ſervirent d'eſcorte
our ſes vingt Loüis qu'il ne
oulut point reprendre. L'A-
anture s'eſt paſſée ſur la fin
du Carnaval, ſans qu'on m'ait
pû dire ſi l'Officier & la Belle
e ſont reveus depuis ce
emps-là.

Je vous envoye une ſe-
conde Chanſon dont vous
urez lieu d'eſtre ſatisfaite.

AIR NOÜVEAU.

QVand nous allons, jeune Ber-
gere,
Chanter ſur la verte Fougere
La douceur des beaux jours,

Ah, que n'eſtes vous aſſez tendre,
Pour y faire auſſi-bien entendre
Celle de nos amours ?

Mr de Boisfranc, Maiſtre des Requeſtes, épouſa Ma demoiſelle de Soyecourt, le Jeudy cinquiéme jour de ce mois. Il eſt Fils de Mr de Boisfranc, Sur-Intendant des Finances de Son Alteſſe Royale. La ſageſſe, & les bons & agreables ſervices du Pere ont fait mériter au Fils la ſurvivance de cette importante Charge. On n'en peut mieux réplir les devoirs qu'a fait M de Boisfranc. Si par un mérite

ſingulier il a eu la gloire de
s'acquérir l'eſtime & la con-
fiance de Monſieur, il a en-
cor gagné, par une droiture
d'ame généralement connuë
& par des paroles que les ef-
fets ont toûjours ſuivies, l'af-
fection de tous ceux qui ont
eu affaire à luy. Mr de Bois-
franc le Fils a beaucoup d'eſ-
prit. Il eſt bien fait, & ſes ma-
niere ſont ſi honneſtes & ſi
engageantes, qu'on ne peut
le voir ſans l'eſtimer. Il a eſté
Conſeiller au Parlement, &
quoy que peu avancé en âge,
il y a déja ſix ans qu'il eſt

Maiſtre des Requeſtes. Un
Homme d'un mérite ſi par-
fait ſembloit n'eſtre né que
pour faire le bonheur d'une
Perſonne accomplie. Il l'a
trouvée en Mademoiſelle de
Soyecourt, Fille de feu Mr le
Marquis de Soyecourt de
Bellefouriere, Grand Véneur
de France, & Chevalier des
Ordres du Roy. Elle eſt tres-
bien faite, a des cheveux cen-
drez les plus beaux du mon-
de, de l'eſprit infiniment, &
jouë parfaitement bien du
Claveſſin. Madame ſa Me-
re eſt Sœur de Mr le Préſi-
den

dent de Maisons. C'est ene Femme tres-sage, & qui a toûjours conduit les affaires avec beaucoup de prudence. Aussi dans la plûpart des complimens qu'on luy a fairs sur ce Mariage, ainsi qu'à Mr de Boisfranc le Pere, on leur a dit à l'un & l'autre qu'ils avoient toûjours marqué une fort grande conduite, mais qu'on n'en pouvoit montrer davantage qu'ils avoient fait dans cette rencontre. Monsieur fit l'honneur aux Mariez de les aller voir aussi-tost apres leurs Epousailles.

Si vous voulez vous donn
la peine de revoir ma Let
du mois d'Aouſt de l'ann
1678. vous y trouverez l'Ava
ture d'une Demoiſelle
qualité, morte d'amour po
un Cavalier d'un grand m
rite. Ce Cavalier, qu'on a
pelle Mr de Martiny, ave
reſſenty ſi vivement la per
de cette aimable Perſonn
qu'il ſembloit eſtre à couve
des charmes de toutes l
Belles. On avoit tâché in
tilement depuis quatre an
de luy faire prendre que
ques engagemens ; mais e

fin il s'eſt rendu, & a épouſé Mademoiſelle de la Tour Dabots, au commencement de ce mois. C'eſt une jeune Heritiere de Bourgogne, qui eſt toute aimable. Elle eſt de la Maiſon de Bougnes, & de Chaſtellux. Dans celle de Bougnes, il y a eu un Chancelier d'Eſpagne en 1147. & un Maréchal de France ſous Charles VII. Dans celle de Chaſtellux, les alliances en ſont tres-conſidérables. Ce Mariage s'eſt fait avec une égale ſatisfaction des Parties intéreſſées. Mr de Martiny,

eſt un Cavalier auſſi galan
que ſpirituel ; & la violen
paſſion que je vous ay d
qu'il avoit cauſée, & qui
eſté ſuivie d'un ſi funeſte ſu
cés, fait aſſez connoiſtre qu
eſt dangereux de l'écouter.

Mr le Duc d'Uſés, apres un
maladie tres - dangereuſe
joüit à préſent d'une parfai
ſanté. Il a eu une Fiévre con
tinuë pendant ſix ſemaines
& une opreſſion de poitrine
dont on a détourné la fluxio
par onze ſaignées faites à pr
pos. Mrs Tuillier & Sero
l'ont tiré d'affaires. Il n'

avoit pas dix jours que Mada-
me la Ducheſſe ſa Femme
eſtoit accouchée, lors que la
Fiévre le prit, & l'accouche-
ment avoit eſté tres-fâcheux.
Mr le Duc d'Uſés, Made-
moiſelle de Cruſſol ſon aînée,
& Mademoiſelle de Floren-
ſac ſa cadete, eſtoient en mê-
me temps en danger de
mort, Mademoiſelle de Cruſ-
ſol ayant eu prés de cinquan-
te redoublemens de Fiévre
continuë. On peut dire que
Madame la Ducheſſe d'Uſés
les a ſauvez tous, les lumieres
de ſon eſprit s'étendant juſ-

que ſur la Medecine. Il ne
s'eſt rien fait ſans ſon con-
ſentement ; mais l'on a fai
pluſieurs choſes par ſon or-
dre ſeul, dont l'heureux ſuc-
cés a viſiblement paru. Elle
eſtoit nuit & jour en action,
& préſente à toutes les Con-
ſultations. On auroit peine à
exprimer la douleur qu'a fait
paroiſtre Mr le Duc de Mon-
tauſier pendant cette mala-
die. L'aſſiduité qu'on luy a
veuë auprés de Mr le Duc
d'Uſés ſon Gendre, eſtoit
ſuivie d'une inquiétude qui
ne luy laiſſoit aucun repos.

C'eſtoit avec beaucoup de
uſtice qu'il craignoit pour
uy. La Cour euſt perdu en
a Perſonne l'un de ſes plus
beaux ornemens.

La premiere des Enigmes
lu dernier Mois eſtoit *l'Al-*
habet. Alcidor du Havre, en
renfermé l'explication dans
e Rondeau, ſur les meſmes
imes dont ſon Autheur s'eſt
ervy en la propoſant.

PAr l'Alphabet on peut nommer
les Dieux,
Tous leurs beaux Faits contenus ſous
les Cieux,
Les Elémens, leurs vertus, leur
uſage,

Chaque saison, & quel est son ou-
vrage,
Pour maintenir tous les ans ces bas
Lieux.

SS

Par son secours l'on voit toûjours
joyeux
Les Beaux Esprits, les Galans, les
Pieux,
Qui de tous Biens sçavent faire
assemblage
Par l'Alphabet.

SS

Il fut l'Amy de nos Peres tout vieux,
Il a servy pour nos propres Ayeux,
Il sert encor à tous ceux de nostre
âge;
Mille bienfaits enfin, & davantage,
Sont présentez tous les jours à nos
yeux
Par l'Alphabet.

Ceux qui ont expliqué cette meſme Enigme dans ſon vray ſens ſont, Mrs Peigné, Conſeiller au Chaſtelet d'Orleans; De Gyves, Premier Avocat du Roy au meſme lieu; Re. de S. Martial; De Corbigny, de la Ruë de la Harpe; Subligeau, Maiſtre Garde des Marchands Merciers de Paris; Couturet; Buret, de Vitré en Bretagne; Boleſme, âgé de quinze ans, ou le jeüne Autheur de la Victoire; Pinchon, de Roüen, De la Varenne, & Poirier, de Mer; Daſſy, de Vernon; Le

Solitaire des Perdreaux; La belle Indiférente de Dreux, & ſon Amant fidelle; La Belle Fille Veuve, de la Ruë du Colombier d'Orleans; Sylvie, du Havre; La belle Acidalie, de la Ruë des cinq Diamans; La Nymphe Sauvage, de la Ruë de Seine; Le Berger Floriſte; L'Inventeur de la Maſcarade blanche, de la Ruë Quinquempois; Le Senliſois, d'Orleans; Le petit Notaire, de la meſme Ville; Les Aſſociez de la Place aux Chats, de la Ruë S. Honoré; Le Mantois Galant cher priſé,

dans l'enceinte du Palais; L'Amant conſtant de la belle Préau, de la Ruë Quinquempois; L'aimable Marquis de Mar...Page de la grande Ecurie; L'agreable Marſeillois, Penſionnaire du College d'Harcour; L'Aſpirant de l'Ordre Philoſophique; & Tamiriſte, de la Ruë de la Ceriſaye.

En Vers, Meſdemoiſelles Maurice, Roullin, & Planſon; Meſſieurs de Boiſmallard; Rault, de Roüen; Droüart de Roconval; L'Abbé d'Arly, de la Ruë Sainte

Avoye ; J. Bouchard Preſtre, de Tours ; L. Bouchet, ancien Curé de Nogent le Roy ; Wallon de Beaupuis, de Beauvais ; Du Hamel, Précepteur de Mrs Hebert de Roüen ; Baricot, du Havre ; De Corday, pres Falaiſe ; E. Foineau, Soûchantre de la Cathédrale de Vennes, & Recteur du Maine ; Siloſt, d'Orleans ; Priollet de Dourdan, du College de Beauvais ; L'Abbé de Rochefort, de la Ruë de Richelieu ; Le Comte de Montaigu, de la Ruë Sainte-Croix de la Bretonnerie ;

Henry Varlet, de Reims, Phi-
ſicien à Troyes ; Varlet, Me-
decin de Caen ; Le Corde-
lier, de la meſme Ville ; De
Clelban ; Richer, Preſtre,
Vicaire d'Arcyes ſur Aube;
Le Chevalier de Louriac, en
Vers Gaſcons ; L'aimable de
Bretignieres, de Tilliers pres
Verneüil au Perche ; Ma-
non Bonoda, de la Ruë de
Poitou au Marais ; La jeune
Nymphe inſenſible, du Faux-
bourg S. Germain ; La belle
Accordée à l'Anagrame, *Elle*
va aimer, de Laigle ; La
Brune à l'Anagrame, *Jeune*

lien d'ames; L'Albaniſte, de Roüen; Il Paſtor fido, de la Ruë S. Nicolas du Chardonnet; Le Solitaire du Parnaſſe, de Reims; Les deux Affligez ſans ſujet; L'aimable Chevalier Paquier, de la Ruë de la Harpe; Le Diſciple de feu Moliere Pariſien, Receveur à Troyes; L'Amant timide de la belle Héron; Gygés; Floridor; & Lyſidor, du Havre. On a encor expliqué cette Enigme ſur *les Heures, & un Livre à prier Dieu.*

Pluſieurs Perſonnes ont expliqué la ſeconde ſur une

Boëte de Sapin ; mais Mr. Daubaine, & l'Enfant des deux Sœurs d'Aumale, qui ont auſſi trouvé l'Alphabet, ſont les ſeuls qui l'ayent expliquée ſur *la Boëte à Perruque*, ou *à Cheveux*, qui en eſtoit le vray ſens. Voicy ce qu'en a dit le premier.

VOſtre galante Boëte, ingénicux
Mercure,
M'a mis longtemps à la torture.
Ie n'ay jamais ſoufert de maux plus
rigoureux.
Auſſi ſuis-je à douter encore,
Si c'eſt une Boëte à Cheveux,
Ou bien la Boëte de Pandore.

Les autres ſens qu'on luy a
donnez ſont, *une Caſſete, un*
Carroſſe, un Maſque ou Loup,
une Boëte de Senteur, une Ar-
moire, une Chaiſe roulante, le
Coton, une Couche, un Man-
chon, de la Dentelle, le Lin, le
Parfum, de la Toile, & un Bon-
net de pluche.

Les deux nouvelles Enig-
mes que je vous envoye ſont
du meſme Autheur. Il ſe ca-
che ſous le nom du Mantois
Galant cher priſé, dans l'en-
ceinte du Palais.

ENIGME.

C'Eſt moy qui fais valoir un joly
Flageolet,
Sans moy l'on n'entendroit jamais
le Décalogue;
Je fais au Roſſignol céder le Roy-
telet,
Et ſeule je produis la Nymphe de
*l'*Eglogue.

SS

Je régne au Parlement, je régne au
Chaſtelet;
Utile à l'Ecolier ainſi qu'au Péda-
gogue,
Je diſtingue un Marin d'un terreſtre
Mulet,
Et ſuis tout ce qu'il faut pour un ex-
cellent Dogue.

Fevrier 1682.

Le Palais d'où je sors estant bien
écuré,
J'ay souvent un effet si charmant
pro-curé,
Qu'on en a veu pâmer les Hommes
& les Belles.

Ne me va point chercher par dela
*l'*Hellespont,
Je suis en toy, Lecteur, & cecy te
rép ond
Qu'en t'informant de moy, tu dis de
mes nouvelles.

AUTRE ENIGME.

J'Ay le corps fait ainsi qu'un Fla-
geolet,
L'esprit contraire aux Loix du Dé-
calogue;

Je ne sers guére à moins qu'un
Roytelet,
*Plutoſt matiere à l'Ode qu'à l'*Eglogue.

Je fais trembler le meilleur Chaſtelet,
Comme la Garde avec ſon Pégogue;
Car j'abats tout, Homme, Cheval,
Mulet,
Bien que je ſois enchaîné comme un
Dogue.

Meſme ſouvent m'ayant mal écuré,
*Mon Gouverneur s'eſt le mal pro-*curé,
*Dont il vouloit accabler les Re-*belles.

*Comme ſur Terre, ainſi ſur l'*Helleſpont

Je ſuis un Foudre à qui rien ne
répond;
Heureux quiconque en ſçait peu de
nouvelles!

Vous voyez, Madame, pa
ces deux Enigmes faites ſu
les Bouts-rimez du Flageol
& du Décalogue, qu'ils on
cours en toutes choſes. E
voicy deux que l'on m'a dón
depuis cette Lettre commen
cée. Ils vous plairont, pu
que vous aimez les choſe
d'eſprit. Un Homme de fo
grande qualité en eſt l'Au
theur. Comme il prend ſoi
de cacher ces ſortes d'Ou

vrages, qu'il fait presque toûjours sur le champ, & qu'il brûle ensuite, apres les avoir fait voir à quelqu'un de ses Amis, on a grande peine à les recouvrer, à moins qu'on ne luy fasse une espece de trahison, en les retenant de mémoire pendant qu'il les lit.

POUR UN AMANT malheureux.

NOn, je ne connois plus ny Luth, ny Flageolet,
I'obeis sans contrainte aux Loix du Décalogue.
On ne me verra plus gay comme un Roytelet,

Et la triſte Elégie eſt enfin mon
Eglogue.

SS

Plus ſombre & plus captif qu'on n'e
au Chaſtelet,
Un amour ſans eſpoir eſt mon ſeul
Pédagogue;
Le cruel m'a chargé de fers comme
un Mulet,
Il eſt ſur tous mes ſens acharné comm
un Dogue.

SS

D'agreables penſers mon cœur eſt
écuré;
Tout preſt à me jetter aux pieds de
mon Curé,
Ie tiens les yeux baiſſez, ſans re-
garder les Belles.

SS

Les ruiſſeaux de mes pleurs groſſi-
*roient l'*Helleſpont;

Quand j'acheve un ſoûpir, un autre luy répond,
Et je fais en ſecret mille plaintes nouvelles.

A UN AMY ABSENT.

L'*Heureux Berger qui dance au ſon du* Flageolet,
Le Devot qui voit ſuivre en tout le Décalogue,
L'Enfant qui par fineſſe a pris un Roytelet,
Le Bel Eſprit qui lit une charmante Eglogue,

Le Priſonnier qui ſort enfin du Chaſtelet,
L'Ecolier éloigné d'un rude Péda-gogue,

L'Avare qui d'argent voit charger
son Mulet,
Le petit Chien tiré des pates d'un
grand Dogue,

SS

Le Bourgeois qui par tout voit son
Meuble écuré,
L'Infirme qui n'a plus sa Garde &
son Curé,
Le Coquet doucereux assis entre les
Belles,

SS

Le Voyageur sauvé des flots de
*l'*Hellespont,
Le Courtisan pour qui le gros Mar-
chand répond,
Sont moins contens que moy quand
j'ay de vos nouvelles.

Voicy trois autres Sonnets
dont le premier est de Mr de
Benserade

Benſerade; & le ſecond, des Freres du Cloiſtre de S. Pierre à Géneve.

SUR LA GROSSESSE de Madame la Dauphine.

QUe de Gens vont dancer au ſon du Flageolet,
Quand du Royal Hymen l'Autheur
du Décalogue
Fera naiſtre à la France un nouveau
Roytelet,
Pour lequel nos Bergers feront plus
d'un Eglogue!

SZ

Le Parlement en Corps, ſuivy du
Chaſtelet,
Et du Païs Latin la Troupe Péda-
gogue,
Fevrier 1682.

Iront à ſon Berceau tous en pas de
Mulet,
Et Saintot devant eux ſera fier
comme un Dogue.

ZS

Tout pour le recevoir ſera bien
écuré;
Pour moy, ſi je pouvois devenir ſon
Curé,
Ie ſerois plus heureux que de plaire
aux plus belles.

ZZ

*Sa gloire volera juſques à l'*Hel-
leſpont,
Le Sang victorieux des Bourbons
en répond,
Et le Turc dans quinze ans en ſçaura
des nouvelle;.

CONTRE LA BIZARRERIE des Bouts-rimez du Flageolet & du Décalogue.

A Dieu, je laisse-là Trompete &
Flageolet,
Mon Pégaze s'effraye au bruit du
Décalogue,
Tout le fait se cabrer, jusques au
Roytelet;
Comment dans ce Sonnet faire entrer
une Eglogue?

Ie ne sçay point plaider; que faire au
Chastelet?
Ay-je besoin icy d'un fâcheux Pé-
dagogue?
Pour loüer cet Enfant, à quoy bon
un Mulet?
Diray-je qu'il sera plus valeureux
qu'un Dogue?

SS

Non, mon cerveau n'eſt pas aſſez bien écuré.

La belle liaiſon d'un Prince & d'un Curé!

Ie crains bien que ce mot ne faſſe peur aux Belles.

SS

*Quand je veux le mener aux bords de l'*Helleſpont,

Il me ſemble d'oüir Deſpreaux qui me répond,

Que cet Exploit n'eſt pæs encor dans nos Nouvelles.

A MADAME LA DAUPHINE.

ON ne peut pas toûjours joüer du Flageolet,

Conformer ſes deſirs aux Loix du Décalogue,

Entendre dans les Bois chanter le
Roytelet,
Et chéry des Neuf Sœurs, ne faire
qu'une Eglogue.

SS

On n'eſt guére en humeur de rire au
Chaſtelet,
Et l'on eſt trop geſné d'avoir un
Pédagogue,
Qui dans tout ce qu'il veut, plus teſtu
qu'un Mulet,
Pour ſe faire obeïr, fait plus de bruit
qu'un Dogue.

SS

Lors que de ſes pechez il faut eſtre
écuré,
On ne va pas toûjours les dire à ſon
Curé,
Et l'on ſe laſſe enfin des choſes les
plus belles.

SE

Mais ſi celuy qui fit la Terre &
l'Helleſpont,
En vous donnant un Fils, à nos
deſirs répond,
Quel plaiſir d'en parler ſur des rimes
nouvelles !

Si ces Bouts-rimez ont paru bizarres, en voicy d'autres donnez par Mr Mignon, Maiſtre de la Muſique de Noſtre-Dame, qui le paroîtront encor davantage.

Pan, Guenuche, Satan, Pluche,
Fan, Ruche, Lân, Autruche,
Hoc, Troc, Niche, Par, Friche,
Car.

Il invite tous les Beaux

Eſprits à y travailler, & promet la Médaille du Roy à celuy qui les aura mieux remplis à la loüange de Sa Majeſté. On cachetera ces Bouts-rimez, qui ſeront reçeus chez luy juſqu'à Paſques, dans la Maîtriſe, au Cloiſtre Noſtre-Dame. Il y aura des Juges nommez pour donner le Prix.

Je vous ſçay bon gré, Madame, de ce que vous dites que ſi vous eſtiez icy, vous auriez peine à vous empeſcher de faire une déclaration d'amour à l'Ambaſſadeur de

Maroc. Comment n'aimer pas un Homme qui a ſi bien ſceu connoiſtre ce qui rend le Roy le plus grand Prince du Monde? Les loüanges, qui ſortent de la bouche d'un Etranger, ne peuvent eſtre ſuſpectes, & quand il parle ſi avantageuſement d'un autre que de ſon Maiſtre, il faut qu'il y ſoit contraint par la verité. Si je raportois tout ce qu'il a dit de Sa Majeſté en mille rencontres, je vous envoyerois de gros Volumes, & non une Lettre. Il vit un jour un Homme de guerre

eſtropié d'un bras, & ayant appris que c'eſtoit un Officier qui avoit eſté bleſſé à l'Armée, il luy dit, *Qu'il n'avoit rien à craindre, & que connoiſſant le Roy, il eſtoit fort ſeûr que ce grand Prince ſeroit ſon Bras.* Cet Officier ayant répondu qu'il ne s'eſtoit pas trompé, & qu'il recevoit du Roy une Penſion conſidérable, l'Ambaſſadeur adjoûta, *Qu'il n'y avoit que les Gens de guerre que l'on duſt conſidérer; que les autres Hommes n'eſtoient la plûpart propres à rien, & qu'on en voyoit beaucoup moins*

utiles dans le Monde que n'eſ
toient les Femmes, puis que le
Femmes ſervoient du moins a
ménage. On le mena à Ver
failles au commencement d
ce mois. Il fut ſurpris de l
beauté des Apartemens, &
ſur tout d'y voir tant d'Ar
genterie. Apres qu'il en eu
examiné le travail, on lu
donna le plaiſir des Eaux. I
dit avec de fort grandes mar
ques d'étonnement, *Qu'il n*
s'eſtoit pas attendu à ce qu'i
voyoit, parce que la Nature leu
en avoit donné d'admirables e
leur Païs; & que ce qui lu

causoit le plus de surprise, estoit
de voir que dans ce Lieu-là,
l'Art alloit beaucoup au dessus de
la Nature. Il n'admiroit point
par complaisance, & sans
sçavoir ce qu'il admiroit. Il
faisoit de temps en temps ar-
rester les Eaux pour faire à
loisir ses reflexions, & n'ap-
plaudir pas sans connoissan-
ce. Il fut charmé de la beau-
té des Statuës, qu'il n'avoit
veuës qu'imparfaitemẽt pen-
dant que les Eaux joüoient,
& rien ne luy échapa de tout
ce que les beaux Arts avoient
presté d'ornemens aux su-

perbes Lieux qui les renfer-
ment. Cet Ambaſſadeur fu
reconduit à Paris, apres avoi
montré ſon eſprit dans les ga
lantes loüanges qu'il donna
aux diférentes beautez de ce
ſomptueux Palais. Le jou
précedent, il avoit vû une ſe-
conde Repréſentation d'*Atis*
& eu le matin ſon Audience
de congé du Roy. Voicy la
Traduction du Diſcours Ara-
be qu'il fit à Sa Majeſté.
Vous la devez croire exacte
& fidelle, puis que je la tiens
de ſon Interprete.

EMPEREUR DE FRANCE, LOÜIS XIV. LE PLUS GRAND DE TOUS LES EMPEREURS ET ROYS CHRESTIENS QUI ONT IAMAIS ESTE', ET QUI SERONT.

Toutes les grandes choſes que j'avois entendu dire en mon Païs de Voſtre Majeſté, ſont infiniment au deſſous de ce que j'ay vû, & appris depuis que je ſuis en France; & comment la Renommée pourroit-elle eſtre juſte en oubliant vos grandeurs de ſi loin, puis que l'application entiere d'un million de Perſonnes icy pendant toute leur vie, ne

leur ſuffiroit pas pour en connoiſtre le mérite & le prix? Je m'en retourne, apres avoir obtenu une Paix ſi ſouhaitée, & ſi avantageuſe à l'Empereur mon Maiſtre, l'eſprit remply d'un nombre ſans nombre de merveilles qui ſe confondent entr'elles. Tout ce que j'en démeſle fort diſtinctement c'eſt que comme tous les Miracles du Monde ſont dans la France ainſi toutes les grandes parties qui peuvent rendre un Empereur accomply, ſe trouvent dans Voſtre Majeſté. Il ne m'apartient pas d'en parler. Je me contente d'admirer V. M. & je me tais, e

souhaitant que le Ciel veüille donner un jour toute l'Afrique à l'Empereur mon Maistre, & à V. M. toutes les autres Parties du Monde.

Je n'ay rien voulu changer à la diction, pour n'affoiblir pas les pensées. C'est la principale chose qu'on doit regarder dans les rencontres de cette nature. Elles ont peut-estre plus de grace, & plus de force dans la Langue dont cet Ambassadeur s'est servy en prononçant ce Discours. Il me paroist qu'il a

dit beaucoup en peu de pa-
roles, & je ne ſçay ſi on pour-
roit dire davantage. Cepen-
dant il ne s'eſt preſque paſſé
aucun jour qu'en parlant du
Roy ſur divers ſujets, il n'en
ait dit des choſes nouvelles,
& fait ſon éloge d'une ma-
niere diférente. Il a meſme
adjoûté, *Que ſi on luy laiſſoit*
paſſer le reſte de ſa vie en Fran-
ce, il ne douroit point qu'il n'euſt
tous les jours de nouveaux ſujet.
d'admiration, & de loüange, tan
il trouvoit de qualitez loüable.
dans cet Empereur. Un peu
apres ſon retour de S. Ger-

main, il fut régalé d'une Col-
lation magnifique, accompa-
gnée de Symphonie, chez Mr
Aubert Introducteur des Am-
bassadeurs pres Son A. R. Il
l'a esté en plusieurs endroits
dont je ne vous parle point,
sa galanterie ayant fait sou-
haiter à tout le monde d'a-
voir le plaisir de l'entretenir.
Il a esté voir la Pépiniere.
Vous vous souvenez de ce
que je vous en dis, en vous
faisant la Rélation du dernier
Voyage du Roy à Paris. Il vit
à son retour le Dôme des Re-
ligieuses de l'Assomption,

dont il fut auſſi ſurpris qu'il
l'avoit eſté de celuy du Val-
de-Grace. Il a vû la Biblio-
theque du College des Qua-
tre Nations, autrefois celle
de Mr le Cardinal Mazarin.
Mr l'Abbé de la Poterie, qui
en eſt Bibliotéquaire, le vint
recevoir. Apres qu'il l'eut
entretenu de diverſes choſes,
il fit tomber le diſcours ſur
ce qui regarde la Religion,
& comme il eſt tres-ſçavant,
il entra adroitement dans le
ridicule de celle de Maho-
met, & dit qu'il y avoit eu
des Peres de l'Egliſe de ſon

Païs. Cet Ambaſſadeur de-
meura un peu embaraſſé. Il
ne laiſſa pas pourtant de dire
du bien de Mr l'Abbé de la
Poterie, & témoigna ſouhai-
ter de le revoir, ce qui donna
lieu de croire qu'il avoit fait
quelque reflexion ſur ce qu'il
venoit d'entendre. Il fut
étonné de la quantité de Li-
vres Arabes qu'on luy fit
voir, & crût qu'il y en avoit
plus en France que dans ſon
Païs, ſçachant que l'on en
trouvoit dans toutes les Bi-
bliotheques qui eſtoient un
peu conſidérables. Cela luy

fit dire *Que Paris ſeul renfermoit ce qu'on ne pouvoit voir que ſéparément chez les autres Nations.* On l'a mené à l'Académie de Peinture & de Sculpture ; mais comme il ne choiſit point un jour d'Aſſemblée pour y aller, & que perſonne n'eſtoit averty, il ne s'y trouva que le Concierge, qui luy montra les Tableaux & les Statuës. Il dit qu'il y reviendroit un autre jour, afin d'y voir les Etudians en exercice, lors qu'ils deſſinent d'apres le Modelle; mais il a eſté ſi occupé, qu'il

n'a pû avoir le temps de tenir parole.

Il a visité la plûpart des Communautez, & entr'autres celle de la Charité du Fauxbourg S. Germain, où il alla le Mercredy 18. de ce mois. Le Pere Athanase Tribou, Prieur du Convent, ayant eu avis de son arrivée, fit assembler une partie de la Communauté, qui le reçeut en la grande Salle de S. Loüis. Il fut conduit dans toutes les autres, contenant six-vingts seize Lits, qu'il ne pût voir sans en admirer la

propreté, & le bon ordre qui
eſtoit par tout. Il apperçeut
des Religieux ſaignant des
Malades, ce qui l'étonna, &
luy fit dire, *que la Saignée ne*
ſe faiſoit jamais en Hyver en ſon
Païs, mais ſeulement en Eté.
De là on le mena à l'Apoti-
quairie, qu'il viſita auſſi-bien
que le Droguer, contenant
pluſieurs Minéraux, Racines,
Semences, Bois, Gommes,
Animaux, & autres choſes
utiles tant pour les Emplâ-
tres que pour les Médica-
mens. En ſuite on luy fit voir
le Poudrier, qu'il obſerva

avec grande exactitude, faiſant connoiſtre qu'il n'ignoroit pas quelles eſtoient les plus prétieuſes Poudres, puis qu'il s'arreſta longtemps à examiner celles du Ruby, de la Perle, du Topaſe, de l'Hiacinthe, du Corail rouge & blanc, Pierre de Crapau, Ambre, Civete, & autres, pour la compoſition des confections d'Hiacinthe & d'Alkierme. On luy demanda ce qu'il penſoit de ces choſes, & il répondit, *que cela venoit de ſon Païs, auſſi-bien que la Science des Medecins, qui tiroit*

de là ſon origine ; mais que ſa ſurpriſe eſtoit de voir tant d'ordre dans un Hôpital public, où ce qu'il y a de plus prétieux ſe trouve pour la guériſon des Pauvres.

On le conduiſit de là par le grand Eſcalier de la premiere Court, pour entrer dans le Convent. Il alla d'abord dans le Réfectoir des Religieux, où voyant la Cloche du Supérieur, & la Chaire du Lecteur, il fit entendre qu'il comprenoit ce que cela vouloit dire. Ayant demandé à voir le Pain des Religieux, il en admira la legereté & la blancheur,

blancheur, & dit, *que les Malades ayant de ce Pain, il jugeoit bien que le reſte devoit ſuivre, & qu'ainſi il les tenoit fort heureux d'avoir de pareilles aſſiſtances.* On le fit paſſer dans la Galerie du Pere Prieur, où il aperçeut pluſieurs Cartes de Géographie, ſur leſquelles il s'arreſta fort longtemps, & fit remarquer à ſon Interprete le Lieu de ſon Gouvernement en ſon Païs. Pendant qu'il conſidéroit ces Cartes, on luy apporta la Caiſſe dans laquelle les Pierres des Taillez ſont conſer-

vées. Il en témoigna beaucoup de surprise, tant à cause du grand nombre, que de la prodigieuse grosseur de quelques-unes, y en ayant du poids de dix onces. Il en manía trois ou quatre ; & lors qu'on luy eut nommé Mr Janot pour le principal & le plus expert des Opérateurs & Chirurgiens de cette Maison, il écarta les mains, & baissa les yeux, comme par signe d'admiration. Le Pere Prieur luy demanda s'il desiroit voir l'Eglise. Il répondit, *que comme il n'estoit permis*

qu'à ceux de leur Religion de visiter leurs Mosquées, il faisoit scrupule d'entrer dans nos Temples. Il sortit fort satisfait, & fut conduit jusqu'à ses Carrosses par ceux qui avoient esté le recevoir. Ce qu'il y eut de fort remarquable, c'est que lors qu'il passa par la Salle des Blessez, il y en eut plusieurs qui se leverent, & entr'autres cinq ou six, qui depuis plus de trois mois paroissoient sans mouvement; mais la curiosité fit dans cette occasion ce que les Médicamens n'eussent pû faire si-tost.

Cet Ambaſſadeur a rendu auſſi viſite aux Chartreux. Le Pere Prieur, accompagné des Peres Officiers de la Maiſon, luy fit voir pluſieurs Cellules des Religieux, les Cloiſtres, les Peintures, & une Pompe qui eſt au milieu de leur grand Cloiſtre, pour élever l'eau, & la diſtribuer dans les Cellules. Il regarda tout avec grande attention ; & Dom Boiſard, Sacriſtain, qui ſçait les Langues, l'entretint toûjours en Italien & en Eſpagnol. Il voulut aller chez luy, où ce Pere luy montra des

Livres Arabes, Turcs, Hébreux, Ethiopiens, &c. mais il ne lût que l'Arabe, & dit qu'il n'entendoit point les autres Langues. L'Ambaſſadeur écrivit ſon nom & ſon ſeing, qu'il luy donna comme un témoignage d'une conſidération particuliere. Apres cela, on le fit entrer dans une Salle, où eſtoit ſervie une Collation de pluſieurs Baſſins de Fruit. Il en mangea avec force Sucre; & un Pere Cordelier qui ſurvint avec quantité de monde, luy ayant demandé en Eſpagnol

ce qu'il trouvoit de cette Maiſon, il dit, *que quoy qu'il n'y euſt rien veu que de beau, l'honneſteté des Religieux qui l'habitoient eſtoit ce qu'il y trouvoit de plus agreable.* Le Pere Prieur ne le quita point. Cependant il voulut aller dans ſa Cellule, afin de le remercier plus civilement chez luy. Il vit en ſuite les Offices de la Maiſon, le Jardin, & le Clos, & remonta en Carroſſe. Comme il avoit entendu parler du College de Sorbonne, il ſouhaita de le voir. Ses deux Carroſſes entrerent

dans la Court, quoy qu'il n'y eust point d'Acte, hors lequel temps les Portes demeurent fermées, si ce n'est quand Mrs de Richelieu y viennent, à qui, comme Bienfaicteurs, elles sont toûjours ouvertes. Il cósidéra le grand Perron, ainsi qu'avoit fait le feu Chevalier Bernin, qui le regarda, lors qu'il vint en France, comme l'une des plus belles choses qu'il eust jamais veuës. Mr Pic, Docteur de la Maison, le vint prendre en suite pour le conduire à la Bibliotheque. Cet

Ambaſſadeur voulut atten-
dre que les Ouvriers qui ſe
préparoient à lever un Ar-
chitrave de Marbre, & un
des petits Socles, euſſent
achevé cet Ouvrage, & il
demeura fort attentif à voir
la maniere d'enlever de gros
blocs de Marbre. Eſtant dans
la Bibliotheque, on luy mon-
tra deux Exemplaires du Ca-
nus, ou Ocean, qui eſt un
Dictionnaire Arabe, & plu-
ſieurs Livres dans la meſme
Langue, entr'autres un Al-
coran, & des Livres de Prie-
res à l'uſage des Turcs; mais

rien ne l'arreſta davantage, que les deux Volumes de *Flandria Illuſtrata*, tres-beaux & tres-bien enluminez. Celuy qui les luy montroit, luy fit remarquer juſqu'où le Roy avoit porté ſes conqueſtes. Il remarqua luy-meſme la jonction de la Sambre & de la Meuſe; & comme s'il n'euſt eu plus rien à voir apres les Conqueſtes de Sa Majeſté, il ferma le Livre, & dit en riant, *Tomus ſecundus*, de la meſme ſorte qu'on le prononce à Paris. Il fut reconduit juſqu'à ſes Carroſſes qui

l'attendoient dans la Court. Il a veu la Foire, & y remarquant tant de Richesses, il estoit surpris de ce que toutes les Boutiques de Paris ne laissoient pas d'estre ouvertes, comme si ceux qui en avoient à la Foire eussent dû faire fermer celles de la Ville. Il s'est extrémement diverty à la Comedie Italienne, qu'il a veu trois fois. Il entend la Langue, & il estoit difficile que les excellens Acteurs qui composent cette Troupe ne luy donnassent beaucoup de plaisir. Un tres-habile Hom

me de mes amis, ayant deſ-
ſiné pour ſon plaiſir, luy, &
tous ceux de ſa Suite, la pre-
miere fois qu'il alla à la Co-
médie, m'a fait la grace de
me donner leurs Portraits.
Je vous les envoye. Vous ſe-
rez perſuadée de leur reſſem-
blance, quand vous aurez
ſçeu qu'ils ont eſté deſſinez
par le meſme qui me donna
le Portrait de la Voiſin, qu'il
fit ſi bien reſſembler, quoy
qu'il ne l'euſt veuë que dans
le moment qu'on la condui-
ſoit à N. Dame. La vivacité
de ſon génie ne peut s'expri-

mer. Celuy qui eſt marqué 1, eſt l'Ambaſſadeur. L'autre marqué 2, eſt le Gouverneur de Salé. Je n'ay pas crû neceſſaire de chifrer les autres. Je vous diray ſeulement que le François eſt Mr de Rémondis, qui a eu le ſoin de leur conduite. On a negligé de le faire reſſembler, pour s'attacher davantage aux autres. Ils ſont tous placez comme ils l'eſtoient dans la Loge, & avec les meſmes attitudes.

Cet Ambaſſadeur eſtant curieux de tout ce qui re-

garde les Sciences & les Arts, on luy a fait voir l'Imprimerie de Mr Thierry, comme l'une des plus belles qui soient à Paris. Apres qu'il eut tout examiné, on le mena chez Mr le Petit, où il demanda à voir des Caracteres Arabes. On luy en montra. Il fit travailler devant luy à l'impression de quelques lignes, & on luy donna son nom imprimé, ainsi qu'à ceux de sa Suite. Ils virent ces noms avec beaucoup de plaisir, parce qu'on n'imprime point en leur Païs, & qu'il n'y a que

des Manuſcrits. J'ay oublié de vous dire qu'ils ont eſté à une Reveuë de Cavalerie de la Maiſon du Roy, que l'Ambaſſadeur trouva tres-belle, malgré la pluye, qui dura preſque pendant tout le jour. Il paſſa dans tous les Rangs, fit compliment à Sa Majeſté ſur ſa mine martiale, & dit que chaque Cavalier luy paroiſſoit un Céſar. La grande foule qu'il y avoit à Verſailles la premiere fois qu'il en alla voir les Apartemens, l'ayant empeſché de les bien conſi-
dérer, il y fut conduit une ſe-

conde fois, accompagné de
a ſeule Suite. Il remarqua
mieux toutes les beautez de
ce ſuperbe Palais; & dans la
urpriſe qu'elles luy cauſe-
rent, il dit, *qu'il y avoit tant*
de choſes à dire ſur ce qu'il voyoit,
que ne pouvant les bien expri-
mer, il avoit la bouche couſuë.
Les Préſens qu'il a faits à Sa
Majeſté, ſont un Lyon, une
Lyonne, une Tygreſſe, &
quatre Autruches. Deux
ours avant ſon depart, on
uy porta de la part du Roy,
Deux beaux Chandeliers
de Criſtal.

Deux Pendules des plus curieuſes & des plus riches.

Une douzaine de Montres de toutes ſortes, parmy leſquelles il y en a deux enrichies de Diamans, & une de Diamans & de Rubis.

Une douzaine de Veſtes des plus magnifiques Brocars.

Deux tres-beaux Fuzils, & deux Paires de Piſtolets.

Un Tapis, un Lit de repos, des Sieges, & autres Ouvrages de la Savonnerie, des plus fins & des plus beaux.

On a pris garde que dans

ous les ornemens dont ces
Préſens eſtoient enrichis, il
ne ſe trouvaſt aucunes figures
d'Hommes, d'Oyſeaux, &
d'Animaux, que l'Ambaſſa-
deur avoit declaré eſtre con-
traires à ſa Loy. On y joignit
pour ceux de ſa Suite, ſça-
voir,

POUR AGGI AALLI,

Gouverneur de Salé.

Un tres-beau Luſtre de
Criſtal.

Deux Fuzils, & deux Paires
de Piſtolets.

Une tres-belle Pendule, &
une demy-douzaine de tou-

tes ſortes de Montres, dont l'une eſt enrichie de Diamans.

Six Veſtes des plus riches Brocars.

POUR AGGI ABDIL, Neveu de l'Ambaſſadeur.

Un tres-beau Fuzil, & deux Montres des plus belles. Le meſme Préſent fut fait à Morakeſch, Neveu du Gouverneur de Salé. Rien n'a paru plus curieux, ny plus beau à l'Ambaſſadeur, que les Chandeliers de Criſtal, les Montres, les Pendules, & les Armes.

La veille de ſon depart, il alla

voir l'Opéra de *Proſerpine*, que Mr de Lully voulut luy donner, afin de luy laiſſer en partant une grande idée des Divertiſſemens de France. Il eſt party fort charmé de toutes les choſes qu'il y a veuës, mais ſur tout de la Perſonne du Roy. Je dis de ſa Perſonne, parce qu'il a ſçeu la ſéparer de l'éclat de ſa grandeur ; & cette maniere de loüange doit plus ſatisfaire un Prince que toutes celles que luy attire ſon rang. Sa Majeſté le fait conduire, luy, & tous ceux de ſa Suite, juſques au lieu

où ils doivent s'embarquer.

Vous devez avoir entendu parler de la Requeſte préſentée au Roy par Mr le Comte de Fieſque, & du Mémoire qu'il a fait dreſſer pour établir ſes prétentions & droits, contre la République de Génes. Depuis ce temps, Mr de Fer a publié une Carte d'une partie de la Haute-Lombardie, où ſont marquez les Etats que la Maiſon de Fieſque a poſſedez juſqu'en l'année 1547. & qui ſont préſentement retenus par divers Princes. Le Roy d'Eſpagne,

le Grand Duc de Toſcane, le Duc de Parme, & la Répu-
blique de Génes, en retien-
nent une partie, & le reſte
eſt poſſedé par les Heritiers
d'André Doria, qui com-
mandoit les Galeres de Fran-
çois I. Roy de France, par
Mrs de Fieſque qui demeu-
rent à Génes, & par les Sei-
gneurs Ferreri Piémontois,
qui ont pris le nom de la Mai-
ſon de Fieſque. Vous ſerez
perſuadée qu'on en trouve
peu d'auſſi illuſtres, quand
je vous auray appris que ſon
origine vient d'un Fliſcus,

forty de celle des premiers Ducs de Bourgogne. Depuis ce Fiſcus, il ſe juſtifie par de bons Titres, & par toutes les Hiſtoires d'Italie, qu'il y a eu dix-neuf Comtes de Fieſque ſans nulle interruption, juſqu'à Mr le Comte de Fieſque d'aujourd'huy qui s'appelle Jean-Loüis-Marie. Outre deux Papes de cette Maiſon, elle a donné à l'Egliſe ſoixante & quatorze Cardinaux, & plus de quatre cens Archeveſques & Eveſques. Je n'entreray point dans la diſcution de ſes droits.

Tout le monde ſçait que l'entrepriſe de Jean-Loüis de Fieſque III. du nom, Comte de Lavagne, Prince de l'Empire, & Souverain de Pontremoli & de Taro, pour remettre Génes ſous l'obeïſſance de nos Roys, à qui depuis Charles VI. elle avoit preſté ſerment de fidelité, luy fit perdre tous ſes Biens, dont la République s'empara. Ce Comte Jean-Loüis eſtant tombé dans la Mer, où il ſe noya dans cette entrepriſe, laiſſa trois Freres, Jérôme, Ottobon, & Scipion.

Jérôme eut la teſte coupée contre la foy des Traitez. Ottobon, s'eſtant retiré en France où il commandoit une partie de l'Armée du Roy Henry II. fut tué en 1555. au Siege de Porto-Ercolé; & Scipion reſté ſeul, ſe rendit aupres de ce meſme Prince, qui le fit Chevalier de ſon Ordre, & luy donna des Emplois proportionnez à ſon mérite & à ſa naiſſance. Ce Scipion mourut à Moulins en 1597. & eut pour Fils François Comte de Fieſque, qui fut auſſi Chevalier des Ordres

dres du Roy, & Pere de Charles-Leon Comte de Fief-que. Ce dernier épousa Dame Gillete d'Harcourt, & c'est de ce Mariage qu'est sorty Mr le Comte de Fiesque, seul Heritier légitime, & l'Aîné de cette Maison, auquel par conséquent appartiennent tous les Etats marquez dans la Carte dont je vous parle.

Mr Amelot de Gournay, Maistre des Requestes, nommé dés le mois passé Ambassadeur de Vénise, se dispose pour partir. L'estime seule où

il eſt dans le Conſeil, & dans
l'eſprit des Miniſtres, l'a fait
choiſir pour cet important
Employ. On le peut con-
noiſtre puis qu'il n'a encor
que vingt-ſept ans, & qu'il
faut au moins qu'un mérite
diſtingué ſuplée au peu d'âge.
Il eſt connu pour un Homme
d'une ſageſſe extraordinaire,
d'une vivacité ſurprenante
dans la penétration des Affai-
res, & d'une netteté admi-
rable à les faire concevoir
quand il les rapporte. Il eſt
fort bien fait de ſa perſonne,
a la mine prévenante, & un

on de voix agreable. Sa Mai-
on, l'une des meilleures &
des plus anciennes de la Ro-
be, a produit un grand nom-
bre de Magiſtrats, qui de
Pere en Fils ont eſté à la teſte
de pluſieurs Cours Souve-
raines, tant par elles que par
ſes alliances. Pendant que
M^r ſon Pere eſtoit Premier
Préſident du Grand Conſeil,
Mr Amelot ſon Couſin-ger-
main, l'eſtoit de la Cour des
Aydes; comme Mrs Nicolaï
& Briçonnet ſes Beauxfreres
l'eſtoient en meſme temps,
l'un de la Chambre des

Comptes, & l'autre du Grand
Conſeil. Il y a encor aujour-
d'huy trois Maiſtres des Re-
queſtes de cette meſme Mai-
ſon. Mr l'Abbé Amelot ſon
Frere, eſt Aumônier du Roy,
& Sa Majeſté l'a gratifié de-
puis deux mois de l'Abbaye
d'Evron, vacante par la dé-
miſſion de Mr l'Archeveſque
de Tours ſon Oncle. Mada-
me la Comteſſe de Vaube-
court eſt ſa Sœur. Vous ſça-
vez, Madame, que Mr le
Comte de Vaubecourt, Gou-
verneur de Châlons, & Lieu-
tenant General du Verdu-

nois, & Païs Messin, est Petit-fils de l'illustre Comte de Vaubecourt, Chevalier de l'Ordre, dont le nom sera toûjours conservé dans nos Histoires. Sa valeur s'est signalée en mille rencontres; mais particulierement par la prise de la Ville de Javarin, à la Porte de laquelle il alla luy-mesme attacher le Petard, qui ayant fait ouverture, luy donna occasion d'entrer dans la Place, suivy de douze Hommes seulement. La bravoure avec laquelle il s'en rendit maistre,

a fort peu d'exemples.

Quoy que l'on ne duſt preſque point douter de la Groſſeſſe de Madame la Dauphine, on en a préſentement une parfaite aſſurance. Cette Princeſſe ayant ſenty ſon Enfant, la Cour en a marqué tant de joye, qu'il m'eſt impoſſible de vous l'exprimer. Elle s'eſt répanduë dans tout Paris, & on ne doit point douter que les Provinces ne la partagent bientoſt. Chacun fait des vœux pour l'heureux ſuccés de cette Groſſeſſe, & les Dames Religieuſes de

Noſtre-Dame de Relay, de l'Ordre de Fontevraut, en Touraine, en ayant eſté informées, Madame de la Grois leur Supérieure fit faire une Proceſſion generale à l'Autel où la Vierge eſt particulierement reverée en ce lieu-là. La Proceſſion fut ſuivie d'une Neuvaine pour demander à Dieu ſon ſecours & ſes benédictions ſur Madame la Dauphine. Sa Majeſté doit aller paſſer une quinzaine à Saint Cloud incontinent apres Paſques. Ce Lieu eſt non ſeulement fort délicieux & ma-

gnifique; mais Son Alteſſe Royale en fait ſi bien les honneurs, que rien n'y manque pour les divertiſſemés & pour la commodité. Toute la Cour y eſt bien logée; & ce Princeſe donnant la peine d'ordonner de tout, prend de ſi juſtes meſures, qu'il ne faut pas s'étonner ſi quand ces Illuſtres Hoſtes en ſortent, ils trouvent toûjours qu'ils n'y ont point aſſez demeuré.

On m'apprend la mort de Mre Pierre de Maupeou, Seigneur de Mouceau, d'Eſury ſur Seine en partie, & autres Lieux, Conſeiller Honoraire en la Grand'

Chambre, & auparavant Préſi-
dent en la Cinquiéme Chambre
des Enqueſtes. Il eſtoit Beau-
pere de Mr de Pontchartrain,
Premier Préſident du Parlement
de Bretagne, & eſt mort ſubite-
mẽt à S. Victor, où il s'eſtoit retiré.

Vous aurez le Mois prochain
une ample Deſcription du Jeu du
Monde de Mr de Jaugeon. Je vous
l'ay promiſe il y a déja quelque
temps, & je vous tiendray parole.
Ce que je vous en diray ſera
pourtant beaucoup au deſſous
de l'utilité qu'on en peut tirer,
& des beautez que ce Jeu pré-
ſente à la veuë. Il paroiſt dans la
Foire ſous le nom de Tables ſça-
vantes. On n'y avoit encor rien
veu de ſi rare, ny de ſi digne d'oc-
cuper les Curieux. Le temps dont

les Ouvriers ont eu besoin pour achever cet Ouvrage, m'a fait insensiblement diférer quatre ou cinq mois à vous satisfaire sur cet Article.

M^r le Févre, Docteur en Theologie de la Faculté de Paris, a mis au jour un Livre nouveau dont on peut attendre de fort grands fruits. Il s'intitule, *Motifs invincibles pour convaincre ceux de la Religion Prétenduë Réformée.* Son utilité se fait connoistre par là. Il traite en détail des principales Questions de Controverse, & les traite d'une maniere à éclaircir tous les doutes. On le trouve chez le Sr Georges Angot, Ruë S. Jacques, au Lyon d'or. C'est le premier qu'il ait imprimé. Comme il est Neveu de M^r le Petit,

hez qui il a demeuré, il y a ſujet
e croire qu'il l'imitera dans les
elles Impreſſions. Celle de ce
ivre en eſt une marque.

Le Pere Meneſtrier Jeſuite,
ous a auſſi donné un Traité nou-
veau, qui a pour titre, *Les diverſes eſpeces de Nobleſſe, & les manieres d'en dreſſer les Preuves.* Tout ce qu'il fait eſt ſi curieux, qu'on ſe peut promettre beaucoup de plaiſir de cette lecture. Ce Livre ſe vend chez le Sr René Guignard, Ruë S. Jacques, à S. Bazile; & chez le Sr Claude Blageart, Court neuve du Palais, au Dauphin.

Vous devez eſtre contente touchant *le Remede Anglois pour la guériſon des Fiévres*, puis que Monſieur de Blegny l'a publié par ordre du Roy. Ce qu'il en écrit eſt accompagné des

Observations de Mr Daquin Premier Medecin de Sa Majesté, sur la composition, les vertus, & l'usage de ce Remede.

Les Mémoires de l'Entrée de Mr l'Evesque de Meaux dans cette Ville de son Diocese, m'ont esté rendus si tard, que je suis forcé de remettre cet Article jusqu'au mois prochain, ainsi que celuy de la Reception de Mr l'Abbé de Dangeau à l'Académie Françoise. Je suis, Madame, vostre &c.

A Paris ce 28. Fevrier 1682.

Mr Brunet, Avocat au Parlement de Provence, a fait la Duplication du Cube en cinq manieres, par le Cercle ou la Ligne droite, c'est à dire, la Résolution Géometrique du Probléme proposé par Mr Comiers Prevost de Fernant, Professeur des Mathématiques à Paris. C'est un Traité que le Sr Blageart debitera dans fort peu de jours.